





Angel 118











11. 07/54.

NOUVELLES  
OBSERVATIONS  
SUR  
*L'ANGLETERRE.*

Bayerische  
Staatsbibliothek  
München



NOUVELLES  
OBSERVATIONS  
SUR  
*L'ANGLETERRE,*  
PAR UN VOYAGEUR.

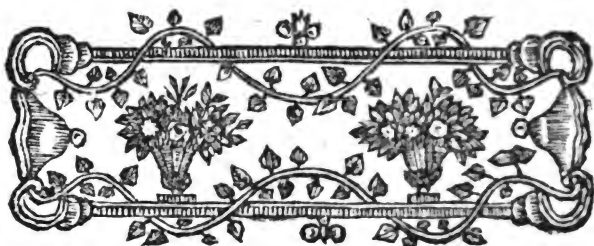


A P A R I S,  
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue  
Saint-Jacques, au Temple du Goût.

---

M. DCC. LXXIX.  
*Avec Approbation & Privilège du Roi.*





NOUVELLES  
OBSERVATIONS  
SUR  
*L'ANGLETERRE.*

---

LETTRE PREMIERE.

*De Londres , le 15 Avril 1777.*

A MON départ de France pour passer en Angleterre , vous vous êtes inquiété sur moi à pure perte ; c'est ce qui arrive souvent à l'amitié. Dans le passage de Calais à Douvre , disiez-vous , un vent inopiné vous balotera peut-être plusieurs jours , au-lieu de vous faire aborder en

A



## 2 NOUVELLES OBSERVATIONS

quelques heures : une tempête même peut menacer votre vie ; tout au moins le mal de mer , ce violent émétique qui , outre les convulsions présentes de l'estomac , peut laisser des suites fâcheuses : rien de tout cela n'est arrivé : nous avons mis à la voile par un vent de côté , qui agitait la mer un peu plus que des Passagers sans expérience ne l'auraient voulu. Comme le Vaisseau étoit toujours fort incliné , la vague , faisant effort contre le bord élevé , surmontait le tillac ; mais nous la voyions s'écouler aussi vite qu'elle étoit venue , on en étoit quitte pour être un peu arrosé de tems à autre.

— Dans les petits trajets de mer que j'ai faits ci-devant en courant le Monde , je ne dissimulerai pas que mes premières expériences m'ont donné quelques palpitations de cœur , à la vue d'un élément qui , dans son moindre courroux , porte la terreur ; car enfin , il n'y a qu'une planche entre la mort & le Na-

vigateur. Je n'avais pas autour de l'âme cette triple cuirasse d'airain dont s'était armé le premier Homme qui osa défier l'Océan. Mais que fais-je pour me rassurer ? Je consulte le visage des Matelots : s'ils disent leurs bons mots ordinaires, s'ils chantent, s'ils jurent, me voilà tranquille. Je suis un peu de l'avis de ce bon Religieux qui, priant Dieu au fond de cale dans une tempête, envoyoit de minute en minute son Frere compagnon sur le premier pont, pour lui rapporter ce qui se passait : le Frere, à un quatrieme voyage, lui dit que les Matelots étaient à genoux en priere. Nous sommes perdus, dit le bon Religieux. Bref, nous avons passé en quatre heures, & cela s'appelle un passage très-heureux.

Quant au mal de mer, j'y ai mis bon ordre. Dans le premier voyage que j'ai fait ici, il y a douze ans, je m'étais étendu, avec un courage ecclésiastique, au fond de cale, sur un matelas, entre

#### 4 NOUVELLES OBSERVATIONS

un déjeûné & les approches du mal de mer. Je n'eus pas le tems d'essayer du déjeûné , je craignis de rendre mes intestins. C'est peu de dire qu'on est bien malade , on croit toucher à sa dernière heure ; mais à peine a-t-on pris terre que la trame de la vie se renoue , le mal fuit à l'instant , la faim stimule , & peu s'en faut qu'on ne mange la table , à l'imitation des Compagnons d'Énée. Pour cette fois , je n'ai pas eu besoin du remède , ayant évité le mal : voici le secret. Je me suis tenu sur le tillac au centre du mouvement : savez-vous ce que j'y faisais ? J'oubliais le froid , le vent , les vagues , pour examiner si M. de Buffon a raison ( & quand n'a-t-il pas raison ? ) ; je considérais s'il est vrai , comme il l'affûre , « que les » rochers & les côtes des deux côtés du » détroit sont de même nature , & composés des mêmes matières , à la » même hauteur ; en sorte que l'on » trouve , le long des côtes de Douvre ,



» les mêmes lits de pierre & de craie  
 » que l'on trouve entre Calais & Bou-  
 » logne : que la longueur de ces ro-  
 » chers , le long de ces côtes , est à-  
 » peu-près la même de chaque côté ,  
 » c'est-à-dire d'environ six milles». Rien  
 de plus vrai que ces apperçus. Je laisse  
 toutes les autres probabilités, d'où il pa-  
 raît, dit-il, que l'Angleterre faisait au-  
 trefois partie du continent , qu'elle te-  
 nait à la France par un isthme qui aura  
 été renversé par les efforts redoublés  
 de l'Océan , ou quelque autre accident  
 dont la mémoire a péri.

Vous vous attendez peut-être que je  
 vais vous faire la description de plu-  
 sieurs bonnes Villes , que l'on trouve  
 du rivage d'Angleterre à Londres : *Dover* ,  
 qu'il nous plaît de nommer Dou-  
 vre , *Canterbury* , que nous baptisons  
 Cantorbéry , &c ; nous n'épargnons pas  
 même la Capitale , dont le nom est  
*London* , & que nous travestissons en  
 celui de Londres. Que faire à ces petites

## 6 NOUVELLES OBSERVATIONS

fantaisies - là ? Nous sommes Français : nous voulons tout plier à notre mode ; fasse le Ciel que quelque Nation ne nous plie pas à la sienne.

Revenons à votre attente ; non , mon Ami , vous ne me convertirez pas ; je vous l'ai dit très-positivement à mon départ de Paris , je n'écrirai pas mon voyage d'Angleterre ( j'entends un voyage complet ) : il faudrait pour cela en parcourir les Provinces , les Villes , les Campagnes , les Ports ; en étudier les productions , les arts , le commerce , les loix , les mœurs , les usages , le bien & le mal : ouvrage de longue haleine ; il faudrait , au lieu de quelques mois que je donne à ma curiosité , employer des années. Quiconque écrit de ce qu'il n'a pas vu , court risque de se tromper , en trompant les autres ; encore faut-il qu'en regardant il ait de bons yeux ; car il y a bien des Gens qui regardent , & fort peu qui voient.

D'ailleurs , la plupart des choses dont

je vous ferais la description , vous les trouverez dans un Voyageur national (1) qui a beaucoup détaillé , peut-être trop ; vous les trouverez encore dans un grand nombre de Copistes. Pourquoi récrire ce qui est déjà écrit ? Je vous ai ouï dire , & à d'autres bons Juges , que si on retranchait de nos immenses Bibliothèques les trois quarts des Ouvrages , le quart restant demanderait encore d'être élagué , pour n'avoir que des Livres originaux.

Contentez - vous donc de quelques observations plus utiles que curieuses. N'ayant pas dessein d'écrire un Voyage , je ne les appellerai pas ; je les saisirai lorsqu'elles viendront me chercher. Adieu.

---

(1) Ce Voyage a pour titre : *A tour thro' the Whole-Island of Great Britain.*



## L E T T R E I I.

*De Londres , le 20 Avril.*

QUAND on arrive à Londres , il faut monter son estomac sur un nouveau ton. La distribution de la journée est bien analogue à une grande Ville de commerce , de mouvement d'argent , de papier & de politique. Du lever jusqu'au dîné , vers cinq heures , chacun veille à ses affaires. Cette longue matinée n'est interrompue que par un déjeûné plus en règle & plus long que les nôtres. On sert tout-à-la-fois du thé , du beurre , & les papiers publics. C'est aussi le moment de l'amitié & des confidences. Avant le dîné , on refuse toute visite en règle. On n'est chez soi que pour ceux qui arrivent à pied & en déshabillé. On ne s'habille que pour l'heure du dîné , & alors toute affaire cesse pour le reste du jour.

Les dînés anglais ne finissent pas à la fin. L'enlèvement de la nape découvre une table de Mahogoni, qu'on prendroit pour une glace. On y voit le reflet des bouteilles & des verres. Les Domestiques, gens dont on ne se défie pas assez dans les propos de table, se retirent. C'est le moment des *toasts*, c'est-à-dire, des fantés que l'on porte. L'usage est que personne ne verse à boire à un autre, afin de bannir tout air de cérémonie. On commence par toaster le Roi, si on est content de lui, sans oublier la Reine, ensuite la beauté du jour, & tout ce qu'on veut, selon les occasions & l'humeur des Convives. Cette comptation perd beaucoup parmi les Gens du haut ton, qui n'en sont pas plus gais.

Ne me regardez plus comme un Homme sédentaire, occupé des Muses françaises, je vais me livrer au tourbillon du monde où je vis. Je vous ai promis des Observations : les premières

## 10. NOUVELLES OBSERVATIONS

qui me frappent , roulent sur l'*Esprit public*. Je vous les garde pour un autre Courier. Portez-vous aussi bien que moi.

---

### LETTRE III.

*De Londres, le 25 Avril.*

Vous savez , comme moi , que l'Esprit public , plus durable que l'enthousiasme , est le grand ressort des grandes Sociétés ; que , semblable au Soleil , qui vivifie toute la Nature , il est l'ame du Monde politique ; que les Nations souffrent à proportion qu'il s'affoiblit , & qu'enfin elles disparaissent avec lui. L'Angleterre se pique d'entretenir ce feu sacré , dans la Capitale sur-tout. Avant que de savoir si Londres a raison de s'en vanter , jettons un coup d'œil sur son étendue & sa population.

Il y a une émulation sur ces deux points entre les Capitales des grands Empires , encore plus si elles sont rivales comme Londres & Paris. L'une & l'autre prétend l'emporter , parce que dans l'une & dans l'autre le commun des Habitans prononce au hazard , sans mesurer ni compter.

Il faut donc , pour le premier point , appliquer la mesure sur deux plans comparés ; on trouvera qu'en laissant les fractions , qui , dans la question présente , sont d'une très-petite conséquence , la longueur de Paris est environ d'une lieue commune , & celle de Londres de deux ; mais comme la largeur de Londres est fort irrégulière , tandis que celle de Paris se soutient assez , & que c'est en dernier résultat la superficie qui décide : faites une autre opération ; réduisez les deux plans en carrés égaux , Londres vous donnera trois lieues carrées de superficie , Paris deux.

## 12 NOUVELLES OBSERVATIONS

La population n'est pas toujours en raison de l'étendue : mais comme les deux Villes en comparaison sont très-peuplées, la proportion pourroit suivre. Ceux qui ont cherché une règle pour déterminer la population des Villes, n'en ont pas trouvé de meilleure que la Liste des Morts. On a observé qu'année commune, en Europe, sur cent Personnes il en meurt trois. M. Maitland, dans son Histoire de Londres, publiée en 1739, a formé sur deux Listes comparées de Paris & de Londres, un résultat qui approche d'un million d'Habitans pour Londres, & de sept-cents-mille pour Paris. Sir William Petty, si fameux par son *Arithmétique politique*, en a compté plus d'un million dans Londres. Combien en compteroit-il aujourd'hui, s'il voyoit ce que je vois à une extrémité de la Ville, quantité de rues qui se forment, un amas prodigieux d'édifices, une Ville ajoutée à une Ville ? Il est vrai qu'il fau-



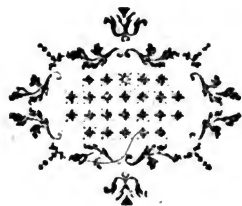
drait mettre dans la balance les nouvelles rues qui agrandissent Paris ; mais la compensation resteroit fort au-dessous de l'équilibre.

On peut objecter que les maisons de Paris sont composées, en grande partie, de quatre, & même de cinq étages ; tandis que celles de Londres, pour la plupart, n'en ont que trois. Il y a deux réponses à cette objection spécieuse. Les maisons de Londres ont un étage qui ne se montre pas, au-dessous du rez-de-chaussée. Ces souterrains renferment, pour les Gens opulens, les Cuïfines & les Offices ; mais pour le Peuple ils forment des Habitations ; & quand cela ne ferait pas, Londres ayant une lieue carrée de superficie au-dessus de Paris, donne un apperçu d'une population plus nombreuse que celle qui peut résulter de l'excédent des étages dans les maisons de Paris.

Mais enfin, à quoi bon cette riva-

#### 14 NOUVELLES OESERVATIONS

lité d'étendue & de population ? Plus les deux Capitales entasseront d'Hommes , plus il y aura d'infection dans l'atmosphère , plus de maladies épidémiques , plus de luxe , plus de cupidité , plus de cherté dans les vivres , plus de crimes ; plus , en un mot , elles corrompront & dévoreront les deux Empires. Une belle émulation ferait pour l'Esprit public. Adieu ; saluez nos Amis qui pensent comme nous.



## L E T T R E   I V.

*De Londres , le 4 Avril.*

QUAND on parcourt Londres , l'Esprit public se montre à chaque pas. Il faut vous désabuser de ce que vous avez lu dans un voyage plein de bonnes réflexions & d'érudition , intitulé *Londres*. L'Auteur accumule dans toutes ses rues , même les plus belles , « une boue liqui- » de & infecte , à la hauteur de trois » ou quatre pouces , dont les éclabouf- » fures couvrent les piétons de la tête » aux pieds , remplissent les carrosses » dont les glaces ne sont pas levées , & » enduisent tout le rez-de-chaussée des » maisons qui s'y trouvent exposées ». Il a dit ce qu'il voyoit en 1765.

Mais l'Esprit public a changé tout cela. Un nouveau pavé , des mieux conditionné , s'est étendu dans tous les quartiers. Cette grande réparation , qui

## 16 NOUVELLES OBSERVATIONS

a coûté des frais immenses , attendu le grand éloignement des carrières , n'aurait pas remédié à d'autres inconvéniens encore plus fâcheux. La largeur des rues prévient les embarras & les engorgemens ; des trottoirs , ou plutôt des parquets de tablettes bien unies , les bordent de part & d'autre ; c'est-là que l'Homme à pied fait son chemin , fans courir aucun risque , tandis que les voitures , les animaux de boucherie , & les Gens à cheval , font le leur dans un milieu spacieux. Compression des équipages & du Peuple , froissemens , contusions , perte de membres , & quelquefois de la vie , rien de tout cela n'arrive ici.

Les trottoirs de Londres ont d'autres avantages encore ; à peine y sent-on la fatigue dans les plus longues courses : on n'y marche pas , on s'y promène , en amusant ses yeux d'un spectacle continu , l'étalage des richesses de l'Univers dans des vitraux saillans qui attirent

l'Acheteur. Autre agrément, point ou presque point de fange, même en tems de pluie; & alors dans la traversée des rues, pour passer au trottoir opposé, l'Esprit public a ménagé de petites chauffées, en dos d'âne, d'un pavé choisi, au-dessus du niveau de la rue & de la boue. N'allez-vous point m'objecter que les portes cochères doivent interrompre les trottoirs? Il n'y en a point, elles sont jetées, avec les écuries & les remises, dans de petites rues derrière les grandes.

Aimeriez-vous mieux une Capitale qui, avec de beaux Hôtels, un grand Peuple, beaucoup de mouvement, & des rues étroites, serait tout-à-la-fois un magnifique cloaque & un séjour de frayeur continuelle par la fréquence des accidens? Ce ne sont pas les Gens à équipages qui doivent juger cette question; c'est le Peuple, c'est l'honnête Bourgeoisie, cette portion si précieuse des Nations, qu'il faut consulter, & que l'on consulte ici.

## 18 NOUVELLES OBSERVATIONS

La clarté est un objet du plus grand intérêt dans une Ville où le commerce , les affaires & les plaisirs entretiennent un mouvement continuel qui se propage bien avant dans la nuit. L'Esprit public ne s'endort pas sur cet article. Chaque porte est entre deux lanternes. La Paroisse en fournit une , le Propriétaire de la maison , ou le principal Locataire , nourrit l'autre. Elles ne sont placées qu'à six pieds de hauteur ; avez-vous quelque chose à lire , chemin faisant , vous le pouvez. Pensez , d'ailleurs , à ces vitraux faillans qui transmettent la lumière intérieure des boutiques : de ce concours fort une grande clarté , mais douce , plus favorable que celle des réverbères , qui éblouit.

Il y a même une sorte de magnificence dans la distribution de la lumière. A peine le Soleil se couche-t-il que les lanternes s'allument , & à son lever elles éclairent encore. Dans cette dépense , on n'a nul égard au clair-de-lune , ni à

la brieveté des nuits dans les grands jours d'été. Cette économie semblerait mesquine, d'autant plus que les nuits d'été, quelquefois très-obscurcs, sont plus dangereuses sans lanternes, que les nuits même d'hiver avec des lanternes. Il y a plus, les bornes de la Ville ne bornent pas les lanternes; elles s'étendent à plusieurs milles dans les principales avenues.

La distribution de l'eau est aussi bien entendue que celle de la lumière. Ce n'est pas seulement la Tamise qui abreuve Londres; c'est encore une autre rivière (*New-River*) amenée de loin. L'eau, élevée par des machines, se partage en une infinité de canaux qui la portent dans toutes les maisons. Il n'en est aucune qui n'ait sous la main cet élément de première nécessité. La quantité d'Hommes robustes qu'on emploierait à ce portage, se livrent à d'autres travaux, qui ne manquent pas à ceux qui les cherchent. Ces conduites d'eau

## 20 NOUVELLES OBSERVATIONS

sous toutes les rues , servent à en arroser la surface dans le tems des chaleurs. Elles ont encore un usage bien précieux. Un incendie se déclare-t-il : l'eau , par une mécanique simple & prestée , jaillit des canaux souterrains sur le pavé , forme une rivière où les pompes puissent & jouent jusqu'à l'extinction du feu.

Les incendies sont plus à craindre à Londres qu'ailleurs , à cause de la grande quantité de bois qu'on emploie dans la construction intérieure des maisons. Toutes les pièces sont plancheïées , lambrissées , boisées de sapin ; les escaliers de la même matière. Ceux qui ne se fient pas assez aux secours aussi prompts que bien dirigés contre le feu , font assurer leurs maisons. Une marque au frontispice indique que la plupart le font. On fait même assurer les meubles. On aime mieux payer une somme annuelle assez modérée , que de vivre dans l'inquiétude sur un malheur qui ,



tout rare qu'il est pour chaque Particulier , peut enfin arriver. Tout le Monde n'est pas aussi philosophe que Sir William Beckford. Il avait une maison de campagne assez belle pour être citée ; on vint lui annoncer qu'elle était brûlée jusqu'aux fondemens. Il tire un Livre de sa poche. On lui demande ce que signifie cette contenance si extraordinaire. J'examine , dit-il , ce qu'il m'en coûtera pour rebâtir. S'il eût été moins riche , auroit-il eu ce flegme philosophique ? Quoi qu'il en soit , l'Assuré , & la Compagnie d'assurance , qui répare les ravages du feu , y trouvent leur avantage commun.

Un Citoyen , aussi zélé que respectable par sa place , M. Hartley , Membre de la Chambre des Communes , vient d'imaginer un moyen de prévenir les incendies. J'en ai vu l'expérience en pleine campagne , dans une maison isolée à quelques milles de la Ville. On a placé un brasier très-vif sur le plancher.

## 22 NOUVELLES OBSERVATIONS

Le brasier s'est consumé, sans laisser d'autre vestige qu'une empreinte noire sur la place qu'il occupait ; ensuite on a suspendu un faisceau de matières enflammées, à une distance donnée du plafond, pour les rendre plus actives ; des morceaux de plâtre se sont détachés, les solives découvertes ont résisté. Ce n'est encore rien : un magasin de matières goudronnées avait été dirigé, dans une autre pièce, à produire le feu le plus âpre ; les flammes, s'échappant par les fenêtres, montaient à la hauteur du couvert. Qu'est-il arrivé ? La maison, la chambre même, au grand étonnement d'une foule immense de Spectateurs, sont restées comme elles étaient. Le Roi, guidé par l'Esprit public, pour donner plus de poids à l'expérience, y était présent. Voici tout le secret. Vous savez que le feu se nourrit de l'air. Une doublure de *tôle*, appliquée aux surfaces intérieures du plancher & du plafond, intercepte l'air,

& le feu meurt. Quant aux surfaces extérieures où il porte, elles en sont quittes pour quelques légères marques de brûlure. Il faut tout dire, ce remède serait fort coûteux pour des maisons déjà bâties : en relever tous les planchers, tous les plafonds, toutes les boiserie & les escaliers, entraînerait une grande dépense ; mais, en l'appliquant dans la construction même, la dépense serait beaucoup moindre. Lorsqu'on ne peut pas faire tout le bien, une moitié a son prix ; c'est ce qu'a jugé le Parlement, qui a marqué sa reconnoissance à l'Inventeur, & le Public d'applaudir.

Il ne serait peut-être pas impossible d'appliquer ce préservatif aux Vaisseaux ; & alors quel avantage ne ferait-ce pas pour la Marine ? Si vous aimiez les complimens, je vous dirais, en finissant, que j'ai l'honneur d'être, *vosre très-humble & très-obéissant Serviteur*, ou, encore mieux, *vosre Esclave*, comme dit l'abjecte Italie ; vous n'en

## 24 NOUVELLES OBSERVATIONS

croiriez rien ; mais je suis votre Ami ,  
portez-vous aussi bien que moi.

---

### L E T T R E   V.

*De Londres, le 8 Mai.*

**J**E me plais à vous montrer l'Esprit public sous ses différentes formes , & je crois vous plaire. Lorsque , dans ces derniers tems , on a voulu réparer Londres avec tant de soin & de dépense , le Parlement a taxé les carrosses , c'est-à-dire qu'il s'est imposé lui-même , avec tous les Riches , sans toucher au Peuple.

Les grands chemins ne se font pas ici par corvées ; l'Angleterre , en embrassant la liberté , a détruit tout ce qui sent la servitude ; des Barrières sont établies de distance en distance ; le Voyageur , à cheval ou en voiture , y paye un demi-shilling pour l'ordinaire ,  
rarement

rarement un shilling (1), ou quelque chose de plus. Il n'y a ni rang, ni dignité, qui exempte des péages. Le Roi lui-même y est soumis. Tel est le fonds qui construit & entretient les chemins. L'Homme à pied en profite sans payer : il y trouve encore un avantage, un trottoir, au moins, qui l'élève au-dessus de la poussière & de la boue. Quand vous voyagerez ici, ne vous attendez pas à ces belles routes plantées d'arbres, qui, par leur largeur, dévorent la subsistance du voisinage, & dont le pavé brise & étourdit magnifiquement le Voyageur en voiture. Ici les chemins n'ont qu'une largeur convenable à deux voitures de front. Un Peuple cultivateur, autant que marchand, épargne la terre autant qu'il peut. On a préféré la bonté des chemins à la beauté. Ferrés seulement de filex con-

---

(1) Le shilling vaut 24 sols de notre Monnoie.

## 26 NOUVELLES OBSERVATIONS

caffé, mais folides, ils fe prêtent à la viteffe & à un mouvement doux; pas une pierre ou un enfoncement qui produife un cahot; des Gens gagés y veillent journallement d'une barrière à l'autre; ce qui vous étonnera le plus, point d'ornière.

Ce n'étoit pas un effort d'attention de s'appercevoir que des roues à jantes étroites, qui roulent fous des poids énormes, ouvrent les chemins, comme le foc de la charrue coupe la terre. Mais comment amener les Rouliers à employer des roues à jantes de douze à dix-huit pouces de largeur, qui, au lieu de gêner les chemins, feraient l'office du cylindre, qui applanit les allées des Jardins? Cette nouveauté demandait plus de bois, plus de fer, plus de frais; &, ce qui coûte encore plus au Peuple, une victoire fur l'ancien ufage.

Le Parlement fentit qu'en ordonnant il rifquait une défobéiffance qu'il aurait

fallu punir, & que la Législation, dans les choses qui ne sont pas d'absolue nécessité, doit amener les Hommes au mieux par leur propre intérêt. Que fit-il ? Toute voiture chargée de marchandises est sujette à un droit anciennement établi. Il fut statué que les voitures à jantes larges ne paieraient qu'une partie du droit. Ce n'est pas tout, afin de diminuer l'excès de pesanteur qui gêne aussi les chemins, les voitures qui excéderaient une certaine quantité, furent soumises à une augmentation de droit. Voilà pourquoi on voit aux barrières de Londres un plancher mobile qui s'enfonce sous les voitures en même tems qu'elles passent ; c'est une balance aussi prompte que le coup-d'œil pour en indiquer le poids, au moyen d'une graduation sur un mur attenant. Cette tournure législative a produit peu-à-peu tout le bien qu'on voulait ; & non-seulement les chemins sont ménagés, mais encore le pavé des Villes. On fait plus,

## 28 NOUVELLES OBSERVATIONS

pour soulager le pavé de Londres , les voitures de charge qui vont & viennent pour le service journalier , tombereaux , charrettes & charriots , ne sont pas ferrés.

Au reste , ne croyez pas que les grandes routes seules attirent l'attention du Gouvernement. Les chemins de traverse , si nécessaires au commerce des productions territoriales , ne sont pas oubliés. Ils ont le même fonds pour leur confection & leur entretien , les barrières.

N'allez pas imaginer non plus qu'une route construire à grands frais , il y a dix ans , se transporte à quelques lieues , selon le bon plaisir d'un Intendant des Ponts & Chaussées. L'Angleterre laisse ces variations aux Gouvernemens qui préfèrent le système oppressif des Corvées. On voit continuellement , sur ces bons chemins , l'immense quantité de denrées qui arrivent à la Métropole franches d'entrées. Le Parlement a jugé que les comestibles , ayant payé au



lieu de la production , ne devaient rien à celui de la consommation.

Sur ces chemins , la Poste est aussi rapide qu'elle est peu fatigante. Les voitures anglaises sont très-légères. La bonté du charronage permet la moindre quantité de bois. A voir les chevaux , & même les harnois , on les prendrait pour des chevaux de Maître. On n'a pas ici le secret d'allonger les chemins à volonté ; la mesure que faisait une Poste , il y a vingt ans , la fait encore aujourd'hui , & la fera toujours. On compte par *milles* , sans égard aux relais , mesure inaltérable.

Il est vrai que la Poste est un peu plus chère que dans certains Pays de votre connaissance ; mais on est dédommagé. Êtes - vous seul dans votre voiture à deux places , vous pouvez vous associer un Compagnon , vous pouvez même placer votre Domestique sur le derrière. On ne vous fait pas payer des chevaux que vous n'employez pas ; on

ne vous demande pas une obole de plus.

On ne connaît point ici les Postes Royales. On paraît persuadé que les chevaux & les Postillons n'y fatiguent pas plus que dans les Postes vulgaires. Quant à l'honneur d'approcher de la résidence du Roi & des grandes Villes de son Royaume, les Anglais prétendent que doubler les frais de Poste ne ferait pas un moyen sûr pour attirer au Roi plus de bénédictions.

Point de privilège exclusif pour la Poste, la tient qui veut. Cette liberté établit une concurrence qui tourne à l'avantage public. Mais, avec cette liberté, ne craindriez-vous point, mon Ami, de manquer de chevaux? Vaine inquiétude condamnée par l'expérience constante. Vous arrivez à un relais, vous entrez dans la maison; & au bout de quelques minutes, vous montez dans une autre voiture toute semblable à la première, agréablement surpris de

trouver tous vos effets, jusqu'à votre livre de poste, ou votre crayon, placés justement comme ils étaient dans la première; & ce n'est point un prétexte pour vous demander un denier de plus.

Ces Postillons sont des rustres bien singuliers; ils savent ce qui leur revient exactement; on dirait qu'ils se croiraient déshonorés en demandant pour boire. Les Cochers de fiacre, à Londres, sont tout aussi fots; ils comptent par milles comme dans les Postes. N'entendez-vous rien dans la Langue, ignorez-vous la quotité du paiement, ouvrez-leur votre bourse, ils ne prendront que ce qui leur est dû. C'est une confiance très-fondée, & ils n'ont jamais soif. Ils vous menent cependant très-vîte, & leurs fiacres valent au moins les carrosses de remise que vous connaissez.

A propos de voitures, il n'est point

## 32 NOUVELLES OBSERVATIONS

de jour , pour ne pas dire d'heure , où il ne parte de Londres une quantité étonnante de diligences pour les Villes & les Campagnes à toute distance , & à beaucoup meilleur compte que la Poste , & cela avec la même liberté qu'elle.

Faites votre méditation là-dessus , vous qui tenez encore au système réglementaire & aux privilèges exclusifs. Je vous laisse.

Non , pas encore. J'ai oublié de vous dire , en vous décrivant les chemins , qu'on n'y apperçoit ni Bureaux , ni Commis. Quand vous viendrez dans cette Isle , vous serez visité à Douvretres en conscience , après quoi vous pourrez courir toute la Grande-Bretagne , sans essuyer la moindre question. Si on traite ainsi l'Étranger , à plus forte raison le Citoyen. Les Douanes sont jettées à la circonférence du Royaume. On y est visité une fois pour toutes. Nous ne nous visitons à présent que par

lettres. Trouvez-vous mes visites assez fréquentes ? Bon soir. Il est tard.

---

## LETTRE VI.

*De Londres , le 12*

L'ESPRIT public se porte avec compassion sur la partie souffrante & indigente de l'Humanité. On compte dans cette Ville plus de trente Hôpitaux. Ils sont jettés à la circonférence. Tout ce qui peut aider la Médecine & la Nature, pour rappeler la santé, s'y trouve réuni : grandes cours, jardins spacieux, salubrité de l'air, propreté recherchée dans les salles ; & un lit ne reçoit qu'un Malade..

Je vous ai entendu gémir plus d'une fois sur l'emplacement de l'Hôtel-Dieu dans la Capitale que nous habitons, sur l'infection qui en résulte au-dedans & au-dehors, dans un air stagnant, sur la

B 5.

### 34 NOUVELLES OBSERVATIONS

corruption de l'eau qui abreuve la partie de la Ville au-dessous de cet égout de déjections morbifiques & d'horreurs, sur-tout dans des Étés longs & secs. Des Écrivains patriotiques en ont gémi avec vous & avec le Public. Est-il donc une raison assez puissante pour s'obstiner à un tel emplacement ? Le dernier incendie paraissait un coup de la Providence, pour le faire abandonner.

Quand on dit à ces Gens-ci, que dans ce Méphitis on voit dans le même lit trois ou quatre Malades s'infecter les uns les autres, en attendant la mort, ils demandent si on ne peut pas imaginer un moyen encore plus prompt de les faire mourir. On n'en cherche ici que pour faire vivre. Un Malade qui préfère de rester chez lui, où, malgré la maladie, il peut encore être de quelque utilité à sa Famille, tire de l'Hôpital même des remèdes & d'autres secours gratuits.

Si je vous faisais la description d'un

vaste édifice, à quelques milles de  
 Londres, de la richesse de sa situation  
 au bord de la Tamise, de la beauté de  
 ses cours, de ses terrasses, de ses jar-  
 dins, des salles, des galeries, des cor-  
 ridors, & de la magnificence de son ar-  
 chitecture, vous penseriez que je vous  
 crayonne une Maison Royale. C'en  
 était une dans sa première destination,  
 pour Charles II; ce fut, à son avène-  
 ment au trône, un de ses premiers  
 soins, la plus pressée de ses dépenses.  
 Le Roi Guillaume & la Reine Marie en  
 ont fait un Hôpital de Marine militaire.  
 Il fallait d'abord achever l'édifice, qui  
 ne montrait encore qu'une aîle; il fal-  
 lait le doter. De riches Citoyens dont  
 on bénissait l'opulence, se joignirent  
 aux Bienfaiteurs couronnés, & l'œuvre  
 s'accomplit. Le Lord Comte Derwen-  
 water ne s'attendait pas d'y contribuer  
 de toute sa fortune. Il fut pris les armes  
 à la main dans le parti du Prétendant,  
 en 1746; & le Parlement, après l'avoir

### 36 NOUVELLES OBSERVATIONS.

condamné à perdre la vie (1), comme coupable de haute trahison, confisqua tous ses biens, non au profit du Roi, mais d'un Hôpital qui devait concourir à la fortune publique. Tout Homme de mer qu'une blessure, une maladie, ou l'âge, ont mis hors d'état de reprendre le service, y est reçu sans autre formalité, sans autre protection qu'un certificat à la main. On les compte par milliers; & si la Maison vient à manquer de places, elle entretient un grand nombre de Pensionnaires externes. Greenwich (c'est le nom de l'Hôpital) est un si superbe Monument de reconnaissance patriotique, aussi célèbre en Angleterre, que l'Hôtel des Invalides en France.

L'Hôpital de Portsmouth, Place

---

(1) Dans mon premier voyage à Londres, j'ai vu sa tête au bout d'une pique sur la porte de la Cité. Les Rois à qui on s'immole, sentent-ils tout le prix du sacrifice ?



forte , grand Arsenal de Marine , dispute de charité avec Greenwich , il ouvre ses portes à trois-mille Marelots , Soldats ou Officiers qui ont besoin de secours ; & il a ceci de singulier , qu'il fut bâti & fondé au milieu du feu des dernières guerres.

Gardez-vous de penser que la charité Britannique ait négligé la Marine marchande ; elle fait trop que c'est la Nourrice de la Marine guerrière , & en même tems l'une des grandes sources des richesses publiques. Aussi la jeune Noblesse sert indifféremment sur l'une & sur l'autre. Un Acte du Parlement , en 1747 , autorisa une corporation ou société de riches Négocians , à se choisir un Président & des Gouverneurs , pour fonder un Hôpital de Marine marchande. Dans l'esprit de l'Acte , le Négociant qui fournit 50 livres sterling (1) , est

---

(1) La livre sterling vaut à-peu-près 23 livres de France.

### 38 NOUVELLES OBSERVATIONS

qualifié *ipso facto* de Gouverneur ; & le Matelot qui , dans ses infirmités ou sa vieillesse , veut s'assurer un asyle , est obligé à une contribution de 6 deniers sterling par mois (1) , tant que sa jeunesse & ses forces lui permettent de gagner un salaire. Ceux qui servent la Compagnie des Indes Orientales n'ont point de part à ce bienfait , parce que leurs Maîtres sont assez riches pour les pourvoir , & ils le font.

Le service de terre trouve aussi un magnifique asyle. Le Docteur *Sutklif* , Doyen d'Exter , sous le règne de Jacques I , entreprit de fonder un Collège de Théologie. Il commença ; mais ses moyens étaient trop faibles. Le Roi , qui aimait passionnément la Théologie polémique , qui argumentait mieux qu'il ne gouvernait , vint à son secours. Cependant l'Ouvrage languit & s'arrêta. Dans la suite Charles II , & le Roi

---

(1) 12 sols de France.

Guillaume , tous deux dans la persufion que des Soldats qui avaient prodigué leur fueur & leur fang à la Patrie , méritaient encore plus de reconnaissance que des Théologiens , dont la fubfiftance eft ordinairement affez fûre , leur deftinèrent cette fondation , qui n'était qu'un faible commencement de ce qu'elle eft devenue. Un grand édifice s'eft élevé. Je ne vous le peindrai pas. Sachez feulement que c'eft l'ouvrage du Chevalier *Wren* , cet Architecte qui , fans avoir jamais été à Rome , a bâti à Londres le fecond Temple de l'Europe & du Monde.

Comme le fervice de terre dans une Ile que la Mer & les Flottes défendent , ne demande pas tant de bras que le fervice de mer , l'Hôpital de *Chelfea* , à deux milles de Londres , au milieu d'un beau Parc , bordé par la Tamife , n'eft ni auffi riche , ni auffi fpacieux que celui de Greenwich , ou de Portsmouth. Mais lorsque l'Etataugmente l'armée de terre ,

les secours extraordinaires de charité & de justice ne manquent pas à ceux qui ont combattu.

Ecoutez encore : le Soldat , le Matelot , qui perdent la vie dans l'un ou l'autre service , meurent tranquilles sur la subsistance de leur famille. La Veuve est pensionnée , les Enfans mis en apprentissage , pour rendre un jour à l'Etat les avances qu'il leur fait (1).

L'Esprit public regarde de tout côté. Il va chercher les nécessiteux dans toutes les conditions. Point ou presque point de quartier dans cette Ville où il n'y ait quelque fondation pieuse pour les Vieillards , les Veuves & les Orphelins. Le seul Hôpital de *Christe* donne l'entretien & l'instruction dans les Métiers à mille Élèves. Celui de Saint-

(1) La France , aujourd'hui dans la glorieuse résurrection de sa Marine , en fait autant. Quand on n'a pas donné l'exemple , il est encore beau de le prendre.

Barthelemi reçoit cinq-mille Infirmes.

Ce n'est pas tout. Chaque Paroisse est chargée de ses Pauvres ; mais on ne se contente pas de le dire , on l'exécute . aussi n'en voit-on point ni dans les rues , ni dans les Eglises. Si on dénonçait quelqu'un pour y avoir donné l'aumône , il seroit amendé ; & si , contre cette police générale ( chose rare ) , un Pauvre s'adresse à vous , il masque sa supplique , en vous offrant quelque petit meuble à acheter. Ne pensez-vous pas , comme moi , que les Mendians déshonorent un Etat ? Quiconque a des bras pour travailler , l'Etat doit lui fournir du travail. Il y a une fondation , par Acte du Parlement , pour en donner à quiconque en cherche ; celui qui n'a plus de force , l'Etat doit le nourrir. Le Particulier , quelque riche qu'il soit , ne peut faire l'aumône qu'en petit ; le Gouvernement la fait en grand.

Quant aux vagabonds qui fuient la peine , il y a ici trois Maisons de travail

## 42 NOUVELLES OBSERVATIONS

forcé ; on les nomme *Bridewells*, vastes ateliers qui fournissent des occupations variées. Le vagabond rétif, n'eût-il qu'une main ou un pied, peut encore tourner une roue, & gagner son pain quotidien. Sans de tels établissemens qu'arriverait-il ? Ce qui arrive ailleurs. L'Etat, surchargé de Consommateurs inutiles, serait obligé de les laisser périr sous le poids de la misère & des chaînes, ou de les relâcher pour en faire des brigands. Ces Maisons s'appellent aussi Maisons de correction ; car il faut donner des mœurs, autant qu'il est possible, à une canaille qui n'a pas voulu en recevoir par l'instruction.

Les Foux ne méritent que de la compassion. Ils trouvent à *Bedlam* un refuge qu'ils béniraient, s'ils pouvaient réfléchir sur leur sort. *Bedlam* tient un rang distingué parmi les édifices qui décorent les environs de Londres. Deux figures, qui auraient suffi pour immortaliser *Cibber*, Sculpteur Anglais,

annoncent sa destination. L'égarement de la raison sort du marbre. Les corridors larges & bien airés sont distribués en loges commodes, où l'on n'enferme & on ne lie que ceux qui peuvent nuire. On permet aux autres de se promener dans les cours & sous des portiques. Les Femmes sont séparées des Hommes par des grilles. J'y ai vu une espèce de Foux qu'on ne connaît guère en France. On les appelle Lunatiques. C'est une folie à tems. Une Femme, qui m'ouvrit plusieurs portes, & que je prenais pour une Domestique, m'étonna beaucoup, en me disant que sa folie étoit sur sa fin, qu'elle n'étoit que lunatique, qu'elle sentait le retour de la raison, & qu'elle aurait bientôt sa liberté.

Le bien, comme le mal, se répand de la Capitale dans les Provinces; elles ont toutes des établissemens de charité proportionnés à leurs moyens. Nul Pays, d'ailleurs, où les aumônes passa-

#### 44 NOUVELLES OBSERVATIONS

gères soient plus abondantes. S'il y avait quelque chose à reprocher, ce serait plutôt l'excès qui favoriserait la paresse, que le défaut qui accuserait de dureté.

---

### LETTRE VII.

*De Londres, le 20 Mai.*

**V**ous avez sans doute observé, dans l'Histoire des Nations, que l'Esprit public doit commencer, & commence toujours en effet par le Gouvernement. Sorti de ce sanctuaire, il vient inspirer les Citoyens. C'est ce qu'on voit ici. De-là tant de Sociétés qui disputent au Parlement le droit de faire le bien. Je n'en citerai que quelques-unes.

Société de Marine. L'Amirauté accorde aux Officiers d'un vaisseau de guerre de soixante canons, trente jeunes Garçons, depuis treize ans jusqu'à dix-huit, pour les servir : pépinière de



Marins ; mais le Gouvernement n'avait assigné pour gages que 50 shillings ; il était difficile d'en trouver à ce prix. Les Fabricans de draps & de toile, les Marchands en gros, les Marchands Tailleurs, les Marchands de fel & de poisson, les Cabaretiers, les Apothicaires, les Compagnies de commerce, celles des Indes & de Russie, y ont abondamment suppléé.

Société d'enrôlemens, qui se distingua dans la guerre de 1756, si coûteuse à tous les partis. Les enrôlemens devenaient difficiles, parce que l'Administration les voulait à bas prix ; cette Société se forma, & fit ce que l'Administration ne pouvait faire.

Rappelez-vous que long-tems avant, en 1709, lorsque le Prince Eugène voulait marcher, du fond de l'Allemagne, à la délivrance de Turin, mais point d'argent ; des Marchands Anglais lui envoyèrent, en toute diligence, cinq millions. Turin fut délivré, & le Vain-

queur s'acquitta envers eux par ce billet :  
 « Messieurs , j'ai reçu votre argent , &  
 » je me flatte de l'avoir bien employé ,  
 » à votre satisfaction ». Ils furent en  
 effet très-contens , par les applaudissemens de la Nation. Et qui est-ce qui ne fait pas que , dans la dernière guerre , des Femmes Anglaises ont sacrifié leurs diamans au Roi de Prusse ?

Ce zèle brûlant n'est pas éteint , puisque dans la crise où se trouve aujourd'hui l'Angleterre , pressée de plus en plus par la résistance courageuse de ses Colonies , les Villes les plus riches souffrent , de leur propre mouvement , pour des sommes considérables ; celle de Manchester vient de lever un Régiment. Les Ducs d'Athol , d'Hamilton , de Northumberland , & plusieurs autres , en font autant à leurs frais (1). Ces secours extraordinaires que l'Esprit public

---

(1) Voyez la Gazette de France & le Courrier de l'Europe , du 4 Janvier 1778.

offre de lui-même, valent mieux, sans doute, que tous les tours d'adresse de la Finance, & flattent plus le Prince & le Gouvernement.

Société de reconnaissance pour les Veuves & les Enfans des Ministres de l'Eglise, qui ont emporté dans l'autre Monde la subsistance de leur Famille.

Société d'inoculation. Malgré les avantages bien constatés de cette pratique, pour corriger la nature, des ames citoyennes ont senti que la partie du petit Peuple, qui n'a qu'un nécessaire étroit, participerait peu à ce bienfait de l'art, sur-tout dans une Ville où il faut être riche pour être malade. Des Riches se sont réunis pour fonder deux Hôpitaux où les Enfans des Pauvres sont inoculés & traités gratuitement : sans les Hôpitaux destinés à cet usage, l'inoculation ne se répandra jamais assez pour en tirer tout le bien qu'elle promet. Sujet de réflexion pour les Pays qui ne l'ont adoptée qu'imparfaitement.

#### 48 NOUVELLES OBSERVATIONS

Il est aisé d'appercevoir combien ces Sociétés soulagent le Trésor public. Souvent un Gouvernement voit le bien, il le veut; mais la dépense arrête. Ici les bourses des Citoyens s'ouvrent de concert, & le bien se fait.

Ordinairement ces Sociétés de bienfaisance se forment par invitation, par souscriptions : mais ce n'est pas chose rare de voir des Particuliers faire le bien général par leurs propres forces, sans être provoqués.

Le Chevalier Médecin *Sloane* a créé pour la Pharmacie le Jardin des plantes, en y appliquant un fonds pour l'entretenir.

Un autre Médecin, *Harvey*, si connu par la circulation du sang, a fait présent à la Faculté de Médecine d'un édifice propre à ses études, & d'une riche Bibliothèque. C'est dans toutes les classes de la Société qu'on trouve cet Esprit public.

Un Libraire nommé *Guy*, mort en  
1724,

1724, laissa 200 mille livres sterling pour fonder un Hôpital d'Incurables : mais il n'avait pas attendu le moment fatal où l'Homme ne peut plus jouir, pour faire le bien. Il s'était dépouillé d'une moitié de ses richesses long-tems avant. Il avait vu un nombre d'Incurables alimentés dans l'édifice qu'il élevait ; il avait joui de leur jouissance ; il y mettait une vanité qui ressemblait bien à la vertu. « Je ne veux pas, disait-il, » en répandant à pleines mains, que » mon Hôpital soit à l'aumône publique ». Au reste, n'êtes-vous pas étonné de la fortune de cet Homme ? Plus de quatre millions de notre monnoie. Tels sont les prodiges du commerce ; & lorsqu'ils se montrent dans la Librairie, cela prouve combien une Nation cherche à s'instruire.

Un autre Particulier, *Sutton*, a doté de 144, 000 livres de revenu un Hôpital, pour y entretenir des Vieillards hors de travail, & des jeunes-gens,

pour les dresser aux Sciences & aux Arts. Les Chartreux y étaient établis avant la réformation. Quand on les congédia , on demandait quel service ils rendaient à l'Etat. L'Hôpital de Sutton, comme celui de Guy , conserveront à jamais les noms de ces deux Hommes précieux.

Il fallait un vaste édifice où les Négocians pussent s'assembler commodément pour de grandes opérations de commerce. L'un d'eux , *Gresham* , y sacrifia la meilleure partie de sa fortune. Cet édifice , *la Bourse* , est un des plus beaux Monumens de la Cité.

Les Ecclésiastiques non-conformistes, en 1727, désiraient une Bibliothèque à leur usage. Ils ne pouvaient pas l'espérer du Gouvernement. Un de leurs Docteurs , *Williams* , qui se distinguait dans la Chaire , prit sur lui le bâtiment & les livres.

Les pompes établies sur la Tamise , ne pouvaient porter l'eau aux quartiers

de Londres les plus élevés. Un Patriote, Sir Hugh *Midleton*, y amena, par son art & à ses frais, d'une distance de vingt lieues, une rivière qui, à son arrivée, se partage en huit-cents aqueducs. M. de *Parcieux*, âme citoyenne, vous n'êtes plus ! mais nous nous souvenons que vous formâtes un semblable projet pour Paris. J'aime à croire, pour votre gloire & la nôtre, que la seule chose qui vous manqua pour l'exécuter par vous-même, ce fut la fortune.

La Ville de Stratford, dans le Comté de Warwick, avait grand besoin d'un pont sur l'Avon. La dépense effrayait. Cette Ville avait eu le bonheur de donner naissance à Hugh *Clipton*, devenu Lord Maire de Londres. Il destina ses épargnes à cette construction : ce magnifique pont de pierre est porté sur quatorze arches.

On en voit plusieurs récemment construits entre Londres & Oxford. Ils sont l'ouvrage d'un M. *Diker*. Celui

qu'il a jetté sur la Tamise à Walton, est très-remarquable. Tel est l'usage qu'il a fait d'une grande fortune amassée en Amérique.

Plusieurs Femmes ont partagé cette gloire. Mademoiselle *Lora Pitt*, nom qui semble fait pour être utile à l'Angleterre, obtint du Parlement, par la chaleur de ses sollicitations, en 1746, la confection d'un pont sur la Frome, dans la Province de Dorset. Ce pont demandait un nouveau chemin, qu'elle s'engagea à entretenir pendant trois ans.

La construction d'un pont est une œuvre si coûteuse, qu'elle paraît surpasser les forces d'un Particulier, surtout lorsque, pour l'accomplir, il faut attaquer un rocher qui oppose une masse énorme aux travaux. M. de *Laval*, avec son zèle & son argent, a vaincu la difficulté au voisinage de Newcastle. Il fait remonter l'origine de sa Maison à un Laval de France, qui passa en Angle-



terre avec Guillaume le Conquérant. Ses Ayeux auront donc, peut-être, versé bien du sang anglais pour aider la conquête. Plus heureux qu'eux, j'ai presque dit, plus grand, il est Bienfaiteur d'un Pays qui est devenu sa Patrie. Aimons toujours la nôtre, & souhaitons qu'elle nous aime. Adieu.

---

## LETTRE VIII.

*De Londres, le 20 Juin.*

**L**A base sacrée de l'Esprit public, c'est l'humanité; & il est des occasions où l'humanité va plus loin que lui. C'est ce qui arrive dans la conjoncture présente. Vous ne doutez pas que le Gouvernement Britannique ne soit autorisé, par les maximes des Cours, à traiter de *Rebelles* ceux que nous nommons plus poliment *Insurgens*; eh bien, il y a dans cette Capitale, au vu & au

fu de la Cour & du Parlement, des fouscriptions en faveur de ceux qui, s'étant rendus fufpects, font détenus dans les prifons par la fufpention de la Loi *habeas corpus*. Il y a plus ; des fouscriptions provoquées par le Docteur Horne pour affifter les Veuves & les Enfans de ces Rebelles, qui font morts les armes à la main. De tels procédés feroient, dans d'autres Etats, des fcandales de haute trahifon. On dirait que l'humanité jette un voile fur les yeux de la Cour & du Parlement.

Dans la dernière guerre, en 1756, lorsque la France & l'Angleterre fe battoient à outrance dans ces mêmes contrées pour une équivoque, le Ministère François, fi occupé d'ailleurs, avait oublié un grand nombre de Prifonniers que l'Angleterre avait amenés dans fes Ports. Ces Infortunés, après avoir verfé une partie de leur fang dans les combats, allaient périr de mifère. Une fouscription fe forma, & ils furent ali-

mentés & vêtus par des mains ennemies.

Il est des Prisonniers qui ne s'attirent pas autant de compassion. Couverts de l'opprobre du crime, & sous la main de la Justice, ils semblent n'avoir plus de droit à la pitié. J'ai visité la prison où ils sont détenus, *Newgate*. C'est un des plus beaux édifices de Londres, tout en pierres de taille, d'une architecture mâle & austère, avec des figures & des bas-reliefs qui répondent à sa destination. L'intérieur vaste, bien aéré, est partagé en plusieurs cours, bordées de salles communes & de logemens. Ceux qui ne sont encore que dans les liens de l'accusation ne seraient peut-être pas si commodément chez eux. On leur permet de s'occuper de ce qu'ils veulent, de vivre ensemble, de lire, d'écrire, de voir leurs Parens, leurs Amis, & principalement leur Conseil, pour les défendre, en un mot tout ce qui peut adoucir la perte de la liberté. On

## 56 NOUVELLES OBSERVATIONS

n'a pas à se reprocher d'avoir tourmenté un innocent, ou de lui avoir refusé les moyens de se justifier; car enfin un accusé n'est pas convaincu. Ceux qui sont déjà jugés & condamnés à mort, arrêt qui ne s'exécute pas sur le champ, sont renfermés dans des chambres toutes semblables aux autres, si ce n'est que les fenêtres sont défendues par des barreaux. Point de ces souterrains ténébreux, infects, vermineux, où l'Homme, abandonné à lui-même & au désespoir, souffre mille morts au lieu d'une. *Cachot, Secret*, ces mots sont inconnus, pas même des chaînes; seulement une jambe entravée par un anneau & une tringle de fer qui monte jusqu'au genou. C'est ainsi que l'humanité se mêle à la justice.

Après la visite des Prisons j'ai assisté aux Jugemens. Londres a huit sessions par an pour juger au criminel: c'est à *Oldbailey*, à côté de Newgate, qu'elles se tiennent. Le Lord Maire était assis

fur une espèce de trône, une chaîne d'or pendue au cou, & au-dessus de sa tête une épée, symbole de sa puissance : il avait à ses côtés deux des grands Juges, deux Sheriffs (1), & deux Aldermans (2). Je ne m'attendais certainement pas à l'invitation qui me fut faite de prendre place sur le Tribunal même, & encore moins à partager le repas qui suivit la séance. Une Nation s'honore elle-même, en faisant honneur aux Étrangers. La séance fut longue : elle avait commencé à neuf heures du matin, j'y étais encore à quatre. Tous les Magistrats que je viens de nommer avaient à la main un bouquet de fleurs, & la salle était semée d'herbes odoriférantes, pour remédier au mauvais air qui s'exhale d'une foule de Spectateurs. L'accusé est debout dans une petite enceinte en face du Tribunal,

---

(1) Magistrats préposés pour veiller à l'exécution des Loix dans chaque Province.

(2) Échevins.

## 58 NOUVELLES OBSERVATIONS.

le Geolier derrière lui. Les douze Jurés, les vrais Juges & les Pairs, sont assis sur un banc de côté. Le Public ( car ici la Justice aime à se montrer au grand jour ) le Public regarde, écoute & juge, pour ainsi dire, avec les Juges.

La raison dit à plus d'un Peuple, que personne n'est tenu de s'accuser soi-même, qu'exiger d'un Criminel la vérité sous serment, c'est lui prescrire un parjure. La Loi anglaise rejette cette pratique, mais elle exige le serment des Témoins; & on entend également ceux qui déposent pour ou contre lui. Point d'interrogation captieuse. S'il se trouble, le Juge qui doit prononcer la peine dictée par la Loi, le rassure. S'il ne fait pas s'expliquer, son Conseil, son Avocat prend la parole; & lorsque les choses tournent à la conviction, le Juge, suspendant la délibération des Jurés, s'adresse à l'Assistance, en disant : ne se trouvera-t-il personne qui puisse déposer en faveur de cet infortuné? C'est

peut-être un criminel , mais c'est encore un Homme. Les Juges , le Public , personne ne veut le trouver coupable. On pousse l'indulgence jusqu'à lui permettre de récuser , non un ou deux seulement , mais tous ses Juges , sans l'obliger à motiver sa récusation , & on lui en donne d'autres , qu'il ne peut plus rejeter. Sans une procédure équitable , combien de condamnations plus criminelles que le crime !

Enfin tous les moyens de se justifier lui deviennent-ils inutiles ; les preuves du crime sont-elles claires ; les douze Jurés , ses Pairs & ses Juges , protestent-ils *unanimentement* ( car la pluralité ne suffirait pas ) qu'il est coupable ; sa mort est prononcée : prononcée , mais non certaine. Une espérance lui reste ; il faut que le Roi signe , LE ROI. C'est un père de famille qui gémit sur un de ses enfans qui a mérité la mort ; elle est suspendue ; il y a encore du tems pour la miséricorde.

## 60 NOUVELLES OBSERVATIONS

Savez-vous pourquoi les voleurs , en Angleterre , n'assassinent pas ? C'est qu'ils savent que le Roi fait grâce au simple vol , & qu'il ne veut ni ne peut pardonner l'assassinat. On aura , dans une session , condamné à mort une douzaine de voleurs , le Roi en sauve la plus grande partie. On en délivre pourtant la société en les transportant dans les Colonies , où ils expient leurs crimes dans l'opprobre & les travaux publics ; exemples vivans plus propres à faire impression que la mort d'un moment. Dans les Pays où le voleur de grand chemin n'espère aucune grâce , où la roue en fait justice , son intérêt est de tuer ; il le fait pour détruire le témoin le plus redoutable pour lui.

La *roue* ... nous laissons , disent les Anglais , ce supplice atroce aux Législations barbares , aussi bien que la torture. Le Coupable , en payant de sa vie , paye avec ce qu'il a de plus cher.



Quant à la torture ou *question*, ils donnent encore une autre raison puisée dans les Loix Romaines. C'était le supplice des Esclaves : une Nation libre le rejette.

Vous avez, sans doute, ouï dire, qu'avec tant de douceur les vols sont très-fréquens dans cette Isle ; ils ne le sont pas dans les Provinces ; c'est aux approches de la Capitale qu'ils se multiplient. Cependant j'ai vu le résultat de deux sessions, c'est-à-dire, de trois mois : quatre voleurs ont été exécutés. Apprenez, du moins, que de toutes les grandes Villes de l'Europe, Londres est la seule où il ne se commette ni meurtre, ni assassinat. Quand le Citoyen est tranquille pour sa vie, il traite pour sa bourse.

J'ai vu l'exécution du Docteur *Dodd*, tous les papiers publics l'ont annoncé. En voulez-vous quelques détails ? Vous y verrez l'humanité à côté de la justice jusqu'à la fin. Le Docteur, coupable de

## 62 NOUVELLES OBSERVATIONS

*faux*, fut amené à la potence dans un carrosse de deuil, accompagné de trois Consolateurs, dont l'un Ministre de la Religion, les deux autres Parens ou Amis. Le Docteur, arrivé au pied de la potence, monte sur la charrette patibulaire; c'est une nécessité pour mettre le Patient à portée de l'exécution. Un nuage fond, on le met à couvert sous un parapluie. Le Bourreau, par une sorte de respect, ne le touche pas; libre de tous ses membres, il ôte lui-même sa perruque, pour se couvrir d'un bonnet blanc qui descend jusqu'au menton. Ses yeux ont vu la lumière pour la dernière fois; mais les Consolateurs lui parlent encore. Il ignore l'instant précis de la catastrophe. Déjà la corde passée à son cou est attachée à la traverse du gibet. L'Exécuteur ne dansera point sur ses épaules, ne foulera point ses mains garotées. Sa seule fonction est de donner un coup de fouet aux chevaux; la charrette avance, se dérobe

Sous les pieds du Patient, qui reste suspendu ; un corbillard de deuil attend son corps, & tout est fini.

La foule immense des Spectateurs s'était flattée d'entendre proclamer sa grâce. Fils d'un Ecclésiastique, il avait reçu une bonne éducation. Jeune encore, il s'était distingué dans la carrière des Lettres. Attaché à une Paroisse, & devenu Chapelain du Roi, il avait prêché la vertu avec beaucoup d'éloquence. Sans compter les Protecteurs puissans qu'il s'était faits, vingt-trois-mille Citoyens faisaient valoir, dans une Requête au Roi, ses lumières & les instructions qu'il avait distribuées au Peuple ; mais sa naissance, son éducation, ses succès, ses lumières surtout, & ses progrès dans la Morale, ont fait obstacle à sa grâce, sur ce principe que, plus un Homme est éclairé, plus il est impardonnable dans le crime ; &, d'ailleurs, ne faut-il pas prouver au Peuple que la Justice frappe le crime

## 64 NOUVELLES OBSERVATIONS

par-tout où elle le trouve. Ce Peuple en eut déjà une preuve éclatante, lorsqu'il vit, il y a quelques années, le Lord *Ferrers*, coupable de meurtre, attaché au même gibet qui vient de punir le Docteur Dodd.

Celui-ci laisse une Veuve ; que deviendra-t-elle ? Vous vous figurez, sans doute, le déshonneur & l'abandon. Erreur. Comme l'humanité s'applique jusqu'à la fin à tempérer la justice, elle règle l'opinion publique. Elle a étouffé le préjugé qui flétrit des innocens. Cette Veuve conservera ses liaisons ; son infortune même les resserrera, & les Enfans, s'ils valent mieux que le Père, trouveront des appuis & des amis. Huit jours après l'exécution du Lord *Ferrers*, son Frère puîné, succédant à ses titres, prit séance dans la Chambre des Pairs.

Le crime fait la honte, & non pas l'échaffaud.

La honte. De qui ? De celui-là seul qui le commet. Voilà comme on pense ici ; voilà pourquoi aussi il

n'est pas rare de voir un Père accompagner son Fils au supplice pour l'aider à supporter ce qu'il a mérité. Le jour même de l'exécution du Docteur Dodd, un jeune Homme au-dessous de vingt ans fut pendu à côté de lui ; & le Père paraissait plus consterné que le Fils. Le Philosophe même est étonné de voir avec quel flegme, quelle tranquillité, des âmes avilies par le vice osent fixer la mort. J'ai vu, dans une autre exécution, deux Malfaiteurs qui n'avaient cessé de lire, de la prison jusqu'à *Ti-burn* (1), distance de plusieurs milles, sans interrompre leur lecture à l'aspect de la potence, & attendre ainsi le moment qui allait leur fermer le grand livre de la vie. D'autres ont assez de sang-froid pour haranguer le Peuple. D'après cela, comment la vertu peut-elle frémir, lorsqu'une mort naturelle lui ouvre le tombeau ?

---

(1) C'est le lieu des Exécutions dans le voisinage de Londres.

## 66 NOUVELLES OBSERVATIONS

Vous ai-je assez promené dans les Prisons, parmi les Criminels & leurs Juges, sans même vous faire grâce de la potence ? Convenez que voilà une Lettre bien gaie ; mais songez que j'ai mis sous vos yeux la justice & l'humanité. O mon Ami ! depuis que ces Gens-ci nous ont dépouillés dans les deux Indes & en Afrique , nous avons pris d'eux beaucoup de choses , leurs Jardins , leur Wauxhall , leur Ranelag , leurs Drames bien noirs , leurs terribles Comédies , leur wisk , leur punch , leurs courses de chevaux , leurs jackets & leurs gageures.

Leur Code criminel , monument de justice & d'humanité , méritait peut-être quelque attention ; depuis , surtout , qu'il a été rédigé & commenté par M. Blackstone , célèbre Jurisconsulte , & actuellement l'un des premiers Juges de l'Angleterre. Les applaudissemens de sa Nation l'ont payé de ses peines : il était à propos de mettre ce

Chef-d'œuvre de Législation sous les yeux de la nôtre : il fallait traduire : le Traducteur s'est trouvé l'année dernière. Cet Homme simple croyait bonnement que le Public allait accueillir l'Ouvrage ; que les Prôneurs & les Prôneuses , sans en être priés , le prendraient sous leur protection ; que les Gens de Loi , que les premiers Magistrats , principalement , le méditeraient , le confronteraient avec leur Code criminel , qui calomnie de cruauté une Nation douce. Que fais-je ? Il se flattait peut-être ( car tous les Auteurs se flattent ) d'une révolution. Vaine espérance ; il doute s'il a été lu , & son Libraire a juré qu'il ne se chargerait plus d'aucun Ouvrage qui tendrait à la réformation des Loix ou des mœurs.

En conséquence le Traducteur s'est déterminé à écrire un Traité sur le perfectionnement des *Jackets* , d'autant plus excité , que dans le Carnaval dernier il a été frappé de l'effet prodigieux

de ces machines théâtrales. Une farce des plus farces , bien usée , presque abandonnée , a repris faveur , la Cour & la Ville y ont accouru ; & pour contenter tant d'Amateurs qui n'avaient pu trouver place , il a fallu pousser les représentations dans le Carême. Dom *Japhet* ne s'attendait plus à tant de gloire , on lui avait donné des *Jackets*.

Finirai-je cette Épître patibulaire , sans vous conter ce qui m'est arrivé hier. C'est la plus petite chose du monde : mais quelquefois les petites aventures renferment une instruction. Je marchais dans une grande rue , en plein jour. Je m'apperçois que mon mouchoir a disparu. Je me retourne , je le vois dans les mains d'une Femme exercée aux tours d'adresse , & mon Domestique aux prises avec elle pour lui arracher son butin. La Femme avance audacieusement pour frapper ; le plus fort recule. Savez-vous pourquoi ? Dans le cours ordinaire des choses , entre deux



Femmes qui se battent , il n'y a pas de sang répandu ; mais l'Homme , plus irascible & plus fort , dans ce combat inégal , irait peut-être jusqu'au meurtre. D'ailleurs , qui fait si cette Femme audacieuse n'est point grosse ? Il n'est donc pas permis à notre Sexe de frapper l'autre. L'humanité , en ce cas , a dérogé au droit de la défense naturelle. Voilà pourquoi mon Domestique ne se battait qu'en retraite. Je pouvais faire arrêter l'Affaillante. Je pardonnai , au grand regret du Domestique , qui , ayant reçu quelques coups , disait qu'il devait être vengé pour l'honneur des Loix Britanniques. Vous êtes bien heureux de ce qu'on vient m'enlever pour aller voir des Anguilles électriques , apportées de Surinam , phénomène dont je n'ai point entendu parler aux Électrificateurs de notre Patrie. Sans cela , j'allais peut-être vous rejeter dans le labyrinthe des Législations. Je vous laisse.

## L E T T R E   I X.

*De Londres, le 24 Juin.*

**V**OUS n'êtes pas quitte de l'Esprit public, dût-il vous ennuyer. Cet Esprit bienfaisant ne s'étend pas seulement au nécessaire & à l'utile, il veille encore aux choses de décoration & d'agrément. Rappelez-vous ces beaux trottoirs où l'on fait son chemin avec tant de commodité. Ils sont séparés des maisons par un fossé qui laisse passer le jour aux cuisines & aux offices au-dessous du rez-de-chaussée. Ils sont ornés d'un grillage de fer, replié en berceau, & de deux pilastres de même matière, qui forment une espèce d'avant-porte. Joignez à cela ces vitraux faillans où un grand commerce étale les richesses & le luxe des Arts. Suivez de l'œil des rues alignées qui se prolongent sous cette forme à un,

deux & trois milles, & dites-moi ce que vous en pensez.

En allant & venant, on trouve fréquemment des enceintes, qu'on appelle *court*, cours. Les rues, ou plutôt les corridors qui les traversent, sont parquetés de larges tables de pierre, & bordés de boutiques. La nuit y est, pour ainsi dire, aussi claire que le jour. Ni bêtes, ni voitures n'en corrompent la propreté, n'en troublent la tranquillité. L'Étranger, qui veut dormir ou s'occuper en paix, peut trouver à s'y loger.

Tous les quartiers ont des places publiques, moins frappantes par leurs édifices, que par leur étendue. Plusieurs renferment dans leur centre des boulingrins ou des pièces d'eau, quelques-unes un jardin, d'autres des statues, mais informes & de mauvais goût, excepté celle de l'infortuné Charles I, qui regarde la fenêtre du Palais de Whitehall, par laquelle il sortit pour passer de

plain-pied sur l'échaffaud. La statue fut renversée du même coup. On voulait la mettre en pièces & vendre le bronze au poids ; un Particulier l'acheta dans son entier & la conserva. Elle a été re-placée à la restauration.

Les marchés sont remarquables par leur grandeur & leur nombre ; les boucheries, les poissonneries n'infectent pas, ne déparent pas la Ville.

Il ne faut pas chercher ici ces beaux hôtels, où la fortune des Grands & des Publicains étale toute la magnificence de l'Architecture. Le seul, ou peu s'en faut, qui se montre avec ambition, c'est celui du Lord Maire ; plus qu'un hôtel, c'est un palais. On y voit deux salles dignes d'une Maison Royale ; l'une pour des festins d'apparat, où le Roi est quelquefois le premier Convive ; l'autre pour des bals. Le Lord Maire, ce grand Officier Municipal, préside à toutes les différentes corporations de Marchands, Artisans & Apprentifs. Si,  
pour

pour vous faire une idée de son importance, vous l'assimilez au Prévôt des Marchands à Paris : vous êtes bien loin de la vérité, il a des Gardes & des équipages qui annoncent la grandeur. Il exerce une Jurisdiction très-étendue & sans appel, en plusieurs cas. C'est un usage que le Roi, à son Couronnement, fasse son entrée dans la Cité; la porte ne lui en est ouverte qu'à l'ordre du Lord Maire, dont l'influence sur la Ville de Londres a plus d'une fois alarmé les Rois.

Le Palais Saint-James, que les Rois habitent, ne présente que les restes d'une vieille Abbaye très-gothique. Inigo Jones, Architecte de réputation, avait tracé pour Charles II le plan d'un Palais qui aurait effacé, dit-on, le Château de Versailles; mais Charles II n'avait pas les ressources arbitraires de Louis XIV.

Si les Représentans de la Nation n'ont pas été généreux envers leur Roi, ils

D

## 74 NOUVELLES OBSERVATIONS

l'ont été envers Dieu. L'Eglise de Saint-Paul, la seconde du Monde par sa grandeur, par son élévation, par sa coupole, par les proportions & l'harmonie du tout, mérite la célébrité dont elle jouit. Cependant il n'y a dans l'intérieur ni marbre, ni or, ni statues, ni tableaux, ni chapelles décorées, comme dans Saint-Pierre de Rome. Un seul autel, d'une noble simplicité, en fait toute la parure ; & ce qui est peut-être aussi remarquable que l'édifice même, c'est que l'Architecte, le Chevalier Christophe *Wren*, n'avait jamais voyagé dans les Pays où sont les grands modèles. On dirait que son génie aurait créé l'Architecture, si la Grèce & l'Italie ne l'eussent prévenu. Il était peut-être inutile de lui consacrer un tombeau que l'on voit dans les vastes souterrains de l'Eglise. L'inscription qu'on y lit, en la plaçant dans la grande nef, aurait suffi :

*Monumentum quærīs, circumspice.*

**Vous cherchez un Monument à sa gloire,**

**Regardez tout autour de vous.**

Informez-vous de ce qu'a coûté Saint-Sulpice ou Sainte-Geneviève de Paris, vous aurez le plaisir de comparer. La dépense pour Saint-Paul, y compris même les logemens des Chanoines, leurs stalles, & douze cloches, fut mise sous les yeux du Parlement, en 1711, devinez... 810, 380 liv. sterl. 4 s. (1).

Les autres Eglises ou Chapelles répandues çà & là dans une Ville où il y a tant de Religions différentes qui ne s'attaquent pas, font aussi un bel effet.

Le *Monument* ainsi nommé est une colonne haute de deux-cents-deux pieds, sur une base proportionnelle. Son sommet figure un vase d'où sort une grande flamme; allusion au terrible incendie qui consuma la Cité en 1660. Quel est

---

(1) Environ 18 millions monnoie de France.

## 76 NOUVELLES OBSERVATIONS

le Catholique qui lirait l'inscription sans frémir? Elle atteste, en termes emphatiques, que c'est la Religion Romaine qui.... Je crains d'achever.... Tout ce qu'il peut faire, c'est de douter, c'est de nier. Le Monument peut périr. Mais déchirera-t-on ce feuillet de l'Histoire?

Autre genre de décorations : trois ponts, deux sur-tout de construction récente, qui réunissent la beauté à la solidité, sur une rivière majestueuse, trois fois large comme la Seine à Paris; c'est dommage que ces ponts n'aient la vue de la Tamise qu'à travers une balustrade haute de dix pieds. La raison que l'on donne de cette hauteur, c'est le penchant national au suicide; comme si les bords du fleuve, à quatre pas de là, n'offraient pas la même commodité pour se noyer.

Malgré les embellissemens que je viens de décrire, j'appréhende qu'en réfléchissant sur une Ville où il n'y a



point, ou presque point d'hôtels à citer, point de palais dignes des Princes ou des Rois, point de salles de spectacles qui arrêtent les yeux des Passans, une Ville toute bâtie en briques, ou peu s'en faut, vous ne vous en formiez une idée peu avantageuse.

Mais pensez à l'alignement, à la largeur des rues, à la beauté des trottoirs, aux grillages qui les décorent, aux lampes même qui les éclairent de nuit dans des bocaux de crystal, illumination qui a un air de Fête continuelle; pensez à des suites sans fin de maisons, dont aucune ne dépare, à la netteté, à l'agréable simplicité de tous les quartiers: si les détails ne ravissent pas votre admiration, l'ensemble vous étonnera, vous plaira. On pourrait comparer Paris & Londres à deux tableaux, dont l'un, sublime dans quelques-unes de ses parties, blesserait la vue par un grand nombre de difformités; l'autre, plus simple dans sa composition, avec des traits

plus modestes , se soutiendrait partout.

Si on eût écouté le Chevalier Wren, Londres ferait la plus belle Ville du Monde. L'incendie qui l'avait ravagée en fournissait l'occasion. Il proposa l'uniformité symétrique des maisons , avec des places à distances égales , d'autres places encore où chaque Eglise paroissiale se ferait montrée avec tout l'avantage possible. Saint-Paul aurait eu une colonnade circulaire , d'après le modèle de Saint-Pierre de Rome : des quais auraient régné sur la Tamise d'un bout de la Ville à l'autre , & le long de ces quais de grandes salles d'assemblées pour différentes Corporations, avec des magasins de commerce. L'esprit particulier s'opposa à l'Esprit public dans l'exécution de ce grand plan. Le droit de propriété est bien sacré , sans doute ; mais l'avantage commun ne doit-il pas l'emporter , en dédommageant largement les Particuliers ? Cepen-

dant la Ville, d'une beauté frappante telle qu'elle est aujourd'hui , y ajouterait beaucoup , si les Particuliers voulaient revêtir la brique d'un stuc durable qui figurerait la pierre de taille ; en se prêtant à tous les ornemens de l'Architecture , comme on le voit déjà avec applaudissement dans certains quartiers.

J'ai vu , il y a quelques jours , tout le Public paré d'un rameau de chêne. C'est la fête de l'antique & fameux chêne , qui servit d'asyle à Charles II , après la bataille de Worcester , qu'il perdit avec le Trône , en combattant contre Cromwell. Il fut nourri dans cet asyle par une main charitable , durant plusieurs jours , en entendant le bruit des Soldats ennemis qui le cherchaient. Il revit l'arbre après la restauration , il en cueillit quelques glands , qu'il planta dans le parc Saint-James , & qu'il arro-  
fait lui-même. Le chêne royal ( c'est ainsi qu'on le nomme ) subsiste encore

## 80 NOUVELLES OBSERVATIONS

dans la Forêt où il est né ; & , pour le garantir des mutilations fréquentes de la part des Curieux , qui en emportaient toujours quelques morceaux , on l'a environné d'un mur de briques. Cette fête doit faire souvenir les Rois qu'ils ne sont pas à l'abri des plus terribles coups du sort. Adieu.



## L E T T R E X.

*De Londres , le 28 Juin.*

**P** L U S une Ville est riche & peuplée, plus elle renferme de Gens fort occupés qui cherchent du délassement à la fin du jour, plus aussi de Gens oisifs qui ne pensent qu'à jouir de leur fortune. Le plaisir devient un besoin pour les uns & les autres. L'Esprit public, afin de les éloigner de la corruption privée, crapule, lubricité, jeux ruineux, les tourne du côté des amusemens publics.

Londres a quatre principaux Théâtres : un pour l'Opéra sérieux ou comique, l'un & l'autre en Langue Italienne : deux pour la Comédie Anglaise, rivalité utile aux Auteurs, aux Acteurs & au Public. C'est au Théâtre de Drury-Lane que le célèbre *Garrick*, Acteur, également applaudi dans la

D 5

Tragédie & la Comédie, a fait long-tems pleurer & rire une Nation difficile à émouvoir : le quatrième est celui où M. Foote.(1), l'Aristophane d'Angleterre, joue, quand il lui plaît, les personnes, sans épargner les Grands & les Ministres. Acteur aussi-bien qu'Auteur, vrai Mime, il parodie tout, l'habitude du corps, le geste, la voix, la démarche, la façon de se mettre. Pendant la dernière guerre, il avait fait une Pièce, intitulée *the Commissarys*, c'est-à-dire, les Entrepreneurs des vivres, Gens toujours soupçonnés, lors même qu'ils ne le méritent pas ; mais ils fermèrent la bouche au Satyrique avec un cademat d'or. Le Public lui marqua son mécontentement par des huées qui l'assaillirent sur son théâtre même. Il se corrigea ; car bientôt après, dans une autre Pièce qui a pour titre *the Mayor of Garrat*, il joua un Ministre-Duc,

---

(1) Il est mort depuis que ceci est écrit.

Garde du Sceau privé. Bien des Gens pensent que la Comédie personnelle ne peut être tolérée que dans un Pays libre. S'il faut décider la question par l'utilité, la Comédie personnelle servirait mieux sous un Despote. Un Pays libre a beaucoup de moyens dans sa Constitution pour arrêter les méchans qui abusent de leurs places. Mais, sous le Despote qui emploie les méchans, il ne reste qu'une arme, c'est de les immoler à la risée publique.

Nous disputons aux Anglais la supériorité du Théâtre, & eux prétendent l'emporter sur nous, au moins dans le tragique. Ils ne nous persuaderont certainement pas, & ils resteront malgré nous dans leur opinion. Ils suivent leur façon de voir & de sentir comme nous suivons la nôtre; ils sont contens, & nous aussi. Que faut-il de plus? Ne vaudrait-il pas mieux leur disputer un autre point? Dans leurs Spectacles tous les Spectateurs sont assis, règle assez

## 84 NOUVELLES OBSERVATIONS

générale dans toute l'Europe. Il faut espérer que dans la nouvelle Salle qu'on projette à Paris, la fatigue, la compression, l'étouffement, ne gâteront plus le plaisir.

Je ne compte pas un grand nombre de petits Théâtres destinés aux farces, aux Marionnettes, à la Pantomime, aux tours de force & d'adresse, plus à portée du petit Peuple, par la modicité du prix, & très-fréquentés. Un Peuple dans l'aisance ne prend pas sur son nécessaire pour se délasser. Sur un de ces petits Théâtres, on voit ordinairement un Marquis Français, toujours assuré d'être accueilli, avec de grands éclats de rire.

Je ne m'étendrai pas sur Ranelag & Waux-Hall, que nous avons naturalisés chez nous, avec cette différence que dans le Waux-Hall Anglais, on voit cent tables dressées pour recevoir ceux qui veulent souper. Le centre de ce grand jardin est bien éclairé par des pyramides de lampions suspendus aux arbres. L'obscurité



qui règne au loin, scandalise ceux qui aiment les mœurs. La foule des équipages qui se rendent à ces Spectacles de nuit, qui ne commencent qu'à la fin des autres, devrait, ce semble, causer des obstructions dangereuses. On y a mis ordre par une barrière en longueur qui, en partageant l'avenue, empêche le choc des voitures. Le Carnaval, dans tous les Pays Catholiques, admet des amusemens extraordinaires, entr'autres des bals parés & masqués, qui finissent au Carême. A Londres, ils commencent en Octobre, & ils durent jusqu'à la prorogation du Parlement, qui n'arrive guères qu'à la fin de Mai.

L'ancien usage d'Athènes & de Rome d'ouvrir gratuitement les Spectacles, a disparu avec ces deux Peuples; il y a du moins ici des lieux d'assemblées qui favorisent ceux que l'économie commande : ce sont des Jardins d'amusement, répandus dans toute la circonférence de la Ville. Là on ne demande

## 86 NOUVELLES OBSERVATIONS

rien à celui qui veut être simple Spectateur ; les rafraîchissemens qui se paient dédommagent le Propriétaire.

A propos de Jardins, on ne s'avise pas d'exclure de celui du Roi le plus bas Peuple. Ne serait-ce point parce que ce Peuple a des Représentans qui le font considérer ? Le parc Saint-James est plus grand que les Tuileries, mais très-inférieur en beauté ; il touche à deux autres Parcs, qui forment une suite de promenade d'une lieue, jusqu'à Kensington, autre Jardin Royal planté par le fameux *le Nostre*. A suivre cette promenade dans les Dimanches du Printems, à voir la multitude qui s'y jette, tandis que la multitude se montre encore dans la Ville, on risquerait de prendre une idée exagérée de sa population ; mais ceux qui n'aiment, dans une promenade, que le beau monde, seraient un peu mécontents. C'est au Théâtre, c'est au Bal qu'il faut le chercher. La Jeunesse, les Femmes sur-

tout , qui favent fort bien qu'elles ont  
 tout à gagner par la parure & la danse ,  
 voulaient des Salles de bal. On a sous-  
 crit , & le *Panthéon* s'est élevé. Le  
 Panthéon de l'ancienne Rome était con-  
 sacré à tous les Dieux ; celui-ci à toutes  
 les Grâces. On y voit deux ou trois-  
 cents Femmes , avec des visages & des  
 cheveux qui font à elles. Le souper  
 coupe le bal. C'est dans une salle infé-  
 rieure , de la même étendue , que le  
 plaisir de la table succède à celui de la  
 danse , que l'on reprend jusqu'au jour.  
 Cette salle subalterne est agréablement  
 décorée ; mais la salle du bal étonne ,  
 par la majesté & la magnificence , les  
 Voyageurs même qui ont beaucoup vu.  
 Ce n'est pas tout. Bientôt on a trouvé  
 qu'une Salle unique de bal ne suffisait  
 pas à une Ville aussi grande : des sous-  
 criptions lui ont donné une rivale qui  
 n'est pas sans mérite, *Almak*.

Ceux qui préfèrent les bals masqués ,  
 portent leur argent à *Soho-square* , grande

## 38 NOUVELLES OBSERVATIONS

Place bien propre à prévenir les embarras , par la multiplicité de ses avenues & de ses débouchés. La cherté des billets ( trois guinées ) n'empêche pas l'affluence ; ce qui paraît indiquer l'opulence publique.

Vous parlerai-je d'un spectacle qui révolterait votre sensibilité ? Des Lutteurs , animés par l'argent , les gageures & les regards publics , se portent des coups qui meurtrissent , qui brisent , qui vont quelquefois jusqu'à la mort dans leurs suites. Des jeux si cruels s'accordent bien peu avec le caractère d'une Nation qui pousse l'humanité jusqu'à la pitié & la douceur pour des Criminels qui ont mérité la mort. Elle avait ci-devant des Gladiateurs. On voyait couler le sang ; & on applaudissait comme s'il eût été versé pour la Patrie. On a compris enfin que ce n'est pas en cruauté qu'il faut imiter les Romains. Cette barbarie a cessé.

Que le Peuple vuide ses petites que-

relles journalières à coups-de-poings (c'est ce qu'on appelle *to box*, & , en francisant ce mot, *boxer*); que l'Homme même au-dessus du Peuple, s'il se croit insulté par le Plébéïen, prenne le même parti, & enfin que le Juge de paix (1) n'en connoisse pas, pourvu qu'on n'ait usé ni d'épée, ni de bâton, contre un Adversaire qui n'en a point; à la bonne heure. Le risque n'est pas grand; la paix se rétablit d'elle-même.

C'est pour entretenir la paix avec vous que je vous écris si souvent & si longuement. Adieu.

---

(1) Les Juges de paix sont des Juges inférieurs qui ont droit de faire arrêter les Gens qui troublent la tranquillité publique; il y en a plusieurs dans chaque Comté, & ils forment une Cour qui connaît de plusieurs espèces de délits.



## L E T T R E   X I.

*De Londres, le 1 Juillet.*

**I**L est de la nature de l'Esprit public de chercher à s'étendre. Il y a long-tems que l'exemple de la Capitale a fructifié dans les Provinces. Oxford, cette Ville des Sciences & des Langues savantes, où se sont formés les Addison, les Pope, les Clarke, & les Orateurs qui ont défendu leur Patrie par les armes de l'Éloquence, Oxford renferme vingt Colléges; tous ont été fondés ou soutenus par des Particuliers. On ne devait guères, s'attendre qu'un Homme nourri dans les armes, le Colonel *Codrington*, Gouverneur des Isles sous le vent, sacrifierait quatre-cents vingt-mille livres de notre monnoie à l'avancement des Sciences.

Outre ce grand nombre de Colléges qui forment l'Université & la Ville, il

y a des édifices plus modernes qui tiennent aux Sciences.

Un Théâtre qui, par sa grandeur & ses décorations, tant extérieures qu'intérieures, présente une magnifique scène, Ouvrage du Chevalier Wren. C'est-là où les exercices littéraires & la distribution des prix jouent leur rôle avec apparat.

Près de-là un *Musæum*, autre ouvrage du Chevalier Wren, où l'on voit une riche Collection de curiosités naturelles & artificielles.

Chaque Collège a sa Bibliothèque. Le Docteur en Médecine *Ratcliff* en a fondé une, dans ces derniers tems, qui s'ouvre tous les jours au Public studieux. Le vaisseau, en forme de rotonde, s'élève sur un ordre ionique, terminé par un dôme. Deux galeries circulaires, dans l'intérieur, mettent les livres à portée de la main. Ce Palais d'instruction semble surpasser la fortune d'un Particulier, sur-tout d'un Docteur;

mais la Médecine , en Angleterre , est très-lucrative.

Le Chevalier Thomas *Bodley* avait déjà enrichi la Ville savante d'une Bibliothèque publique. Celle-ci ne se fait pas remarquer par la beauté de l'édifice ; mais elle renferme une grande quantité de livres originaux , de manuscrits rares & d'antiquités grecques. C'est-là où l'on voit les fameux *marbres d'Arundel*. Ce n'est pas un Savant par état qui en fit faire la recherche , à grands frais , dans l'Isle de Paros. La fortune s'associe difficilement à la science. Ce fut un Maréchal d'Angleterre , le Comte d'Arundel. Il les plaça d'abord dans ses salles & ses jardins ; & , après sa mort , ils sont devenus un bien public. Peut-être avez-vous oublié leur mérite , tout en vous souvenant de leur célébrité. Ils présentent aux Curieux les principales époques de l'Histoire des Athéniens , depuis la première année de Cécrops , 1582 ans avant Jésus-Christ , jusqu'à



364 avant sa naissance. Les *Prideaux*, les *Selden*, les *Sommaise*, les *Vossius*, se prosternèrent en les interrogeant.

En sortant de cette Bibliothèque, on est frappé d'un autre édifice où l'Architecture n'a rien épargné. C'est l'Imprimerie du Chancelier *Clarendon*, qui trouva le tems d'écrire un grand morceau d'Histoire, & d'autres Ouvrages de génie, sans rien ôter aux importantes fonctions de sa place. Le produit pécuniaire de sa plume retourna aux Lettres mêmes; car il l'employa à bâtir cette belle Imprimerie qui retient encore son nom.

Je vous ai dit que toute la fortune d'Oxford est dûe à des Particuliers; il faut dire, pour parler exactement que, dans le cours des siècles, quelques Rois ont partagé le titre de Bienfaiteurs avec eux. Jacques II ne l'ambitionna pas. Le Collège de la Madelene a le droit, comme tous les autres, de se choisir un Président. La place vaquait. Jacques voulut y nommer. Le Collège résista,

## 94 NOUVELLES OBSERVATIONS

avec les armes du droit, & de la prière, qui fléchit même le Roi des Rois. Le Monarque mit tant d'importance à sa nomination, qu'il alla lui-même l'appuyer de sa présence & de sa colère. Sept Evêques (phénomène assez rare) se joignirent au Collège contre le Roi, & ils aimèrent mieux perdre leur liberté à la *Tour* (1), que de souscrire à cette infraction. Le Prince ne voulait pas voir qu'en préférant le pouvoir arbitraire à la justice & à la bienfaisance, il préparait sa chute.

Cambridge, autre Université, donne aussi des témoignages de ce que peut l'Esprit public, quand il s'empare des Particuliers. On y compte douze Collèges & deux Bibliothèques publiques. Il est vrai que ces édifices de science ne sont ni aussi nombreux, ni aussi magnifiques qu'à Oxford; mais Cambridge se vante d'avoir ouvert la carrière des

---

(1) C'est la Bastille de Londres.

Sciences au Chancelier Bacon & à Newton. Je vous nommerais le Docteur *Bentley*, & d'autres encore, si les deux premiers pouvaient avoir des égaux. On voit, dans le Collège de la Trinité, la statue de l'immortel Newton, ouvrage d'un Sculpteur qui a fait honneur à la France, *Roubiliac*.

Une émulation des deux Universités pour la supériorité de gloire, alluma une guerre littéraire; des plumes savantes même, qui auraient pu & dû n'écrire que des choses vraiment utiles, s'engagèrent dans le combat.

Pendant la querelle, Thomas *Hobson*, Maître de Poste, construisit à ses frais un aqueduc de trois milles de longueur, pour abreuver l'Université & la Ville, laissant en même tems un fonds pour entretenir cette belle entreprise.

Bristol ne connaît qu'une science, celle du commerce. Elle y a fait tant de progrès, qu'elle donne de la jalousie à Londres. A voir ses rues étroites &

malpropres , la difformité de ses maisons , on ne la croiroit pas aussi opulente qu'elle l'est. On dirait qu'elle pense de même que Rome dans les premiers tems de la République. Il n'y a que les édifices publics à remarquer : une place où l'on voit la statue de Guillaume III , par le fameux *Rysbrac* : un beau quai qui ne finit pas , sur la rivière de Frome : la Bourse qui , seule , a coûté un million deux-cents-mille livres de notre monnoie ; & le tout aux frais de qui ? De la corporation des Marchands , sans le secours du Trésor de l'Etat.

L'un d'eux , *Edouard Colston* , a fait un grand nombre de fondations dans la Ville , parmi lesquelles une Ecole pour instruire quarante jeunes Garçons dans l'écriture & l'arithmétique , Séminaire de commerce , & un Hôpital qui lui a coûté 600, 000 livres.

On verse encore à Plymouth , grand Arsenal de Marine , des larmes de reconnaissance sur le tombeau de l'ingénieur

M. *Winstanley*.

Winstanley. A l'entrée du Port est un rocher fameux par des naufrages; la basse-mer le laisse nud, la haute le couvre. Il entreprit d'y placer, à ses frais, un fanal, qui demandait une grande masse de bâtiment de la plus forte construction. Le Public désespérait du succès. L'Entrepreneur exécuta. Il souhaitait, en quelque façon, une tempête extraordinaire qui mît à l'épreuve la solidité de l'ouvrage, elle se montra; & à son approche il alla, plein de confiance, la braver sur le Fort qu'il avait élevé. L'ouvrage & l'Ouvrier périrent; mais l'admiration & la reconnaissance restent.

Vous n'iriez pas chercher la bienfaisance patriotique dans les Douanes, revenez de votre préjugé. Le Corps des Marchands, en 1738, à la vue de la population qui s'augmentait de jour en jour, comme cela arrive dans les Villes de commerce, vota pour un nouvel Hôpital. Les contributions

E

## 98. NOUVELLES OBSERVATIONS

volontaires furent abondantes. John *Elbridge*, Contrôleur de la Douane, envia aux Commerçans l'honneur de faire le bien commun, par une largeffe qui réconcilia le commerce avec le fisc.

L'Esprit public met auffi beaucoup d'activité dans les choses d'agrément. *Bath*, fi renommé par fes eaux thermales, était, au commencement de ce fiècle, la plus misérable bicoque du Royaume. Point de maifon qui pût recevoir des Perfonnes un peu accoutumées aux aifances de la vie. Aucun de ces amusemens qui deviennent fi néceffaires à des Gens qui vont chercher la fanté, ou à ceux qui veulent l'ufer par les plaifirs. *Bath*, en un mot, n'avait d'une Ville que le nom. Ses carrières d'une belle pierre, chose affez rare en Angleterre; fes maifons, fes rues, fes édifices publics, fa population, en ont fait, en peu d'années, une des plus belles Villes & des plus

riantes , par l'assemblage des plaisirs. Voulez-vous une faible esquisse des édifices publics ?

Il y a cinq salles d'assemblée : l'une qui touche les eaux que l'on y boit , l'autre est destinée au thé , une troisième au bal , la quatrième au jeu , la cinquième à la conversation. Joignez-y celle du Théâtre. Toutes, d'une grandeur proportionnée à l'affluence qui veut s'amuser , plaisent par les décorations même. Que manque-t-il ? Un Jardin public. Il y en a un qui flatterait votre goût , par son étendue & sa composition.

Le Voyageur, en parcourant la Ville, est surpris de trouver trois places qui feraient honneur à la Capitale d'un grand Royaume : le carré de la Reine, orné d'un obélisque au centre , de soixante-dix pieds de hauteur : le croissant royal , formé elliptiquement d'édifices symétriques , d'ordre ionique : le cirque , sur-tout , où les trois ordres

se montrent dans de belles proportions.

Rien de tout cela n'existait en 1710, lorsque M. *Nash*, dont le nom ne périra pas, se mit en tête d'être Créateur. Il employa les souscriptions avec son génie ; & à sa mort, en 1761, sa Ville était florissante, ou peu s'en fallait, comme elle est aujourd'hui. Dans sa jeunesse, il avait essayé de la robe & de l'épée ; mais il s'aperçut qu'il était né pour créer & gouverner. Son Trône (car on l'appellait le *Roi de Bath*) n'était pas fondé sur des impôts forcés, mais sur des tributs volontaires. Il ne se contenta pas de bâtir sa Ville, il en fut le Législateur ; & tous ses réglemens pour le bon ordre, la décence, l'avantage des riches & des pauvres, sont encore respectés & suivis. Ses Successeurs se contentent du titre modeste de Maître des cérémonies. C'est la République buveuse & joyeuse qui l'élit ; & la place, quoiqu'elle de-



mande beaucoup de soins & de dépense, est fort briguée; car elle vaut quinze-cents guinées.

Que diriez-vous, si je vous prouvais que les Anglais portent cet esprit public hors de leur Patrie même? Il y a une Ville en France où ils passent & repassent fréquemment : c'est Calais. On y trouve une Auberge telle qu'on en voit peu dans le reste de la France: belle façade, deux grandes cours & basse-cour, jardin, salle de Comédie, logemens nombreux, propres & distribués avec entente. Eh bien! ce sont les Soustractions Anglaises qui l'ont bâtie en place d'un chétif cabaret incendié. Le Propriétaire bénit tous les jours l'incendie & les Anglais. Le peuple, toujours amateur du merveilleux, prétend que cet heureux Propriétaire a trouvé un trésor dans les fondations.



## L E T T R E   X I I .

*De Londres, le 3 Juillet.*

EN réfléchissant sur tout ce que je vous ai dit de l'Esprit public, n'allez pas croire que cette Nation en soit plus susceptible que toute autre. On fait, à peu-près, des hommes tout ce qu'on veut, quand on fait les gouverner. Si le Gouvernement fait son point capital de la fiscalité, alors le particulier ne pense qu'à se conserver, sans se mettre en peine du salut des autres. Mais le Gouvernement montre-t-il une ardeur constante pour le bien public : ce feu sacré s'allume dans tous les cœurs, & il s'entretient par la belle passion de la gloire. La Peinture & la Sculpture ont placé M. Nash, dont je vous ai parlé, dans toutes les salles publiques de Bath.

On voit dans tous les Colléges d'Ox-

ford & de Cambridge, les Statues ou les Bustes des Fondateurs & des principaux Bienfaiteurs. Point de Ville un peu considérable, où ce zèle de reconnaissance publique n'ait passé.

Mais c'est à Londres sur-tout qu'il s'est signalé. Tous les grands établissemens conservent les noms & les traits de ceux qui en ont fait leur gloire.

Rappelez-vous les Places publiques, d'Athènes & de Rome, où le marbre & le bronze faisaient revivre tant d'illustres Citoyens. Vous dirai-je mon rêve de la nuit dernière ? Je remettais au lendemain le reste de cette Lettre. Je me couche & m'endors.

Je vois à Paris dans un cirque (car on fait bien du chemin en songe), je vois Louis XIV en statue, environné d'un grand nombre d'autres simulacres, *Condé, Turenne, Catinat, Colbert, Séguier, Bossuet, Fénelon, Corneille, Racine, Molière, Quinault, Lebrun, Girardon, &c.* Je vois encore sur la

Place de Louis XV, cette Place si vaste & si nue, un cercle de Statues qui la circonscrivent : le Maréchal de *Saxe*, le Chancelier d'*Aguesseau*, le Président de *Montesquieu*, *Fontenelle*, le tragique *Crébillon*, le comique *Destouches*, &c. (1) en attendant ceux qui vivent encore, & à qui l'amour-propre des contemporains ne permet pas d'y figurer. A la vue de ces deux Places ainsi décorées, le Public bat des mains ; & je m'éveille.

Londres, non plus que Paris, n'a point encore de Places dans ce goût ; mais à tout événement, la Bourse en présente une image. La cour de ce grand bâtiment rassemble, au-dessus des portiques dont elle est bordée, les statues des Souverains qui ont le plus favorisé le Commerce, & celles des Commerçans qui l'ont exercé avec des succès éclatans, & une générosité patriotique. On voit à côté d'Elisabeth & de Guil-

---

(1) Voltaire est mort depuis le songe.

laume III, Thomas *Gresham* & John *Barnard*, qui n'avaient d'autre noblesse que celle de l'Esprit public. Il est vrai que ces statues ne font pas honneur à l'Art, mais les yeux Citoyens en sont contents.

Dans l'Hôtel de la Compagnie des Indes, les Généraux *Procope*, *Lawrence* & *Clive*, reçoivent, pour-ainsi-dire, chaque jour les remerciemens qu'ils ont mérités de cette Compagnie.

L'Abbaye de Westminster, le Tombeau des Rois, est un autre céramique dans l'Ordre Religieux. On parcourt les Nefs & les Chapelles de ce grand Temple gothique, au milieu des monumens. A toute heure du jour, des Etrangers les visitent avec l'envie d'y revenir.

Là les Amiraux, les Généraux, les Magistrats, les Orateurs de la Patrie, les Philosophes, les Poètes figurent avec les Rois. Ma Lettre deviendrait un livre, si je voulais tout détailler.

Voici quelques noms qui sont de votre connaissance. Les Amiraux *Wager* & *Vernon*, le Vice-Amiral *Temple*, le Général *Stanhope*, *Wolfe*, *Shakespear*, *Milton*, *Congrève*, *Dryden*, *Builer*, *Newton*. La plupart de ces monumens en marbre choisi, sont bien composés & bien exécutés : un sur-tout, c'est celui d'une jeune femme. La Mort armée d'un dard, sort du tombeau pour la percer ; l'époux, la frayeur sur le visage, & la prière sur les lèvres, va au-devant du coup fatal qu'il tâche en vain de détourner. La terreur & la pitié qui l'agitent, passent dans l'âme du spectateur. Ce chef-d'œuvre est d'un Sculpteur Français, que sa Patrie n'a pas sçu conserver : *Roubiliac fecit*. Notre Saint-Evremond dont vous connaissez les écrits, tient sa place parmi les illustres morts. Vous seriez étonné comme moi de n'y pas voir le très-illustre *Pope*. C'est qu'on l'a accusé en Angleterre d'avoir vécu & d'être mort Catholique,

tandis qu'en France un-certain Journal, qui est bien plus mort que Pope, l'a donné pour un Spinofiste. Sottise des deux parts.

Aimez - vous les Epitaphes ? Voici celle de Newton , qui pese le Soleil & les Planètes ; ou du moins celle que quelqu'amateur de sa gloire a gravée au-deffous de la véritable , trop longue peut-être à son gré.

*Hic jacet Isaacus Newton.*

*Si nescis hunc , abito.*

Ci gît Isaac Newton :

Si tu ne le connais pas , va-t-en.

Celle du Poëte *Gay* , en Anglais, est plus polie.

La vie n'est qu'un jeu , tout le prouve :

C'est ainsi que je le soupçonnais ,

Lorsque j'en jouissais.

A présent j'en suis certain.

E 6

Que direz - vous de celle du Duc de Buckingham ?

*Dubius , sed non improbus vixi ;*

*Incertus morior , non perturbatus.*

*Humanum est nescire & errare.*

Avouez qu'il faut une grande liberté dans une Nation , une grande condescendance dans le Gouvernement , & beaucoup de douceur dans les Ministres des Autels , pour souffrir une pareille Epitaphe dans l'Eglise la plus fréquentée de la Capitale.

Cromwel y fut enterré avec grande pompe. Exhumé à la restauration , il fut traîné sur la claie & pendu , pour rentrer dans la terre au pied du gibet.

Vous avez peut-être lu ou entendu dire que Mademoiselle *Oldfield* , cette Actrice sublime que Londres regrette encore , a un monument dans ce Temple. Elle n'en a point. Il est vrai que ses cendres y reposent , mais *incognito* ,



& je ne vois pas pourquoi ; puisque dans la fuite on a fait l'honneur tout entier à une Actrice qui certainement ne la valait pas. En parcourant ces Tombeaux , j'admirais aussi des hommes , des femmes du peuple qui se les faisaient expliquer avec un intérêt , une vénération qu'on ne doit guères attendre des gens de cette étoffe ; & je m'appercevais que les noms des célèbres morts , ne leur étaient pas inconnus.

Dans nos tems modernes on ne pense guères à exposer des modèles de vertus patriotiques dans les lieux destinés aux plaisirs publics. On le fait ici. Au centre de Waux-hall s'élève un Salon décoré de quatre grands tableaux qui représentent les dernières conquêtes de l'Angleterre dans les quatre parties du monde , & la Gloire qui distribue des couronnes à tous les Chefs. Ils sont peints à les reconnoître. *Anson, Vernon, Boscawen , Hawke , Clive , Wolfe ,*

## 110 NOUVELLES OBSERVATIONS

*Ammerst*, semblent dire aux Spectateurs : pour avoir droit de vous amuser, faites quelque chose qui nous ressemble. N'allez-vous point vous écrier qu'un Français doit oublier tous ces gens-là ? Et moi je crie plus haut qu'il faut s'en souvenir pour effacer leur gloire.

Il est bien plus difficile de glorifier les vivans que les morts. On dirait que les Statues érigées aux vivans vont écraser les Contemporains. La Grande Bretagne n'a pas cette crainte. Le Lord *Chatam*, qui dans son ministère, sous le nom de *Pitt*, sçut employer les forces Nationales avec tant de succès, a une Statue à Corck (1). Londres lui a dédié en partie un autre monument plus durable encore : c'est un Pont récemment construit sur la Tamise. En voici la Dédicace.

L'AN MIL SEPT-CENT-SOIXANTE , AU MILIEU DU FEU DE LA GUERRE , LE LORD MAIRE

---

(1) Ville d'Irlande.

THOMAS CHITTY, AU NOM DE LA VILLE DE LONDRES, A POSÉ LA PREMIÈRE PIERRE DE CE PONT POUR L'UTILITÉ PUBLIQUE, POUR L'ORNEMENT DE LA CITÉ, ET POUR MONUMENT DE SA RECONNAISSANCE ENVERS UN HOMME QUI, PAR LA FORCE DE SON GÉNIE, PAR LA FERMETÉ DE SON ÂME, ET PAR LA FIÈVRE DE L'ESPRIT PUBLIC QU'IL COMMUNIQUAIT AUX AUTRES, A RECOUVRÉ, AUGMENTÉ ET ASSURÉ L'EMPIRE BRITANNIQUE EN ASIE, EN AFRIQUE ET EN AMÉRIQUE. LES CITOYENS DE LONDRES ONT VOTÉ UNANIMEMENT, DE NOMMER CE PONT, LE PONT *PITT*.

M. Pitt a-t-il bien fait de changer de nom ? Celui sous lequel on s'illustre, est toujours le plus beau. Depuis ce tems la révocation de *l'Acte du Timbre* (1), dont l'Amérique Anglaise lui fut

---

(1) Cette invention fiscale, qu'on nomme ailleurs *papier timbré*, aurait allumé la guerre, que des oppressions subséquentes ont réveillée pour le malheur de l'Angleterre & de ses Colonies.

## 112 NOUVELLES OBSERVATIONS

redevable, lui mérita d'autres honneurs; des Médailles qui portent sa tête & cette Inscription au revers :

**A**l'Homme qui , après avoir sauvé la Métropole, a, par son éloquence , conservé les Colonies.

Quand il fut question de lui donner la Pairie , le Peuple défiait le Roi de l'élever plus haut qu'il n'était. Mais si l'Angleterre sçait récompenser , elle sçait aussi punir. Le supplice de l'Amiral Bing , pour n'avoir pas fait ce qu'il aurait pu faire devant Port - Mahon , jetta dans les opérations subséquentes une vigueur à toute épreuve.

Dans le cours de la même guerre , le Commandant de la Cavalerie Anglaise , Pair du Royaume , fut livré à un Conseil de Guerre , qui le déclara incapable de servir. Que lui reprochait-on ? D'avoir manqué de subordination au Prince Ferdinand , Généralissime. Récompenser & punir , voilà les deux grands ressorts pour étendre l'Esprit public.

## LETTRE XIII.

*De Londres , le 6 Juillet.*

A MON arrivée dans cette Ville , le premier mouvement de curiosité me portait vers les deux Chambres du Parlement. Les Pairs composent la première. Les Représentans du peuple forment la seconde. C'est le peuple qui élit ses Représentans. Chaque Ville, chaque Province a les siens. Tout Citoyen qui a quarante-deux shillings de revenu en fonds de terre , a droit de suffrage dans les élections. Mais pour être éligible & représenter une Province , il faut avoir fix-cents livres sterling de revenu : trois cents suffisent à la représentation d'une Ville. Je croyais bonnement que la Chambre des Communes s'ouvrait au premier venu. Je me présente , on me refuse ;

& j'apprends que par une Délibération de fraîche date, les Représentans du peuple ne veulent plus d'Auditoire. La démangeaison qui me tourmente, s'irrite par la défense même. Je m'adresse dès le lendemain à un Membre de la Chambre. Il a l'honnêteté de plaider ma Cause auprès du *Speaker*, c'est-à-dire, l'Orateur qui préside; & quelques jours après mon protecteur me mène, m'établit dans une galerie tournante, qui peut contenir une grande multitude. J'étais presque embarrassé de m'y trouver seul; mais encore plus flatté de voir & d'entendre des hommes libres, qui pouvaient, sans la moindre crainte, s'expliquer vivement sur les intérêts de la Patrie.

Les cinq-cents-cinquante-huit Membres qui composent ce Conseil national, n'ont point d'habillement uniforme. Chacun suit son goût. Mais celui qui ne veut pas se faire soupçonner de corruption, doit éviter la parure. Le

Peuple aime que ses Représentans partagent sa simplicité ; & il croit démêler le parti de la Cour , dans la façon de se mettre & les airs un peu Français.

Le sujet du débat était intéressant. Vous sçavez que la Chambre des Communes tient les cordons de la bourse publique. Vous sçavez aussi qu'on accorde au Roi un revenu fixé pour la représentation du Trône , les frais d'Ambassades & l'entretien de sa Maison , environ 18 millions 400,000 liv. de notre monnoie ; c'est ce qu'on appelle *Liste Civile*. Il s'agissait de sçavoir si dans les conjonctures présentes on accèderait à la demande du Roi pour une augmentation. Vous auriez vu ses Commissaires saluer la Chambre de trois profondes révérences , exposer l'objet du message , laisser sur le bureau le papier qui le contient , & se retirer en réitérant les trois révérences , mais à reculons par respect.

Les débats ont été vifs de part &

d'autre. Le parti de l'opposition insistait principalement sur ce que les derniers prédécesseurs de Georges III, moins modérés que lui dans leur dépense, se contentaient pourtant de la Liste Civile ordinaire. On entraît dans quelques détails, en disant qu'un Roi qui ne chasse point, qui ne bâtit point, qui n'a point de Maîtresse, qui vit dans sa famille avec toutes les vertus de la vie privée, ne pouvait épuiser la Liste Civile, qu'en l'employant à corrompre.

Pour moi j'étais là, comme le Payfan du Danube, à attendre ce que le Sénat déciderait. Le Roi a eu raison & satisfaction par la pluralité. Mais le feu de l'opposition m'a fait comprendre qu'un Roi qui dépend de son peuple pour ses revenus, s'il veut être heureux, doit être économe.

Vous croirez aisément que j'avais grande envie d'assister à d'autres Séances ; mais comment le tenter sans se rendre importun, & vrai-



semblablement à pure perte. Je ne comprenais pas pourquoi les Représentans du peuple, en agitant les intérêts publics, fermaient la porte au public ; & comment on le souffrait. Un Membre de la Chambre (il faut le nommer par honneur), le Colonel *Luttrell* a fait une motion courageuse contre cet abus qui pouvait dégénérer en instrument de despotisme ; & les portes se sont r'ouvertes, avec quelques précautions sages, pour empêcher la cohue & le tumulte.

La Chambre des Pairs ne laisse pas autant de place aux Curieux que celle des Communes. Ce n'est qu'un petit parterre borné par la barre où l'on est debout, au risque d'être étouffé dans les grandes occasions. Il s'en est présenté une, Mylord Chatam, qui, en prenant il y a quelques années le tonnerre de Démosthènes, avait fait révoquer l'Acte du Timbre, premier sujet de querelle entre la mère Patrie & la

fille, se flattait encore de les réconcilier dans la crise présente. Il a parlé long-tems ; mais tout ce qu'il a gagné, c'est de montrer un talent éminent qui se soutient encore contre l'âge & les infirmités (1). Il étoit destiné à se distinguer par plus d'un endroit. Créé *Lord* par le Roi, il risquait de perdre la faveur du peuple, objet d'ambition dans ce pays-ci. Le peuple s'est consolé en le voyant rester dans le parti de l'opposition. Il n'étoit pas le seul Pair à plaider la Cause de l'Amérique. Les *Lords Shelburn, Cambden, Effingham, Abingdon*, le Duc de *Grafton*, le Duc de *Richemont*, joignaient leur éloquence à la sienne, pour n'employer que la douceur. Mais la pluralité opinait à la force. Les Evêques, sous le nom de

---

(1) Il est mort depuis que ceci est écrit. Deux Eglises, la Cathédrale de Londres & le tombeau des Rois, se sont disputé ses cendres. Le tombeau des Rois a eu la préférence.

Lords Spirituels, ont un banc distingué à la droite du Trône ; mais comme ils sont ordinairement persuadés que le Trône a raison , à peine prend-on leur avis ; on le fait d'avance , & ils ne se livrent guères aux discussions.

J'ai assisté à une autre séance , c'était la dernière. Elle est toujours très-solemnelle par la présence du Roi. Je croyais voir le local investi de Gardes au-dehors & au-dedans. On n'en appercevait pas. La salle est bien simple & trop peu spacieuse pour une assemblée si nombreuse & si auguste ; mais elle est tapissée des vertus mâles & patriotiques d'Elizabeth, exemple pour ses successeurs. Le Roi précédé de ses Hérauts-d'Armes , paré du Manteau Royal , la Couronne en tête , le Sceptre à la main , s'est placé sur son Trône , sous le dais. Deux Lords portaient , l'un son épée , l'autre un bonnet , que je prenais d'abord pour le bonnet électoral ; mais comme j'ai appris ensuite que ce bonnet

était de la cérémonie , plusieurs siècles avant que la Maison d'Hanover régnât en Angleterre , il faut croire que c'est l'emblème de la liberté , comme en Hollande. Le Grand-Maître & le Grand-Ecuyer , chacun une baguette blanche à la main , figuraient près du Prince ; le Chancelier & les grands Juges assis à ses pieds sur quatre grands sacs de laine, matière plus précieuse que la soie au Commerce d'Angleterre ; & c'est pour cette raison qu'elle entre dans la pompe du jour. Les sièges des Pairs sont dans le Parquet ; les Députés de la Chambre des Communes avec l'Orateur , étaient debout à la barre qui le termine.

Il n'est plus question dans cette dernière Séance d'aucuns débats ; mais seulement du consentement Royal aux Bills qui ont passé dans les deux Chambres. C'est peut-être parce qu'il n'y avoit plus rien à discuter que le nombre des Pairs était si petit ; mais en revanche

revanche, beaucoup de femmes qui donnaient à la Séance un air de bal paré. Les Étrangers avaient à se louer de la politesse Anglaise, car on prenait soin de les placer assez près du Trône à droite & à gauche. Le Roi, à la lecture de chaque Bill, a dit par la bouche du Chancelier, *le Roi le veut*; après quoi il a remercié les deux Chambres, & prorogé le Parlement.

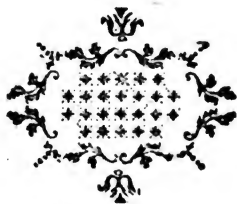
Lorsque dans cette auguste séance il est question d'un Bill concernant les subsides, le Chancelier s'exprime en ces termes : *le Roi remercie ses loyaux Sujets, accepte leur bénévolence, & ainsi le veut*. Mais si c'est un Bill auquel le Roi ne juge pas à propos de consentir, le Chancelier dit : *le Roi s'avisera*. Il est assez singulier que le Roi s'exprime en Français dans son Parlement. C'est Guillaume le Conquérant qui a transmis ces formules à ses Successeurs ; & le Juge Blackstone dit à ce sujet : « c'est » la dernière marque qui nous reste de

**F**

» notre esclavage , & il est bon que  
 » nous la conservions ; parce qu'elle  
 » nous rappelle que notre liberté peut  
 » périr , ayant été autrefois détruite  
 » par une force étrangere ».

Autant le Roi est majestueux lorsqu'il représente la souveraineté, ou si vous voulez, comme on l'a dit plus d'une fois en plein Parlement, *la Majesté du Peuple Anglais*, autant il est simple & débonnaire dans sa Cour. Il la tient deux fois par semaine. Le cercle commence à se former vers midi, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Le Roi entre avec le sourire de la paternité, la Reine avec les grâces de son sexe. Tous deux parcourent les rangs alternativement, parlent à chaque individu, avec le secours d'un Nomenclateur, afin de dire à chacun ce qui peut lui convenir, sur-tout si c'est un étranger qui se présente pour la première fois. Personne n'est oublié. C'est une Audience de trois heures.

Dans cette forme de Cour , n'appe-  
cevez-vous pas deux avantages pour  
les Sujets ? Premièrement, il n'en est  
aucun qui ne soit flatté de converser  
avec son Roi ; secondement, si on a  
quelqu'affaire délicate & urgente à trai-  
ter avec le Prince , quelque grâce à  
demander, on peut saisir ce moment,  
sans passer par les filieres des Ministres.



## L E T T R E   X I V.

*De Londres , le 8 Juillet.*

A P R È S avoir vu les Séances des Représentans de la Nation, je mettais dans mes projets le spectacle des Assemblées Municipales. C'est à *Guildhall* qu'elles se tiennent. Cet Hôtel-de-Ville n'a rien de remarquable que le nombre & la grandeur de ses salles. On y voit deux Géants dans le goût de Saint-Christophe de Notre-Dame de Paris ; car dans les siècles gothiques la taille gigantesque était en grande recommandation, même dans les Temples.

Il s'agissait, dans l'Assemblée qui s'est présentée, de l'Élection par la voix du Peuple, des Officiers publics de la Ville, *Shériff* (1), *Alder-*

---

(1) Principal Magistrat du Comté. Il est à la fois Officier d'administration & Juge dans cer-



*man* ( 1 ), *Chamberlain* ( 2 ). Le Lord Maire est arrivé dans un carrosse à six chevaux , resplendissant de dorure , aussi magnifique que celui du Roi lorsqu'il se rend au Parlement. Les emblèmes de la liberté y étaient peints, le cocher & les postillons en bleu céleste & argent. Il s'est placé sur le théâtre , une table devant lui , sur laquelle était une épée dans le fourreau , & une masse énorme pareille à celle qu'on porte devant le Roi. Les Shériffs avec leur triple chaîne d'or , pendante sur la poitrine , & les Aldermans qui forment de place aussi bien qu'eux , étaient assis aux côtés du Lord Maire , pour aider à recueillir les voix. Les Candidats étaient aussi sur le théâtre avec quelques étrangers comme moi.

---

tains cas. Il fait la liste des Jurés. C'est un emploi très-important.

(1) Echevin.

(2) Trésorier de la Ville.

Le Peuple debout remplissait le vaste parterre.

Pour avoir droit de voter , il faut être *Livery-man* , c'est-à-dire Citoyen de Londres & homme libre , ce qui exclut les Domestiques, les Apprentifs & les Mineurs. La manière de donner son suffrage collectivement pour abréger les longueurs , est de lever la main au-dessus de sa tête ; & si la pluralité n'est point assez marquée , on a recours au *Poll* , c'est-à-dire que chaque Electeur donne sa voix par écrit. Cela me rappelait les comices de l'ancienne Rome , pour la création de ses Magistrats.

L'Élection des Shériffs & des Aldermans , s'est terminée en peu d'heures ; mais celle du *Chamberlain* a souffert des difficultés , non sans raison. On ne saurait trop peser la probité d'un homme à qui l'on confie les deniers de la Communauté. Deux Compétiteurs se présentaient , l'un desquels vous est

connu par le *North-Briton*, n°. 45, dont la France même a retenti. Cet homme fut ci-devant la passion du Peuple, qui le regarde encore comme son Tribun. Il fut Lord Maire malgré la Cour, & il resta Membre du Parlement qui voulait l'exclure. A ces traits vous reconnaissez M. *Wilkes*.

Dans cette conjoncture, le parti opposé, qui était celui de la Cour, redoutait son éloquence. Trois fois il a commencé un discours, trois fois sa voix a été étouffée sous les cris & le bruit du parti. Néanmoins quand on est venu à voter, le nombre des mains levées a paru deux fois en équilibre. Il a fallu recourir aux voix individuelles par écrit; & M. *Wilkes* a manqué la victoire.

Cette défaite ne l'a pas empêché, en quittant la lice, d'être reconduit avec des *huzzas* (acclamations) qui ne finissaient pas. Étant dans son carrosse, j'en prenais ma part, comme la mouche

du coche. Cet échec ne lui a rien ôté de sa bonne humeur dans un dîné qui nous attendait à la taverne avec les Chefs des *Livery-men* qui étaient pour lui. Il présidait dans un fauteuil en face d'un Vice-Président, qui l'aidait à faire les honneurs. Le repas a été plus gai que je ne l'imaginais après une défaite; & lorsqu'à la fin de la table, le moment des *toasts* est venu, comme c'était un festin d'opposition, on a porté la santé de tous les Opposans, celles du Congrès Américain, du Docteur Franklin, & du Marquis de Noailles.

Il était assez simple dans la crise présente de la guerre Américaine, de toster notre Ambassadeur; mais il ne l'était pas que tous les partis se réunissent dans son éloge. Toutes les fois que j'en étais témoin, je voulais y joindre mon mot, mais on me volait ce que j'allais dire. S'il a prévenu l'âge des Ambassades, il doit cet honneur à un mérite précocé. Revenons aux *toasts* :

on les accompagnait de huzza redoublés & de battemens de mains sur la table. Le grand nombre serait embarrassant pour nos estomacs Français, tels qu'ils sont devenus dans ce siècle de faiblesse physique. Heureusement, comme on se verse soi-même, on se ménage autant qu'on veut.

Je finis, en vous faisant observer que l'Élection du Lord Maire ressemble à celle des autres Magistrats ; & on prétend ici que la Cour a bien moins d'influence dans les suffrages du Peuple, que dans ceux du Parlement.

Encore un mot sur les Élections Municipales. Il est défendu de refuser une Magistrature, sous peine d'amende plus ou moins forte, selon le degré de son importance. Le Peuple qui a voté régarderait le refus comme une trahison. Celui qui refuserait la place de Lord Maire, serait amendé de 500 guinées. Il n'en est pas de même des places à la disposition du Roi dans la

Robe , dans l'Epée , ou dans son Conseil. Ce n'est pas chose rare de voir des Hommes d'Etat refuser ou abdiquer le Ministère , lorsqu'ils ne peuvent y servir la Patrie comme ils le voudraient. A propos des places qu'on ne peut pas refuser , la Paroisse Royale de Saint-James s'avisa , croyant faire honneur à Georges I, de le nommer *Marguillier*. Georges s'excusa. On revint à la délibération ; & il fut dit qu'attendu sa Charge de *Roi*, qui l'occupait tout entier , son excuse était valable.



## L E T T R E    X V.

*De Londres, le 11 Juillet.*

**D**ANS les Pays où la liberté s'affied à côté du Trône, le Trône fait effort contre la liberté, & la liberté contre le Trône. Les Anglais se plaignent assez souvent des attaques Royales, sans se fâcher bien sérieusement.

À entendre le parti de l'opposition, le Ministre qui a été si vivement assailli dans le *North-Briton*, n°. 45, & qui l'est encore journellement, pourrait se vanter, comme autrefois Walpol, d'avoir le tarif de toutes les voix nécessaires pour former la majorité dans le Parlement. Malgré cela, les plus sages de ce parti disent qu'ils préfèrent ce danger à celui d'un Gouvernement absolu, dans lequel un Ministre, même sous un bon Roi, abuserait du nom sacré du Maître pour opprimer les

Sujets. Ils ajoutent que ceux qui se laissent prendre à l'appas de l'or, n'ouvriraient pas la main, s'il s'agissait de quelque grand échec à la constitution. Ils citent à ce propos ce qui arriva au Roi Guillaume III, appelé au Trône par ses grands talens & le vœu de la Nation : il croyait tenir toutes les volontés dans la sienne. Il voulut, après la paix de Ryfwick, conserver les Troupes que la guerre avait mises sur pied, & sur-tout ses Gardes Hollandoises, fidèles Compagnons de ses travaux, de ses dangers & de sa gloire. Il mit tout en œuvre pour gagner la Chambre des Communes : il n'en eut que cette réponse tranchante, *que la Chambre le suppliait de nommer ceux qui lui avaient conseillé une demande aussi dangereuse*. Pour conserver toute liberté dans la Chambre, il est défendu d'y parler du Roi, de faire entendre que telle Délibération lui ferait plaisir. On crierait à l'ordre. Ce cri respecté impose



silence & ramène les esprits, qui s'égarerent. Les propos, les procédés dans l'intérieur de la Chambre, ne peuvent être jugés ailleurs. Il y a plus, comme le Président est exposé plus que tout autre Membre à la corruption de la Cour, il n'a ni opinion, ni suffrage. Enfin, disent les Anglais, tant que le *Parlement*, la *liberté de la presse*, & la *Loi habeas corpus*, nous resteront, la liberté nationale sera en sûreté; & voici leurs raisons.

Sans le Parlement point de Loix, point d'argent. Le Roi qui veut étendre sa prérogative, est donc réduit à corrompre; mais l'argent peut manquer; mais le parti de l'opposition crie, tonne, & les papiers publics font autant d'échos qui répètent les allarmes citoyennes dans toutes les Provinces. Alors la Nation s'éveille & se tient sur ses gardes: alors des pétitions au Roi de la part des Villes qui se joignent à la Métropole. Un Ministre, quelqu'en-

treprenant, quelqu'audacieux qu'il soit, se fatigue dans un chemin si dur, se rappelle même que le Parlement, qui ne se prête pas toujours à la corruption, a fait justice plus d'une fois des Ministres corrupteurs.

La liberté de la *presse* s'étend légalement à tout, excepté aux Libelles. L'administration dans tous ses points est sujette à sa censure, & chacun peut avoir une Imprimerie chez soi. Le Docteur Richard *Price* vient de publier un Ouvrage, où il prétend démontrer l'injustice de la guerre que la Métropole fait à ses Colonies; & il ne veut pas qu'on traite de rebelle un Peuple opprimé, qui reprend les droits de l'Humanité. Vous me marquez que tout Paris est *insurgent* : n'est-ce point parce qu'il rend hommage à ces droits imprescriptibles? La liberté de la presse a autant d'yeux & de bouches que la Renommée. Elle porte ses regards & ses cris de tous côtés. *Robertson*, dans

son Histoire toute récente de l'Amérique, s'est avisé d'écrire que le Gouvernement, dans un grand Etat, doit être absolu. Aussi-tôt les papiers publics lui ont dit : l'Empire Britannique est un grand Etat. Voyez où vous nous conduisez. Votre principe a chassé du Trône Jacques II, & a mené Charles I sur l'échafaud.

La presse ne publie pas seulement des discours qui réfutent des principes dangereux, ou qui déchirent le voile d'une administration vicieuse, elle produit encore des estampes burlesques & mordantes, qui désignent les Ministres injurieux, bien des boutiques en font étalage ; & le Peuple s'en amuse en s'instruisant de ce qu'il faut craindre.

Vous devinez bien que cette liberté de la presse, si précieuse à la Nation, est odieuse à la Cour. Aussi la Cour a-t-elle voulu dans ces derniers tems, non l'abolir, l'entreprise était trop forte ; mais la restreindre à certains

égards. Elle demanda que les Pièces de Théâtre ne pûssent être représentées, ni imprimées sans l'approbation d'un principal Officier de la Cour, le Grand-Chambellan. C'était dans la vue d'empêcher les Auteurs Dramatiques de jeter du ridicule sur la conduite des Ministres. La motion fut discutée en Parlement. Tout ce que la Cour put obtenir, ce fut de soumettre la représentation à la censure; mais l'impression est restée libre.

Enfin la Loi *habeas corpus*, cette Loi sacrée qui assure la liberté corporelle de tous les individus, sert de boulevard à la liberté de la presse, & à celle des opinions vigoureuses dans le Parlement. Sans cette Loi, des ordres particuliers étoufferaient les voix, briseraient la presse. Mais avec le double privilège de tout dire & de tout écrire, les Anglais se croient *aussi libres* que Sparte le fut sous ses Rois.

Il est vrai néanmoins que leur liberté

a couru de grands risques sous certains Rois , & nommément , pour parler des tems modernes , sous Jacques I , Charles I & Jacques II ; mais sous Guillaume III , la constitution a repris & même augmenté ses anciennes forces , sans affaiblir le pouvoir légal de la Couronne. Rappelez-vous ce que disait notre Gourville , d'après tous les Anglais qui pensent juste , qu'un Roi d'Angleterre qui est l'homme du peuple , est un grand Roi : mais que , s'il veut être quelque chose de plus , il n'est plus rien.

Je voulais vous écrire quelques lignes sur la Police : le tems me manque , ce sera pour l'ordinaire prochain. Adieu.



## L E T T R E   X V I .

*De Londres , le 12 Juillet.*

**L**A liberté est si précieuse aux Anglais , qu'ils n'ont pas mis dans leur Constitution cette force coactive & dégagée de formes légales que nous appellons *Police*. Ils n'en ont pas même le nom dans leur langue , car le mot Anglais *policy* signifie politique & non Police. Qui croirait que dans une ville telle que Londres , au milieu d'un si grand peuple , de tant de mouvemens & de passions , on puisse sans Soldats , sans Guet , maintenir un ordre public , au moins égal à celui qu'on voit ailleurs avec tous ces secours ? Dans toutes les occasions qui attirent la foule , des *Constables* , c'est-à-dire , des hommes du peuple , armés de grands bâtons creux , propres à faire beaucoup de bruit & peu de mal , empêchent le

défordre & le tumulte ; c'est que dans ces hommes de néant , le Public respecte la Loi. Si un tel homme était insulté , forcé , la punition suivrait de près.

Si cependant il arrive des émeutes , des attroupemens , chose plus fréquente dans les pays de liberté , les Constables ne suffisent plus. Il y a un remède : un Magistrat paraît , lit une proclamation qui déclare que tous ceux qui ne rentreront pas chez eux , seront poursuivis comme perturbateurs du repos public. Cette proclamation est connue d'avance ; mais c'est comme si on l'entendait pour la première fois , & rarement elle manque son coup. On dirait que la Loi était oubliée ; mais elle se remontre , le respect se réveille.

Au Théâtre point de Gardes. Si la Pièce déplaît , on peut la siffler à discrétion. Cette liberté peut dégénérer en licence ; mais il faut considérer en ceci , comme en tout , que si on veut

retrancher absolument toute licence, il n'y a plus de liberté.

La nuit n'a pas plus de Gardes que le jour, si ce n'est des Crieurs publics, qui annoncent l'heure en parcourant les rues, une lanterne à la main, qui avertissent d'une porte ou d'une fenêtre qu'on aurait oublié de fermer, qui redressent un étranger qui se fourvoie en voulant regagner son gîte, qui sonnent l'alarme en cas de feu.

Il n'y a pas plus de police sur les grands chemins que dans la Ville. Point de Maréchaussée. La Nation, toujours attentive contre toute force que le pouvoir exécutif pourrait tourner contr'elle, aime mieux courir les risques de sa bourse que de sa liberté. Ne croyez pas cependant, que les voleurs soient fort à leur aise. Quiconque en arrête un a quarante guinées de récompense, & s'il est question d'un crime bien noir, d'un assassinat, par exemple, le Shériff en sème le bruit dans tout le



canton , par des Emissaires à pied & à cheval , autorisés à demander main-forte , en donne avis dans tous les Ports ; & il est rare que le coupable échappe.

---

## LET TRE XVII.

*De Londres , le 14 Juillet.*

**V**OUS me faites trop de remerciemens , mon Ami ; je crois en conscience que c'est à moi à vous remercier des Lettres que je vous écris. Savez - vous que si je n'avais pas pris cet engagement avec vous , tous les objets que je parcours , passeraient comme des ombres. Ma plume , semblable à un burin , les grave dans ma mémoire.

J'arrive d'une assemblée Religieuse , où il n'y a ni prières publiques , ni chant sacré , ni lecture pieuse , ni cérémonies , ni Autel , ni Prêtre ; où , pour

mieux dire, tout le monde est Prêtre. Les Disciples, hommes & femmes, grands & petits, toujours assis, immobiles comme des statues, plongés dans le plus profond recueillement, attendent l'inspiration pour parler. En entrant j'avais le chapeau bas : un Frere s'est détaché pour me faire couvrir & asseoir. Après une heure de contemplation muette, l'ennui me chassait, lorsqu'un Inspiré s'est levé & a parlé; en intercalant à chaque phrase de profonds soupirs & de longs repos. Son discours n'a duré que peu de minutes. Il faut que l'inspiration soit plus abondante pour les femmes que pour les hommes; car une Sybille sexagénaire a parlé pendant plus d'une heure sur la charité fraternelle. Elle prêchait encore au moment que j'ai pris congé. Vous devinez aisément que j'étais dans une Eglise de *Quakers*, Sectaires dont les mœurs, généralement respectées, valent mieux que les dogmes. Ils en ont

pourtant un qui leur fait beaucoup d'honneur. C'est de ne jamais jurer, pas même en Justice, pour se faire croire ; la Loi Anglaise les en dispense. *Oui ou non*, voilà tous leurs sermens. Mais ils ont un autre dogme qui devrait, ce semble, les exclure de toute société politique ; c'est de refuser de se battre, quand l'Etat prend les armes. On a ordinairement la complaisance de les laisser moutons, tandis que les tigres & les lions se déchirent.

Les *Hernutes* ou Frères Moraves, qui ont eu pour Fondateur le Comte de Sinzindorf ; qui vivent en commun comme les premiers Fidèles ; qui rapportent à la masse tout ce qu'ils gagnent, pour n'en tirer que le nécessaire ; qui ne s'occupent que des Arts utiles, disputent aux Quakers la réputation de probité, & la confiance publique.

L'Eglise Anglicane renferme dans son sein beaucoup d'autres Eglises discordantes avec elle & entr'elles pour la croyance.

## 144 NOUVELLES OBSERVATIONS

Les Anabaptistes, les Juifs, les Luthériens, les Calvinistes, les Presbytériens, les Méthodistes, grands Partisans de la Morale sévère, les Catholiques, que fais-je ? Les Latitudinaires qui, sous les différens noms d'Ariens, de Soci-niens, de Déistes, d'Unitaires, se contentent, en rejetant la révélation, de reconnaître un Dieu Créateur, Conservateur, présent à tout par sa providence, Rémunérateur de la vertu, & vengeur du crime sans cruauté. Parmi ceux-là, les francs Déistes se distinguent par un culte public. Ils ont une Chapelle & une Liturgie composée pour leur usage. Le jour de la Dédicace de la Chapelle, le Docteur *Williams* fit un sermon qui roulait sur l'adoration de Dieu, & sur la bienfaisance universelle. A la suite du sermon, il récita la Liturgie composée de chants d'adoration entre le Ministre & le Peuple, sur les perfections de l'Être suprême. Ce sont des Hymnes en vers, tirés des Poètes

Poëtes Anglais Thompson & Milton , avec soixante-quatorze Pseaumes traduits par différens Auteurs. Au reste , toutes ces Religions , si discordantes dans les principes , vivent en paix dans la Société , sous le bouclier de la Tolérance.

Le Gouvernement Anglais fut jadis aussi intolérant que tout autre. Il en est bien revenu. S'il lui restait quelque germe d'intolérance , ce serait , sans doute , contre les Catholiques ; car l'Angleterre reste toujours persuadée qu'ils ont conspiré long-tems contre sa Religion & son repos. Il est vrai que , dans des tems orageux , elle a fait des Loix très-sévères contre leurs personnes ; mais ces Loix sont à présent comme si elles n'étaient pas. Ce que dit , il y a bien des années , le Lord Chesterfield , le Fontenelle de l'Angleterre , à un zélé Missionnaire venant de Rome , est encore plus vrai aujourd'hui : « En vain prétendriez-vous ici au plaisir

G

» du martyre, il n'y a pas de l'eau à  
 » boire ». Un Catholique, sans se dé-  
 guiser, bien connu pour tel, est ac-  
 cueilli dans les Arts, dans le Com-  
 merce, dans les Sociétés savantes, dans  
 les Cotteries, dans les Assemblées de  
 plaisir. Veut-il remplir les devoirs de  
 sa Religion : outre les Chapelles pri-  
 vilégiées des Ambassadeurs, deux Cha-  
 pelles publiques lui sont ouvertes. Tout  
 ce qu'on lui demande, c'est de ne dam-  
 ner personne, comme personne ne le  
 damne (1).

C'est avec cet esprit de paix reli-  
 gieuse que l'Angleterre se peuple aussi  
 bien que ses Colonies. On compte,  
 dans la seule Ville de Londres, plus de

---

(1) Les deux Parlemens, celui d'Angleterre  
 & celui d'Irlande, viennent encore d'étendre  
 la tolérance jusqu'où elle peut aller, en faveur  
 des Catholiques, sous la seule condition de re-  
 connaître, par serment, le droit exclusif de la  
 Maison régnante à la Couronne Britannique.

vingt-mille réfugiés Français, qui vivent des métiers ou du commerce.

L'Eglise Anglicane n'a que deux Sacremens, le Baptême & la Cène. Elle baptise, elle marie, elle enterre tout ce qui se présente aux Paroisses; & il n'y a qu'elle dont les régîtres fassent foi pour constater l'état civil des Personnes. On se plaint quelquefois, dans les Pays Catholiques, de la cherté des biens spirituels; la plainte serait plus raisonnable ici, sur-tout pour les enterremens, dont les moins distingués sont onéreux: le mort enseveli dans une chemise, la tête sur un oreiller, est porté à la Paroisse dans un corbillar drapé de noir. La chemise, l'oreiller, la draperie, en vertu d'une Loi, doivent être de laine, pour en favoriser les Manufactures.

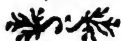
Au reste, il est étonnant que dans un pays où le Parlement a le pouvoir législatif, & où le Roi est le Chef de la Religion, on n'empêche pas les morts

## 148 NOUVELLES OBSERVATIONS

d'infecter les vivans, par les inhumations dans les Villes.

Vous allez peut-être me demander comment l'Eglise Anglicane se conduit avec les mourans de sa Communion. Si un mourant demande la Cène, il fait une œuvre édifiante. S'il ne la demande pas, il ne scandalise personne. O mon Ami ! vivez long-tems dans la vertu. *Amen.*

J'oubliais de vous dire que le Dimanche est observé ici avec la ponctualité la plus religieuse. Point de Spectacles, point de Jeux, pas même les plus innocens dans les maisons du peuple. Celui qui oublierait le Samedi sa provision de pain ou de viande, irait frapper en vain à la porte du Boulanger ou du Boucher. Cette sévérité est supportable dans les Religions qui n'ont, pour toutes Fêtes, que le Dimanche.





## L E T T R E XVIII.

*De Londres , le 16 Juillet.*

**V**OUS me marquez dans votre dernière Lettre une grande surprise de la façon dont le Parlement d'Angleterre traite les Ministres d'Etat dans les conjonctures présentes. Ajournement pour rendre compte de leur administration , dès le commencement de la guerre avec les Colonies , sarcasmes humilians , reproches amers , accusations capitales , menaces foudroyantes à la face du Public. Ce tonnerre qui gronde sur leur tête , ne les effraierait peut-être pas , si le Roi pouvait en arrêter le coup : vains efforts , si le Parlement décidait leur perte. Les exemp'les n'en sont pas rares dans l'Histoire de la Nation. Votre étonnement vient de ce que dans les pays d'obéissance passive , le Ministre ne répond de sa conduite qu'à la Cou-

ronne. Dépositaire du pouvoir absolu , il dispose de tout , sans craindre les contradictions. Tout plie sous celui qui ne peut plier que sous le Maître ; & s'il vient à montrer son incapacité ou à déplaire , une retraite dorée le console.

Il n'en est pas de même ici. Je me souviens qu'à mon premier voyage à Londres en 1765 , le Lord *Bute* , placé à la tête des affaires , par la Princesse de Galles , mère du jeune Roi , après une paix avec la France , aussi honorable qu'avantageuse pour l'Angleterre , ne put tenir contre le parti de l'opposition qui ne la jugeait pas telle , contre les cris du peuple & contre les placards. Il chercha un asyle dans les Provinces du Nord.

Le fameux Pitt , qui par son génie avait amené tous les succès de la guerre , fâché de ce qu'on bornait l'étendue de son plan , était encore plus mécontent de cette paix. Encore une campagne,

disait-il, & nous enlevons aux ennemis ce qui leur reste dans l'Amérique, & nous anéantissons leur marine. N'étant point écouté, il avait abdiqué le Ministère; mais, après la fuite du Lord Bute, il fut convié à reprendre le timon de l'Etat.

Je vis alors ce qu'on voit rarement dans les autres Monarchies : un Sujet se refuser opiniâtrément aux pressantes invitations de son Roi, aux prières de la Princesse, mère du Roi, aux Supplications (le terme n'est point trop fort) du Duc de Cumberland, oncle du Roi, & rester froidement dans sa campagne. Cet abandon des affaires publiques aurait fait tort à son grand caractère, si quelques mois après il n'avait reparu au Parlement pour venir au secours des Colonies qui gémissaient sous l'Acte du Timbre, dont il persuada la révocation.

Je ne fais quelle étoile me conduisait à Londres, pour être témoin des orages

qui fondaient sur les Ministres. Le Duc de Bedford s'y trouva exposé, ne sachant trop où se mettre à couvert. Vingt-mille Ouvriers en soie, frémissant contre lui, parce qu'ils le soupçonnaient de favoriser secrètement l'introduction des Soieries de France, moins chères que celles d'Angleterre, s'attroupèrent, arrivèrent au Parc Saint-James avec un Drapeau noir & tambour battant, pour frapper les yeux & les oreilles du Monarque. De-là ils marchèrent au Parlement assemblé, ils rencontrèrent le Duc, ils couvrirent son carrosse de boue, coupèrent les traits des chevaux, & le laissant dans cette posture, ils coururent à son Hôtel, en cassèrent les lanternes, brisèrent les ornemens de la façade, & travaillèrent à démolir. Des troupes survinrent pour imposer à cette multitude; mais comme elles ne peuvent agir contre le Peuple, qu'aux ordres d'un Magistrat, elles restèrent immobiles; & les mutins,

se contentant pour le moment d'une insulte bien caractérisée, mirent eux-mêmes des bornes à leur vengeance, en se retirant avec beaucoup de sang-froid. Néanmoins dès le lendemain les attroupemens recommencèrent & durèrent jusqu'à ce que des Députés de la Chambre haute vinrent les assurer que le Parlement allait s'occuper sérieusement de leurs plaintes; & ils ne s'appaisèrent entièrement qu'en voyant tous les Seigneurs prendre le *gala* en Etoffes de Manufactures Anglaises, le 4 Juin, jour de l'anniversaire de la naissance du Roi.

C'était, à cette époque, une guerre déclarée contre les Ministres. Le Lord *Halifax* avait fait décréter, arrêter & constituer prisonniers l'Auteur, l'Imprimeur & les Colporteurs du *Monitor*, feuille hebdomadaire qui ne l'avait pas ménagé. Le banc du Roi avait jugé la procédure légale. Mais on avait détenu les Accusés, sans les interroger dans

le tems prescrit par la Loi. Prenant le Ministre à Partie, ils portèrent l'affaire au Tribunal des Plaids communs, qui condamna le Ministre à trente-mille livres d'amende à leur profit. Sa chute suivit de près.

Ce fut une culbute générale de Ministres qui pouvait amuser ceux qui ambitionnaient leurs places : car enfin il faut que le Ministère soit une bonne chose ; puisqu'ici même, malgré tant de désagréments, disons plus, malgré le risque d'y laisser sa tête, il ne cesse pas d'être recherché. O mon Ami! disait un bon Quaker, nous simples Spectateurs au parterre, tandis que les Ministres agissent sur le Théâtre, bénissons-les, s'ils font bien ; & s'ils font mal, bénissons-les encore, de crainte qu'abandonnés de Dieu, ils ne fassent pis.



## L E T T R E X I X.

*De Londres, le 18 Juillet.*

**L**es idées des Anglais sur la Royauté sont assez singulières. Ils disent que la puissance Royale ne vient pas plus de Dieu que celle d'un Lord Maire ou d'un autre Magistrat ; qu'il y a dans la nature des Monarchies un contrat tacite d'observation des Loix de la part du Monarque, & de fidélité de la part des Sujets ; que si le Monarque déchire le contrat, les Sujets ne sont plus liés. Ils reconnaissent, à la vérité, un droit héréditaire à la Couronne, mais toujours subordonné à ce contrat originel. Ils soutiennent, par exemple, que Guillaume III, appelé par la Nation, était Roi aussi légitime que Jacques II l'avait été par la naissance, mais rejeté par la violation des Loix. Ils ajoutent que la Nation n'est point au Roi, mais le Roi

à la Nation ; que le Roi n'est pas Législateur , mais Exécuteur & Gardien des Loix faites en Parlement ; qu'il ne peut pas imposer la Nation sans le consentement de ses Représentans ; & qu'elle est en droit de lui demander compte de l'emploi des tributs.

Que pensez-vous de ces principes mal-sonnans, offensifs des oreilles Royales, sentans l'erreur pour ne pas dire erronnés , & dignes de toutes les censures de la haute politique ?

Les Anglais se conduisent en conséquence de ces principes. On garde au *Musæum*, dépôt public, l'original de la *Grande Charte*, monument de liberté qui a commencé à donner cette tournure aux esprits.

On y voit aussi un beau buste de Cromwell, & en regard celui de Milton son Apologiste. Cet honneur n'est pas le seul qui reste au meurtrier de Charles I. Il y a dans ce même dépôt un Médaillier où les monnoies



du Protecteur roulent avec celles des Rois ; & on les trouve dans la suite des Médailles données au public par la Société des Antiquaires. Qu'on ouvre les Almanachs usuels , on lit dans la liste des Rois le nom du Protecteur.

Vous savez que Richard son fils , descendu du Trône pour le rendre à Charles II , vécut tranquille & considéré jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. L'Histoire nous apprend encore que son beau-frère *Wilkins* , devenu dans la suite Evêque de Chester , n'en fut pas moins cher à son Diocèse. En voulez-vous plus ? *Fairfax* & les autres Chefs du Parti Républicain ont survécu au rétablissement de la Royauté , sans s'appercevoir que le Public fût changé à leur égard ; & j'ai vu moi-même à la Cour la Femme d'un Pair , petite-fille de Cromwell aussi honorée que toute autre du même rang.

Comment concilier tout cela avec la Fête annuelle du martyre de Charles I ,

expiation solennelle à laquelle le Parlement assiste en Corps ? Si Charles fut martyr , la Nation , ce semble , aurait dû avoir en horreur & flétrir , non-seulement la mémoire du Régicide , mais encore l'existence de tous ceux qui lui appartenaient , ou qui avaient concouru au crime. Vous me donnerez le mot de cette énigme à mon retour.

En attendant , voici ce que j'entends dire : Cromwell , cet Homme extraordinaire , nous a fait sentir nos droits , nos libertés , nos forces , nous a ouvert toutes les sources du grand commerce , nous a frayé la route à l'empire de la Mer , pour nous mettre en état de disputer la prépondérance sur terre. Le bien qu'il nous a fait a jeté un voile sur le sang qu'il a versé.

Les idées de ces Insulaires sur la Royauté , les bornes dont ils la circonscrivent , font dire aux Adorateurs du pouvoir absolu , que le Trône de la Grande-Bretagne n'est pas un objet

digne d'ambition pour une âme élevée. Il est vrai que celui qui s'y affie, ne peut attenter ni à la propriété, ni à l'honneur, ni à la liberté, encore moins à la vie du moindre de ses Sujets. Les coups d'autorité sont hors de son pouvoir.

Il est vrai encore qu'il ne saurait miner les fortunes particulières par des impôts arbitraires, ni alarmer toutes les maisons par les dépenses de la sienne. Il trouverait dans son chemin une constitution plus forte que le Roi.

Mais toutes les places dans l'Eglise, dans la Robe, dans le service de mer & de terre, toutes les distinctions, tous les honneurs, toutes les grâces, sont à sa disposition. Ses mains, liées pour faire le mal, sont toujours libres pour faire le bien. Si quelque Nation trouve que ce n'est pas assez pour un Roi, elle a mauvaise grâce à se plaindre, lorsqu'elle souffre. Adieu.

## L E T T R E    X X.

*De Londres, le 19 Juillet.*

EN relisant votre dernière Lettre pour vous répondre, je vous vois dans la persuasion que mon séjour en Angleterre m'en fait parler la Langue, au moins comme les Anglais parlent la nôtre. Vous me faites trop d'honneur. Il y a long-tems, vous le savez, que mes yeux l'entendent; mais ma langue & mes oreilles ne l'entendent pas. Les Anglais, pour faire disparaître la dureté de leur Langue, qui abonde en concours rocailleux de consonnes, les escamotent. Ils sifflent plus qu'ils ne prononcent, ce qui met dans leur prononciation un plus grand éloignement de l'orthographe, qu'il n'y en a peut-être dans toute autre Langue, dans la nôtre même, où cet éloignement est très-marqué. De-là vient qu'il est plus

aisé d'apprendre l'Anglais par les yeux, que par les oreilles & la langue.

Si j'avais bien mis dans ma tête de le parler & l'entendre, je dis entendre par l'oreille, devinez ce que je ferais. Ce que fait un Français de ma connaissance ici présent; j'irais tous les jours à l'école, j'entendrais les leçons des Enfans, & je lirais à mon tour, sous la Direction d'un bon Maître. Le vieux Caton, à l'âge de quatre-vingts ans, apprit bien la Musique, afin de ne pas vivre un jour sans rien apprendre.

Je prévois ce que vous allez me dire: les conversations journalières ne suffisent-elles pas pour former cette habitude? Elles suffiraient peut-être à la longue; mais elles n'existent pas. On ne nous parle que Français. Le Français entre dans toutes les éducations au-dessus du Peuple. C'est le privilège de notre Langue; on la parle couramment dans toutes les Capitales, dans toutes les Cours de l'Europe. Nous

devons originairement cet honneur aux grands Écrivains du siècle de Louis XIV. Nous le devons encore à l'éclat de ce règne en plusieurs autres points : magnificence de Cour , glorieux monumens des Arts , victoires sur terre & sur mer , prépondérance en Europe. Tout cela répandait au - dehors l'admiration générale. On voulait connaître une Nation si célèbre , la voir de près , l'étudier ; on apprenait sa langue. Plût au Ciel qu'une autre cause n'y eût pas concouru ! Nous aurions encore parmi nous les enfans de tant de Français réfugiés , qui par leur dispersion ont porté notre langue , nos Arts & notre Commerce chez l'Étranger.

La plupart des moyens qui ont propagé notre Langue dans le dernier siècle, agissent dans celui-ci ; & pour ne parler que des grands Écrivains , qui est-ce qui nous les contestera , si ce n'est la rivalité étrangère , ou l'envie nationale ?

Les Anglais sont un peu blessés de

ce que nous n'apprenons pas leur Langue comme ils apprennent la nôtre. Ils prétendent que *Newton*, *Locke*, *Shakespeare*, *Milton*, *Congrève*, *Addisson*, *Pope*, méritent bien autant d'être lus dans leur Langue, que *Bossuet*, *Pascal*, *Fénelon*, *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Boileau*, dans la nôtre. Je leur dis, pour les appaiser, que depuis quelque tems nous nous évertuons, que déjà plusieurs Gens de Lettres savent leur Langue; que des femmes même s'en donnent la peine : mais se répandra-t-elle autant & aussi promptement que la nôtre ? Le Russe même, civilisé depuis deux jours, la parle. Le projet de *Leibnitz*, pour une Langue universelle, paraît réalisé ; privilège que n'a pas eu la belle Langue des Romains, qui n'est pas vivante en Italie même. Recevez donc mes salutations, comme à l'ordinaire, dans notre Langue.

## L E T T R E . X X I .

*De Londres , le 20 Juillet.*

**V**ous me questionnez sur la prospérité de l'Angleterre. Quand je veux estimer le bonheur d'une Nation , je consulte l'aisance publique , non dans une Capitale , où l'éclat du luxe couvre bien des misères secrètes ; mais dans les Campagnes , où tout est à découvert.

Si, au lieu de maisons, je ne vois que des cabanes construites de boue & de chaume , perméables aux injures de l'air ; si l'intérieur n'offre à mes regards que l'obscurité , la malpropreté , presque point d'ustensiles , du mauvais pain , quelques fuits de rebut , l'eau pour toute boisson , la pâleur & la maigreur avec l'excès du travail ; si outre cela les animaux de labour & les troupeaux languissent avec le Cultivateur ,



je prononce que ce Peuple ne connaît pas l'aisance, n'est pas heureux.

Si, au contraire, dans des maisons commodes, j'apperois de bons meubles, des vêtemens bien conditionnés, des provisions de linge, des nourritures & des boissons substantielles qui attendent le Cultivateur à la fin de son travail; si lui, sa famille & ses animaux affichent l'embonpoint & la vigueur, que faut-il conclure?

Voilà, mon Ami, ce que j'ai vu généralement, je ne dis pas, aux environs de cette Capitale, il n'y aurait pas de quoi s'émerveiller; mais dans une tournée de plus de cent lieues, mais même dans les chemins de traverse; où le Payfan ne trouve pas tous les avantages des grandes routes. On le voit sur les chemins conduire sa voiture chargée de bled ou de foin, non à pied, mais sur un bidet hors de l'attelage, vêtu d'un bon drap, sous une redingote, avec des bottines propres.

Tout cela, l'homme, les chevaux, les traits, la voiture, annoncent la prospérité rurale.

J'ignore ce qui se passe en Ecosse & en Irlande. Mais pour l'Angleterre, quelqu'un bien instruit m'assûre que le nombre des Laboureurs qui comptent deux-mille, quatre-mille, six-mille livres de produit net, argent de France, est incroyable, & qu'on en voit dans le Comté de Kent qui tirent de leurs terres jusqu'à vingt-quatre-mille livres. La multitude, sans doute, est bien éloignée de ce point de fortune. Mais du moins parmi les moins fortunés, on n'apperçoit pas les étendards de la misère : point de haillons, point de sabots, point de visages faméliques, point de ces lamentations de mendicité qui déchirent le cœur du Voyageur sensible. L'extérieur seul des habitations bâties de briques, couvertes de tuiles & à croisées vitrées, annoncent l'aisance dans l'intérieur.

Cette aisance publique a plusieurs sources. La principale est l'Agriculture, puisque tout vient de la terre. La terre ne repose pas ici. Tous les ans elle rapporte ; si ce n'est du froment, c'est quelqu'autre menu grain ou légume. Point de jachères. Cet usage mérite un examen bien approfondi de la part des autres Nations ; & il faut savoir gré à la Société libre d'émulation qui vient de se former à Paris, d'avoir proposé un prix sur les moyens de diminuer ou de supprimer les années de jachères. Si elle peut venir à bout de persuader à la France que le vrai repos de la terre est le changement de productions, elle aura plus fait que si elle ajoutait une Province à l'Empire Français.

Avant le règne d'Elizabeth, l'Angleterre achetait une grande quantité de bled. Dans ce siècle elle en a exporté pour des sommes immenses ; & on n'oublie rien pour soutenir l'Agriculture dans cet état florissant. Il y avait

dans plusieurs de ses Provinces de grandes étendues de terres crayeuses qui restaient en friche. Des troupeaux de moutons, en parquant jour & nuit, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & les travaux du Laboureur, les ont approchées des champs les plus féconds. Toute amélioration, loin d'être un prétexte à un surcroît d'impôt, est récompensée par une Société d'encouragement.

On écarte de l'Agriculture, tout ce qui pourrait la retarder. Point d'impôts arbitraires, nulles plaintes sur la manière dont ils sont assis & perçus, nulle exemption; la Noblesse & le Clergé sont au niveau du Peuple. Les objets de luxe sont chargés, les terres scrupuleusement ménagées; des haies & des arbres élevés qui entourent tous les héritages, garantissent les productions des mauvais vents & d'autres accidens. La chasse ne nuit point ici aux moissons. Elle est de droit public sur toute

toute terre pour quiconque a deux-mille livres de rente ; mais , prohibée au commencement de la végétation , elle ne s'ouvre qu'au premier Septembre après la récolte. Les premiers Rois Normands , les Princes de leur sang , & d'autres grands Seigneurs bien imbus des principes de féodalité , avaient englobé dans leurs *plaisirs* une grande partie du Royaume. Avec le tems les Loix anglaises , plus fortes que les Grands & le Roi , ont remédié à ce mal.

La multiplication des Animaux est en raison de la fécondité de la terre ; & les Animaux rendent à la terre , par les engrais , ce qu'ils en tirent pour leur nourriture. Ici , lorsque les Prairies naturelles ne suffisent pas , on en crée d'artificielles. La Ville de Dorchester compte , dans un circuit de deux lieues , plus de six-cent-mille Moutons , & les plaines de Salisbury en sont couvertes.

La Nature n'avait pas donné à l'Angleterre les belles laines qui l'enrichissent aujourd'hui. Henri VIII (les Tyrans font quelquefois d'excellentes choses) stipula, dans son contrat de mariage avec Catherine d'Aragon, un envoi de trois-mille moutons d'Espagne; il répudia l'Epouse, mais il garda les moutons. Cette race, si précieuse, se soutient par les soins assidus qu'on en prend, & en les faisant parquer jour & nuit en toute saison.

Il fut un tems où l'Angleterre envoyait la bonté de nos chevaux. Aujourd'hui nos écuries se remplissent des fiens; & ceux qu'elle destine à la course nous tournent la tête. Des étalons Arabes & des jumens Espagnoles ont fait cette révolution.

Les Cultivateurs Anglais attribuent encore leur aisance à des causes négatives. Ils n'ont point de Justices seigneuriales, & les Tribunaux ne sont pas surchargés d'Officiers. D'autre part,

on nous a délivrés , disent-ils , des  
lousps & des Moines (1), & les Minis-  
tres de l'Eglise sont en petit nombre.  
Adieu.

---

(1) Lorsque l'Angleterre , dans une Chasse  
générale , se défit des lousps , elle respectait ,  
elle aimait encore les Moines. Pauvres Hu-  
mains ! nous n'avons rien de stable que l'inf-  
tabilité.



---

---

**LETTRE XXII.***De Londres, le 22 Juillet.*

**J**E vous ai parlé de l'Agriculture Anglaise. Une autre grande source de l'aïssance publique, c'est le commerce qui fait circuler par des canaux, à l'infini, toutes les richesses de la Nature & des Arts, avec l'argent qui les représente.

Il est plus d'un moyen de juger sommairement de la grandeur du commerce dans les Etats maritimes ; d'abord par les instrumens qu'il emploie. Londres ne connaît que le feu de charbon de terre. Mille grands vaisseaux, toujours en action, vont le chercher à Newcastle. Combien d'autres occupés pour les Provinces, relativement au même besoin. Ce minéral est un beau présent de la Nature : les Forêts qu'il faudrait conserver pour y suppléer, ont cédé la



place à toute autre production. Londres, qui va le chercher à cent lieues, pourrait s'approvisionner dans les mines qui sont à ses portes. Une sage politique s'y oppose. On est toujours sûr de ce qu'on a sous sa main ; & d'ailleurs une Puissance maritime doit entretenir la plus grande navigation possible pour former des Matelots.

Revenons à notre point de vue. Si une seule branche de commerce intérieur occupe mille vaisseaux pour la Capitale, représentez-vous toutes les branches du commerce extérieur dans les quatre parties du Monde, & comptez, si vous le pouvez, le nombre des vaisseaux qu'on met en œuvre. Vous dire que la pêche de la morue, sur le banc de Terre-Neuve, en emploie fix à sept-cents, c'est ne rien dire.

Sur cet apperçu, qui laisse entrevoir un commerce inappréciable, on est beaucoup moins surpris d'un spectacle journalier qu'Amsterdam même n'offre.

pas. Qu'on s'embarque au pont de Londres pour descendre la Tamise, on vogue à travers une forêt de mâts jusqu'à Gravesend, distance de vingt-milles. Il est difficile de vous faire sentir tout l'avantage d'un Fleuve qui amène à la Capitale des vaisseaux de toute grandeur. Vous aurez lu quelque part, que Jacques I, mécontent des principaux Magistrats de la Cité, les menaça de porter le Trône dans une autre Ville. *Au moins, Sire, répondit le Lord Maire, vous nous laisserez la Tamise.*

C'est une erreur de croire que Londres soit presque la seule Ville commerçante en Angleterre. *Bristol, Liverpool, Hull, Yarmouth, Plimouth, Lynn, Deal, Newcastle*, ont chacune plus de vaisseaux, que n'en ont la Ville de Nantes ou de Bordeaux.

C'est encore dans les Villes manufacturières qu'il faut considérer le commerce. C'est là qu'une population rapide démontre qu'il va toujours en

croissant, lorsqu'un Peuple en faist bien l'esprit. *Birmingham*, presque sans nom, il y a quarante-cinq ans, aujourd'hui si célèbre par ses ouvrages en fer, en acier, en Imprimerie, occupe & nourrit quatre-vingt-mille âmes.

Une autre règle bien simple pour mesurer l'étendue du commerce entre deux Nations, c'est d'examiner, en dernier résultat, de quel côté penche la balance. *L'Etat présent de la Grande-Bretagne*, réimprimé & revu en 1776, convient que, pendant long-tems, elle penchait du côté de la France; mais que la Grande-Bretagne l'a ramenée de son côté. Des Oracles vivans, que j'ai consultés à Londres, m'ont assuré la même chose. Si ce n'est pas là une gascnade de la Tamise, si cette prétention est fondée, c'est à ceux qui nous gouvernent à s'en occuper sérieusement. Dans cette balance du commerce, chaque jour ajoute poids sur poids du côté où elle penche déjà,

H ‡

chaque jour augmente les difficultés de rétablir l'équilibre , & , à plus forte raison , l'ancienne prépondérance.

Quand il s'agit de l'aïfancé publique , on ne saurait trop se presser. L'Agriculture seule ne l'amènera pas. Elle a besoin elle-même d'être soutenue & vivifiée par le commerce. Le grand secret des Gouvernemens est de donner du travail à tout le monde. L'Agriculture seule ne le peut pas ; c'est aux Arts & au Commerce à suppléer.

Le total des Négocians Anglais , sans y comprendre l'Ecosse & l'Irlande , monte à deux millions , c'est-à-dire , un quart de la Nation Anglaise , tandis qu'à peine comptons-nous un seizième de la nôtre dans le commerce. Tout ce qu'il ne nourrit pas & qu'il pourrait nourrir , tout ce que l'Agriculture nourrit mal , je livre tous ces malheureux à vos réflexions.

Elevez-vous au-dessus du Peuple. Je ne vous apprends pas que la Noblesse

Anglaise , dans nos tems modernes , n'a pas dédaigné le commerce. Elle souffrait dans une multitude de ses membres , lorsqu'elle n'était que galante , chevaleresque & guerrière ; elle est opulente aujourd'hui , sans cesser d'être guerrière.

Après vous avoir entretenu de la Marine marchande , vous me gronderiez , si je ne vous parlais pas de la Marine guerrière ; ce sera pour ma première dépêche.



## L E T T R E   X X I I I .

*De Londres , le 24 Juillet.*

L'ANGLETERRE a plus d'une raison pour tenir sa Marine guerrière sur un pied respectable. Premièrement, la protection qu'elle doit à sa Marine Marchande. C'est celle-ci qui lui forme des Matelots , & qui la nourrit des fonds qu'elle amasse sans cesse ; qu'arriverait-il à la nourrice , dans toutes les parties du globe où elle se porte , si elle n'avait pas à côté d'elle une force tutélaire pour la garantir de la rapacité & de la rivalité ? Secondement , un Etat qui n'a d'autres fortifications que la mer , excepté dans ses Ports , doit avoir des vaisseaux pour Citadelles. Elle les a. En voulez - vous le dénombrement ? Vous me dispenserez des noms que je vous spécifierais , si la paresse ne me gagnait pas. Deux-cent-soixante.& un

vaisseaux de guerre de toute grandeur, parmi lesquels cent-quarante-deux vaisseaux de ligne.

Remontez aux siècles écoulés, feuillotez l'Histoire; & si vous trouvez un peuple qui ait eu une Marine de cette force, marquez-moi la page. Pour compensation, une Puissance voisine prétend qu'un de ses vaisseaux peut en battre deux de celle-ci. N'y a-t-il point de danger à entretenir une pareille opinion? Un Général de terre très-expérimenté, disait que Dieu était pour les gros bataillons: ne ferait-il point aussi pour les grandes flottes? La dernière guerre ne l'a que trop prouvé, lorsque les flottes Anglaises couvraient les mers en Europe, en Asie & en Amérique.

Les Arsenaux de Marine répondent ici à la grandeur des flottes. J'en ai visité trois: *Chatam* sur la Medway, *Woolich* sur la Tamise, & *Portsmouth*. *Plymouth* n'est pas entré dans le plan

de mon voyage. Dans ces grands Arsenaux, on fait toutes les forces; & à voir la quantité prodigieuse de bois de construction, d'Ouvriers, d'agres, d'Armes de main, & de Canons, on serait tenté de croire que c'est le magasin de toute l'Europe.

On m'a certifié à Chatam un fait que vous aurez peine à croire, qu'en trois jours de tems le *Royal Souverain*, vaisseau de cent-six canons, avoit reçu tout son équipement, prêt à voguer; ce qu'il fit. L'étonnement diminue, quand on réfléchit que chaque vaisseau a son équipement à part dans d'immenses magasins; & que chaque pièce, jusqu'aux poulies, se place par des mains habituellement exercées au même ouvrage. Un homme qui ne fait qu'une chose la fait bien, & tout marche à la fois, sans confusion & avec toute la célérité possible.

Ce n'est pas tout. Il faut conserver avec le plus grand soin les hommes



précieux qui manœuvrent & combattent sur ces Citadelles flottantes. La malpropreté est une source de destruction. On lave, on purifie le vaisseau, depuis le premier pont, jusqu'au fond de cale. Cette attention journalière ne coûte rien à un Peuple pour qui la propreté est une espèce d'instinct.

Une autre cause de destruction, c'est la stagnation de l'air dans les entrepôts, où tant d'hommes accumulés s'infectent les uns les autres, par l'haléine & la transpiration. On y place des ventilateurs, qui par leur jeu renouvellent l'air & lui rendent son ressort.

Une troisième cause si mortelle & si commune, c'est le scorbut. La *Bière*, le *Malt* ( 1 ), la *portable Soup* ( 2 ), la

(1) Marc de l'orge qu'on emploie pour faire la bière.

(2) Ou soupe portative. C'est un bouillon composé de fourkrout, de sucre & de sagou, dégagé de toute graisse & de tout ce qui tend à

## 182 NOUVELLES OBSERVATIONS

*Sourkrout*, sont autant d'anti-septiques, d'anti-scorbutiques très-puissans. Avec ces pratiques salutaires, le Capitaine Cook, qui vient de faire le tour du Monde sur le vaisseau *la Résolution*, avec un équipage de cent-dix-huit hommes, voyage de trois ans & dix-huit jours, à travers tant de climats, depuis le cinquante-deuxième degré de latitude nord jusqu'au soixante-onzième sud, n'a perdu qu'un seul homme. Parmi les connoissances dont il a en-

---

la putréfaction. Ce bouillon, condensé par la concentration, forme des tablettes solides qui se conservent très-long-tems. J'en porterai une à M. le Roy, de notre Académie des Sciences, de la part du Chevalier Pringle, qui a publié un très-bon discours sur les moyens dont le Capitaine Cook s'est servi pour conserver la santé de ses Mariniers; c'était même mon intention de le traduire; car il faut tâcher, en voyageant, de rapporter quelque chose d'utile à sa Patrie. Mais j'apprends que M. le Roy m'a prévenu. Tant mieux pour le Public.

richi sa Patrie & l'Univers, il a dissipé l'illusion dangereuse des *Terres Australes* ; il a fixé les limites de la Terre habitable, aussi bien que celles de la navigation dans l'hémisphère méridional ; & il est retourné à d'autres découvertes.

On fait ici que le Ministre de notre Marine a donné des ordres à nos vaisseaux de guerre, de respecter celui qui porte ce Citoyen du monde, & encore plus sa personne. Il faut espérer qu'il sera plus heureux qu'Archimède au siège de Syracuse. Mais profiterons-nous de tous les moyens qu'il a employés avec tant de succès, pour conserver les Compagnons de ses travaux ? La Marine Anglaise va même au-devant du tonnerre, en appliquant au vaisseau des pointes & des conducteurs électriques, pour écarter & noyer la foudre dans la mer.

L'Angleterre est dans un principe assez dangereux pour les autres Puif-

fances : que , pour se conserver elle-même , la Marine doit être supérieure à toutes celles de l'Europe , prises collectivement. Sur ce principe elle établit la nécessité de la guerre contre toute Puissance qui fera des efforts pour se faire respecter. Voulant être Reine de la mer , elle se flatte qu'on lui demandera permission d'y laver ses mains.

Il faut avouer qu'elle n'épargne rien pour conserver ou gagner cette Couronne. Ses Marins , je parle des Officiers , nobles par naissance ou par la capacité , ont passé par tous les degrés du service. Ses Amiraux ont commencé par être Mouffes , Matelots , Pilotes , & ainsi de suite , sur la Marine Marchande ou guerrière indifféremment : ils ont donc su toute la manœuvre ; ils ont connu tous les vents , toutes les mers & tous les dangers ; ils se sont fait un corps de fer & une âme de feu , avant que de parvenir au commandement.

Il faut servir pour l'honneur. Ce mot est beau sur le Théâtre & dans un cercle : mais dans la réalité il faut quelque chose de plus. Le traitement d'un Capitaine de Vaisseau est de 16000 livres par an. La paie du Matelot est de 34 l. par mois , avec une nourriture abondante & de la bière à discrétion. Le vaisseau fait-il une prise ; on la partage en huit portions : trois pour le Capitaine , une pour le Lieutenant en premier ; la cinquième se distribue aux autres Officiers , & les trois restantes aux Matelots. Ceux-ci, hommes grossiers , disent tout bonnement que l'argent est bon , & qu'il les console de toutes leurs fatigues. L'Officier, en ouvrant aussi la main , ne doit parler que de l'honneur ( 1 ).

---

(1) Depuis que ceci est écrit , la Marine Française , afin d'encourager la course , partage les prises à ceux qui risquent tout pour dépouiller l'ennemi. Cette excellente & tardive opération honore le Ministre & le Roi.

La célébrité de Portsmouth a frappé plus d'une fois vos oreilles. C'est une Ville régulièrement fortifiée ; & son Port, qui peut contenir mille vaisseaux du premier rang, a tous les avantages pour la sûreté & la commodité. A la sortie du Port on entre dans la Rade de Spithead, longue de dix milles & large de trois, entre l'Isle de Wight & le continent d'Hampshire. La Nature avoit tout disposé pour la fortune de Portsmouth.

On nous disait l'hiver dernier à Paris, qu'il y avait dans ce Port une flotte d'observation de quarante vaisseaux de ligne, toute prête à agir en Europe en cas de besoin. Les Papiers publics Anglais & Français en retentissaient : chansons de gazettes. J'ai passé en revue, j'ai compté les vaisseaux vraiment prêts & en commission : dix dans le Port & douze déjà en rade. Parmi ces derniers, j'ai détourné mes regards de trois vaisseaux Français qui n'avaient pas été

destinés à servir contre nous. Je me suis contenté d'en visiter deux autres où, au moyen d'une lettre de recommandation, j'ai été accueilli très-civilement. On avait la bonté de répondre à toutes mes questions. Il en est que j'aurais voulu faire; mais je me suis retenu. J'avais en perspective un vaisseau sur lequel étaient des Prisonniers Français qui venoient de perdre leur liberté en cherchant à combattre pour celle des Insurgens.

Rappelez-vous *Jean le Peintre*, cet Incendiaire, qui fut exécuté en 1776; j'ai vu son cadavre dans les chaînes, attaché à une potence très-élevée. Il regarde les Magalins où il mit le feu.



## L E T T R E XXIV.

*De Londres , le 26 Juillet.*

**E**N revenant de Portsmouth, comme en y allant, & prolongeant ma tournée dans le sein du pays, j'ai eu occasion de voir un grand nombre de maisons de campagne. Ce n'est pas seulement aux environs de Londres & des grandes Villes qu'elles récréent les yeux du voyageur; c'est à toute distance où il porte ses pas; & cela est tout simple dans une Nation riche qui conserve encore le goût de la Nature.

C'est dans ces lieux de plaisance que les grands Propriétaires vont se délasser des affaires & des plaisirs factices de la Capitale. Les Pairs, pendant la tenue du Parlement, tournent souvent leurs regards du côté de la vie rurale. A la Ville ils ne se font pas piqués d'une grande représentation. A la Campagne



ils ne ménagent rien. Ces dépenses annuelles qui durent cinq à six mois, en embellissemens, en festins, en domestiques, en chevaux, sèment l'argent dans les Provinces ; & l'argent multiplie sa valeur en retournant aux terres d'où il est venu. Beaucoup de Seigneurs font encore plus ; ils bâtissent des Hammeaux, des Villages attenans à leurs Campagnes, & ils y voient des familles se multiplier, en bénissant leurs bienfaiteurs,

Leurs maisons à la Ville sont pour la plupart sans prétention. A la Campagne ce sont des Palais comme en Italie, L'œil se promène avec plaisir sur la grandeur des Masses, sur les ordres d'Architecture, sur des colonades, sur des jardins d'une grande étendue.

Dans l'Art des jardins les Anglais partent de la Nature, qui ne symétrise rien, mais qui se joue dans une riche variété. Quels sont les objets qu'un Voyageur découvre d'un point de vue

élevé dans un pays anciennement habité par une Nation florissante ? Des champs , des prairies , des troupeaux , des eaux qui coulent en liberté , des ponts endommagés , d'autres bien conservés , des collines , des buissons , des forêts qui n'ont que leur parure naturelle : quoi encore ? des Hameaux , des Edifices modernes & des ruines d'antiquité.

Telles sont les beautés que l'Angleterre s'efforce de rassembler dans ses jardins. Vous jugez bien que , pour remplir cette intention, il faut travailler sur un grand terrain , sans quoi tout serait confus , mesquin & ridicule. De tels jardins demandent beaucoup d'art ; & le plus grand art consiste à le cacher. Point d'allées en ligne droite , point de charmilles dressées & taillées , point d'arbres moulés en pilastres , en portiques , ou en plafonds ; point de ces berceaux où la vue & la respiration se trouvent gênés ; point de ces salles

vertes, où l'on voit l'apprêté, le lèché & la marque du cizeau; point d'eaux plates, ni jaillissantes.

Les allées grandes ou petites sont formées d'arbres de toute espèce & de toute hauteur; elles se coupent & se communiquent par des sinuosités, semblables aux chemins que le Bucheron ou le Voyageur ont tracés dans les forêts. Les massifs composés de plusieurs étages d'arbustes & de grands arbres, indigènes ou exotiques, se terminent en forme pyramidale, la plus agréable à l'œil. Une profusion de fleurs qu'on prendrait pour un pur don de la Nature, s'offre à chaque pas. Dans le terrain le plus plat & le plus uni des collines, s'élèvent, par la fouille & le déplacement des terres, différens édifices: Belvédères, Temples, Cabanes, Laiteries, Ruines d'antiquité se montrent çà & là. Une rivière factice serpente & murmure par la rencontre des chûtes que le hasard semble avoir for-

mées. L'entrée & la sortie de la rivière sont masquées par des buissons, en sorte que l'imagination se porte bien au-delà. Des ponts établissent la communication de toutes les parties ; quelques-uns sont rompus & l'ont toujours été. Au centre du parc est une prairie où paissent des troupeaux.

Mais il n'est aucun principe qui ne puisse mener à quelque défectuosité, si on veut le pousser trop loin. Celui d'imiter la Nature en cachant l'Art, donne un air trop négligé, trop agreste au parterre, qui semble fait pour la parure. C'est dans cette partie que des arbrustes d'agrément, que des corbeilles & des plates-bandes de fleurs, & sur-tout de fleurs à haute tige, doivent rire sur un tapis de verdure. C'est-là que des arbres alignés couronnant le parterre, symétriseraient avec l'Architecture de la maison qui flatte les yeux, quoique l'Art s'y montre : sauf, en entrant dans le Parc, à ne plus voir que  
la

la Nature ; si bien que des deux goûts Français & Anglais , il en naîtrait un beau tout.

On revient en France des parterres en broderie, les tapis verts s'y mettent à la mode. Mais nos gazons atteindront-ils à la beauté de ceux-ci ? Tous les huit jours , à la chute du Soleil , on y promène d'énormes cylindres de fonte de fer , qui couchent les pointes de l'herbe , & le matin la faux y passe : le velours n'est pas plus uni. Cette dépense est considérable ; mais il est une chose qu'on ne peut pas acheter , c'est le climat.

Vous avez ouï dire qu'il faut passer l'Hiver en Espagne, le Printems en Italie, l'Automne en France, & l'Été en Angleterre. Pourquoi l'Été en Angleterre ? C'est que l'Été y conserve un mélange du Printems. L'atmosphère, constamment chargée de vapeurs humides, rafraîchit l'air, donne une face riante à la Campagne, y entretient une

verdure toujours fraîche & bien digne de l'étude des Peintres.

Si on voulait s'amuser de toutes les Maisons de Campagne dont on entend l'éloge, il faudrait prendre racine dans un pays où l'on ne veut que passer. Pour moi, je fais en ceci, comme en tout autre genre de curiosité, où l'affluence des objets se tournerait en satiété & en fatigue. Je me borne aux principaux articles, sans regretter le reste.

*Blenheim* en est un. Aux approches de ce beau lieu, à Woodstock on voit encore quelques vestiges d'une Maison Royale, près de laquelle était ce délicieux labyrinthe, où Henri II, comme l'atteste un manuscrit cotonien, gardait sa belle *Rosamond*. La Reine jalouse, trouva un fil pour y pénétrer avec du poison, & se délivrer d'une rivale. On a beau médire des derniers tems & du nôtre, les grands crimes ont passé de mode. Prenons un exemple chez nous-mêmes. Combien de Maitresses Roya-

les sous les deux derniers règnes qui ont duré plus de cent-vingt ans ? Toutes ne sont mortes que par l'ordre de la Nature.

Blenheim ( ce mot vous a frappé sans doute dans l'histoire de nos malheurs ) Blenheim est un monument de reconnaissance vraiment Royale , qui fut élevé par la Reine Anne , pour le fameux Duc de Marlborough. Un Arc de triomphe de la grande manière forme l'entrée. Le Château , dans ses différens corps , a reçu tous les principaux ornemens de l'Architecture. Une balustrade accompagnée de statues le couronne. On voit à la façade un buste de Louis XIV , mieux placé autrefois sur la porte de la Citadelle de Tournai. On y remarque encore une espèce d'hiéroglyphe en beau relief : un gros Léopard qui met en pièces un petit Coq. « Pour pénétrer le sens de » l'Enigme, dit Addisson, il faut savoir » qu'un Coq a le malheur de porter en

» Latin le même nom qu'un Français ;  
 » & que le Léopard est le Symbole de  
 » la Nation Anglaise. Il me semble  
 » qu'un ornement de cette nature à la  
 » façade d'un superbe Edifice , appro-  
 » che beaucoup du quolibet dans un  
 » Poëme héroïque ». Le Spectateur  
 Anglais nous a épargné la peine de  
 relever cette allusion de mauvais goût.  
 Les salles, les appartemens sont enri-  
 chis de peintures & de tapisseries qui  
 représentent les hauts faits du Héros.  
 Parmi un grand nombre d'autres pein-  
 tures, on distingue le pinceau de Titien,  
 celui de Rubens, & celui de Wandike.  
 La Galerie, ornée de pilastres en mar-  
 bre recherché, offre des points de vue  
 qu'on a peine à quitter.

Les jardins répondent, par la variété  
 & l'étendue, à la grandeur & à la  
 beauté des Edifices. Dans la principale  
 avenue du Parc, sur un terrain domi-  
 nant & très-ouvert, s'élève un obélif-  
 que, où l'on a gravé la gloire & le



caractère du Héros. Voulez-vous l'Inscription ? la voici traduite en Français :

Le Château de Blenheim fut bâti par la Reine

Anne

Dans la troisième année de son règne, en 1705 ,

Pour perpétuer la mémoire de la Victoire signalée

Remportée sur les Français & les Bavares

Près du Village de Blenheim, sur les bords du

Danube ,

Par Jean , Duc de Marlborough.

Ce Héros non-seulement de la Nation , mais

de son siècle ,

Aussi grand dans le Conseil , qu'à la tête des

Armées ,

Sut par sa sagesse , sa justice , sa candeur & son

adresse ,

Concilier les intérêts les plus opposés ,

Et acquérir un poids

Que ni le rang , ni l'autorité , ni aucune force ,

Mais que la vertu seule peut donner.

Il fut le centre où se réunirent

Les principaux Etats de l'Europe

## 198 NOUVELLES OBSERVATIONS

Pour la cause commune ;  
Employant sa tête & son bras  
Dans une longue suite de triomphes ,  
Il brisa les forces de la France  
Dans leur plus haut degré ;  
Enfin il sauva l'Empire Germanique ,  
Et assura les libertés de l'Europe.

Pour vous consoler de cette légende qui n'est pas plus de mon goût que du vôtre, relisez les Inscriptions des Portes Saint-Denis & Saint-Martin, des Places de Vendôme & des Victoires. Au reste, le Héros de l'Angleterre & de la Reine Anne, en se promenant à Blenheim, au milieu de ses trophées, ne devait guères s'attendre à être rejeté, pour une querelle de femmes, par la même main qui l'avait couronné.

Tant de beautés dans Blenheim, n'empêchent pas qu'on ne jette un coup-d'œil sur une maison bien modeste, à côté de la splendeur: c'était celle de *Chaucer*, le *Marot* de l'Angleterre au

quatorzième siècle : il contribua beaucoup, par ses Poësies, à la louange du Duc de Lancastre, son beau-frère, à lui procurer la Couronne ; mais le Poëte vécut plus heureux avec la lyre, que le Roi avec le sceptre. Son repos ne fut troublé que lorsqu'il voulut être Théologien, en embrassant les opinions de Wiclef. L'Angleterre alors ne connaissait pas la tolérance, dont elle s'applaudit tant. Chassé de sa Patrie, pendant quelque tems, il y revint, & ne fut plus que Poëte.



## L E T T R E   X X V.

*De Londres , le 28 Juillet.*

**J**E vais vous promener dans les jardins de *Stow*, qui doivent leur existence au Lord Cobham, sous le règne de George II, & de la Reine Caroline. Prenez-moi pour un Montreur de curiosité. Voyez cet obélisque de soixante-dix pieds de hauteur, au milieu d'une immense pièce d'eau de figure octogone, où viennent se rendre deux rivières. Plus haut, sur cette colline, voilà le Temple de la Liberté; à droite un édifice gothique, & à gauche une pyramide Egyptienne consacrée à la mémoire de l'Architecte Vanbrugh, qui a créé tant de belles choses dans ce Paradis terrestre. Avançons, regardez ces bains & cette cascade naturelle qui se partage en trois bras; observez celui qui se précipite à travers les ruines d'une

arche couverte de lierre. Cotoyons ce  
Iac, enfonçons-nous dans ce bois où  
Vénus a un Temple. Lisez l'Inscrip-  
tion :

Que celui qui n'a jamais aimé, aime ;

Et que celui qui a toujours aimé, aime encore  
plus.

Montons à ce belvedere, d'où vous  
allez découvrir toute la façade de la  
maison, ou, pour mieux dire, du pa-  
lais. Ce péristyle, ces ordres d'archi-  
tecture, ces belles proportions doivent  
flatter votre goût. Descendons mainte-  
nant dans cette prairie où bondissent  
ces moutons & ces daims. N'oublions  
pas cette cabane construite de racines  
d'arbres, entremêlées de mousse.

Perçons dans ce bois. Que dites-vous  
de cette grotte ? C'est l'image de celle  
où Didon, pour son malheur, se mit à  
l'abri d'un orage avec le Héros Troyen.  
N'entendez-vous pas les cris douloureux

des Dryades qui sont au sommet ? Sortons pour visiter cette rotonde dont vous appercevez le dôme : les dix colonnes d'ordre dorique qui le soutiennent , font un bel effet. Offrez votre encens à la Vénus de Médicis , que vous voyez au centre.

Suivons maintenant ce canal , pour arriver à un amphithéâtre , où la Reine Caroline , Protectrice des Lettres , semble respirer sur le marbre & sourire aux Muses champêtres. Nous voilà arrivés , observez à votre aise ; & si vous êtes fatigué , je vais vous mener au cabinet du Sommeil. L'inscription est très-favorable aux Paresseux.

Puisque tout est incertain ici bas ,  
Livre-toi au repos.

J'aime mieux ces deux Temples qui nous appellent à travers les arbres. Approchons. Celui-ci tombe en ruine : c'est le Temple de la Vertu moderne. Mais cet autre en face est encore tout entier , c'est le sanctuaire de l'antique

Vertu. Attachez vos regards sur ces quatre statues. Prenez votre crayon ; je vais vous dicter les Inscriptions, puisque vous les aimez.

*EPAMINONDAS*, QUI PAR SA VALEUR, SA PRUDENCE ET SA MODÉRATION, FIT PRÉSENT AUX THÉBAINS DE LA LIBERTÉ ET DE L'EMPIRE, QU'ILS PERDIRENT AVEC LUI.

*LYCURGUE*, DONT LE GÉNIE DONNA A SES CONCITOYENS DES LOIX ET DES PRINCIPES DE MORALE, QUI BANNIRENT, POUR UNE LONGUE SUITE DE SIÈCLES, LA CUPIDITÉ, LE LUXE ET LA CORRUPTION.

*SOCRATE*, QUI CONSERVA DES MŒURS PURES DANS UN ÉTAT CORROMPU. PROMOTEUR DU BIEN, ADORATEUR D'UN DIEU UNIQUE, ET LE PLUS SAGE DES HOMMES, IL

204 NOUVELLES OBSERVATIONS:  
RAMENA LA PHILOSOPHIE DE SES  
VAINES SPÉCULATIONS AUX DE-  
VOIRS DE LA VIE, ET AUX AVAN-  
TAGES DE LA SOCIÉTÉ.

HOMÈRE, QUI FUT LE PREMIER  
ET LE PLUS GRAND DES POÈTES,  
L'APÔTRE DE LA VERTU, ET LE  
DISTRIBUTEUR DE L'IMMORTA-  
LITÉ. CONNU DE TOUTES LES NA-  
TIONS, IL ENSEIGNA, DANS SON  
POÈME DIVIN, A TOUT OSER AVEC  
HONNEUR ET A TOUT SOUFFRIR  
AVEC COURAGE.

Avez-vous fini ? Ne retenez pas  
votre crayon, vous en aurez encore  
besoin. Passons cette Rivière qui ser-  
pente devant nous. Que nous veut ce  
Mercure appuyé contre cette pyramide ?  
Il nous ouvre les Champs Elysées, re-  
traite délicieuse, comme vous voyez.  
Saluons les Personnages illustres de la



Grande-Bretagne , dont les bustes nous parlent. Ecrivez.

*ALFRED*, LE PLUS JUSTE ET LE PLUS BIENFAISANT DES ROIS, QUI CHASSA LES DANOIS, ASSURA LES MERS, FAVORISA LES SCIENCES, ÉTABLIT LES JURÉS, FONDA LA LIBERTÉ ET LA CONSTITUTION ANGLAISE.

*EDOUARD*, PRINCE DE GALLES, LA TERREUR DE L'EUROPE ET LES DÉLICES DE L'ANGLETERRE. IL CONSERVA, AU PLUS HAUT POINT DE LA GLOIRE ET DE LA FORTUNE, LA DOUCEUR ET LA MODESTIE D'UN EXCELLENT NATUREL.

LA REINE *ELISABETH*, QUI CONFONDIT LES PROJETS D'UNE PUISSANTE ARMÉE CONTRE LES LIBERTÉS DE L'EUROPE, QUI BRISA LE JOUG DE LA TYRANNIE ECCLÉ-

## 206 NOUVELLES OBSERVATIONS

SIASTIQUE , ET , PAR UN GOUVERNEMENT SAGE ET POPULAIRE , DONNA LES RICHESSES , LA SURETÉ , ET UNE CONTENANCE RESPECTABLE A L'ANGLETERRE.

LE ROI *GUILLAUME III* , QUI , APRÈS AVOIR SAUVÉ SON PAYS D'UNE DOMINATION ÉTRANGÈRE , VINT CONSERVER A LA GRANDE-BRETAGNE SA LIBERTÉ ET SA RELIGION.

SIR *WALTER RALEGH* , AUSSI GRAND CAPITAINE QU'HOMME D'ÉTAT , QUI , APRÈS BIEN DES EFFORTS POUR ÉLEVER L'ÂME DE SON MAÎTRE CONTRE L'AMBITION DE L'ESPAGNE , FUT SACRIFIÉ AUX INTRIGUES DE CETTE PUISSANCE.

SIR *FRANÇOIS DRAKE* , QUI , A TRAVERS MILLE DANGERS , FUT LE PREMIER DES NAVIGATEURS ANGLAIS QUI OSA FAIRE LE TOUR

DU MONDE, ET PORTER LE NOM  
DE L'ANGLETERRE A DES MERS ET  
DES NATIONS INCONNUES.

SIR JEAN HAMPDEN, QUI, AVEC  
UN COURAGE D'ESPRIT ET UNE HA-  
BILETÉ CONSOMMÉE, LEVA L'ÉTEN-  
DARD DE L'OPPOSITION CONTRE  
UNE COUR ARBITRAIRE, POUR  
DÉFENDRE LES LIBERTÉS DE SA  
PATRIE. IL LES SOUTINT DANS LE  
PARLEMENT, ET IL MOURUT POUR  
ELLES SUR UN CHAMP DE BA-  
TAILLE.

Saluons aussi les Poètes, les Ora-  
teurs & les Philosophes Nationaux qui  
habitent cet Elysée. Epargnez-vous la  
peine de copier les Inscriptions qui les  
regardent ; elles ressemblent assez aux  
Épitaphes que vous avez lues sur leurs  
Monumens, dans l'Abbaye de West-  
minster. Mais je ne vous ferai pas grâce

## 208 NOUVELLES OBSERVATIONS

de celle que vous allez lire, à quelques pas d'ici, à l'honneur d'un Personnage qui va vous tromper jusqu'au dernier mot..

A LA MÉMOIRE DU SIGNOR *FEDO*,  
DE BONNE RACE ITALIENNE, QUI  
EST VENU EN ANGLETERRE, NON  
POUR NOUS MORDRE, COMME FONT  
LA PLUPART DE SES CONCITOYENS,  
MAIS POUR Y GAGNER SA VIE HON-  
NÊTEMENT. IL NE COURUT JAMAIS  
APRÈS LA RENOMMÉE, ELLE VINT  
LE TROUVER. INSENSIBLE AUX  
LÔUANGES DE SES AMIS, IL AIMAIT  
PASSIONNÉMENT LEURS CARESSES.  
QUOIQU'IL VÉCUT BEAUCOUP PAR-  
MI LES GRANDS, IL N'Y CONTRACTA  
NI NE FLATTA AUCUN VICE. SANS  
ÊTRE BIGOT, IL NE DOUTA JAMAIS  
D'AUCUN ARTICLE DE FOI; ET SI LA  
PHILOSOPHIE CONSISTE A SUIVRE  
LA NATURE ET A RESPECTER LES

LOIX DE LA SOCIÉTÉ, C'ÉTAIT UN VRAI PHILOSOPHE. AMI FIDÈLE, COMPAGNON AGRÉABLE, MARIE TOUJOURS AMOUREUX DE SA FEMME, IL EN EUT UN GRAND NOMBRE D'ENFANS, QU'IL VIT TOUS COURIR DANS LE BON CHEMIN. PARVENU A UNE EXTRÊME VIEILLESSE, IL SE RETIRA CHEZ UN PIEUX ECCLÉSIASTIQUE DE CE CANTON, CHEZ LEQUEL IL FINIT SA COURSE MORTELLE, LAISSANT UN EXEMPLE D'HONNEUR A TOUS SES FRÈRES. LECTEUR, CE MARBRE NE FLATTE PAS ; CAR CELUI DONT IL FAIT L'ÉLOGE N'EST PAS UN HOMME, MAIS UN LEFRIER.

Doublons le pas si vous voulez rien manquer. Ce Pont de coquillages, cette Maison Chinoise au milieu de ce Lac, font-ils de votre goût ?

Vous avez peut-être vu en gravure

le Temple de Minerve à Athènes. Celui qui s'offre à vos yeux avec les beautés de l'ordre ionique , a été construit sur ce modèle.

Tournons à droite , enfilons cette terrasse longue de deux-mille pieds. Elle mène au Temple de l'Amitié , ouvrage distingué d'ordre dorique. Il renferme les bustes des amis du Propriétaire , le Lord *Temple* ; amis dont plusieurs sont encore vivans. Ces bustes sont en grand nombre. C'est un bonheur rare de pouvoir compter tant d'amis.

Mais n'êtes - vous pas surpris de la solidité de tous ces Temples en belles pierres de taille , & d'une riche Architecture ? On dirait qu'ils sont faits pour le culte public.

Finissons par ce petit bâtiment carré sur notre gauche , au milieu de cette touffe d'arbres. Il se nomme le Cabinet des Empereurs. Entrons ; vous n'en

voyez que trois. Reconnoissez-les par les Inscriptions au bas de leurs portraits.

*DIEM PERDIDI.*

*PRO ME : SI MEREAR , IN ME.*

*ITA REGNES IMPERATOR UT PRIVATUS REGI TE VELIS.*

Il paraît que le Propriétaire a bien accourci la liste des Empereurs : c'est le droit de la postérité. Dans le nombreux Catalogue de nos Rois, à peine en comptons-nous cinq à six.

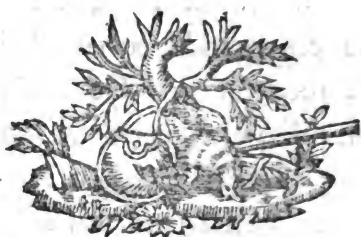
Si je finis la Description de Stow , ce n'est pas que la matière me manque. Ce que je passe sous silence , composerait un autre jardin. Celui-ci a plus de fix milles de circonférence. J'en ai vu d'autres qui , sans avoir autant d'étendue , ne laissent pas d'être très-remarquables. Telle est une campagne où j'ai passé des jours délicieux , celle du Lord

Shelburn , personnage qui se distingue par une éloquence mâle dans la Chambre des Pairs ; & chez lui par une politesse qui tient plus à l'âme qu'aux manières. Si je voulais vous décrire la magnificence des bâtimens , les ornemens intérieurs en marbres choisis , en statues , en tableaux , la belle composition des jardins , le goût qui règne partout , je craindrais que les bontés dont il m'a comblé , ne m'entraînaient à quelque exagération qu'il n'approuverait pas lui-même.

En continuant mes courses champêtres , je n'avais garde d'oublier un jardin qui renferme un monument consacré à Shakespear. C'est une rotonde en belle pierre de Portland , terminée en dôme , imitation de l'antique. Au fond du Temple le Poète trop vanté peut-être dans sa Patrie , & trop peu senti en France , semble revivre dans la statue. Il est en pied , des tablettes à



la main gauche & la droite portée au front. Va-t-il accoucher d'une pensée sublime? M. Garrick, qui a élevé ce monument au créateur du Théâtre Anglais, y a joué long-tems les premiers rôles. Acteur vraiment digne de Shakespear & de Congrève, il n'a mécontenté le Public qu'au moment de sa retraite.



## L E T T R E   X X V I .

*De Londres, le 30 Juillet.*

C E que je vous ai écrit sur les Maisons de plaifance des Particuliers, vous a peut-être laiffé un préjugé de magnificence fur les Maisons Royales. Revenez de votre erreur. *Kensington, Richmond, Kiew*, bâtis en briques, fans ornemens d'Architeéture, n'ont pas même de ces grands corps d'édifices propres à recevoir une Cour. Auffi le Roi y vit-il plus en père de famille, qu'en Roi, plus heureux peut-être que d'autres Monarques, au milieu de la splendeur, des profufions & des embarras de la Majesté. Il y jouit d'ailleurs de tous les agrémens qu'on a pu rassembler dans des jardins immenses, fur-tout à Kiew, qu'il préfère à fes autres retraites. C'est-là où je l'ai vu fe promener avec la Reine, fans la

moindre suite. Je croyais voir Adam & Eve jouir de la Nature & de la Vertu dans le jardin d'Eden.

Il y a deux autres Maisons Royales qui annoncent beaucoup plus la demeure d'un Souverain, *Hamptoncourt* & *Windsor*, constructions en belles pierres de taille.

Hamptoncourt ne fut pas bâti par un Roi, mais par un Ministre, le fameux Cardinal *Wolsey*. Ce premier Ministre eut un bonheur, si c'en est un, qui est arrivé plus d'une fois à ses pareils, en d'autres pays : il fut plus riche que son Maître Henri VIII. On fait qu'Hamptoncourt fut alors un Palais tel qu'aucun des Rois d'Angleterre n'en avait jamais élevé. Henri VIII se l'appropriâ, en détruisant sa créature, qui, après avoir bravé long-tems les conspirations ordinaires des Cours, ne put tenir contre une Maîtresse. Le Roi Charles I s'y plût beaucoup, sans se douter d'y trouver un jour sa prison. Cromwell

## 216 NOUVELLES OBSERVATIONS

y passait les beaux jours de l'Été. Charles II, qui croyait y voir la hache protectoriale de Cromwell & la tête de son malheureux père , s'en dégoûta bien vite.

Ce Château , tout magnifique qu'il était pour le tems où il fut construit, s'est embelli & augmenté sous le Roi Guillaume III. Il renferme , outre les grandes pièces nécessaires à la représentation Royale , plus de sept-cents chambres, mais on n'y voit pas cette noble Architecture que des tems postérieurs ont amenée. Le site sur la Tamise en est charmant. Les jardins, plantés sur les dessins de le Nostre , déplaisent aux yeux Anglais , par leur régularité symétrique.

Windfor est plus ancien qu'Hamp-toncourt. *Guillaume* le Conquérant en jeta les premiers fondemens pour une maison de chasse. *Edouard III* en fit un Château tel qu'il est aujourd'hui. Rien d'ajouté qu'une célèbre terrasse. Les  
Voyageurs

Voyageurs Anglais ne lui donnent qu'une rivale pour la longueur & la beauté : celle du Serrail à Constantinople. Cette dernière règne sur la Mer, l'autre sur la Tamise. Le Château, par sa situation, domine sur une vallée des plus riches du monde. Cette vallée que la Tamise partage, se termine d'un côté à Londres, & de l'autre à Oxford.

Des fossés & un rempart défendent le Château, qui a d'ailleurs une Tour forte, où M. de Belle-Isle, arrêté en Allemagne & amené en Angleterre, fut prisonnier. Des morceaux précieux de Rubens & du Tintoret embellissent les appartemens Royaux. L'infortunée Marie Stuart n'imaginait pas d'y contribuer par un ouvrage de ses mains : c'est une tapisserie dont elle s'occupait dans sa longue prison de Fortheringay.

La salle de Saint-Georges, enrichie d'ornemens antiques, fut originairement destinée aux festins qui se donnaient à l'installation des Chevaliers

de l'Ordre de la Jarretière. On voit dans un tableau, l'un des premiers Chevaliers, le Prince *Noir*, qui présente à son père *Edouard III* deux augustes captifs, *Jean*, Roi de France, & *David*, Roi d'Ecosse. Je ne vous apprends pas que notre infortuné Roi *Jean* fut pris à la bataille de Poitiers & conduit en Angleterre. On voit à Londres les vestiges d'un vieux Palais où il est mort.

On vante la Chapelle de l'Ordre comme un chef-d'œuvre du genre gothique, bien supérieur à tout ce qui s'est fait depuis dans le même goût. Dans cette Chapelle, au-dessus des stalles, sont appendues les Bannières des Chevaliers vivans. Les Anglais remarquent, pour l'honneur de la Couronne Britannique, que leurs Rois n'ont jamais porté aucun Ordre étranger, tandis que vingt-huit Rois de l'Europe & huit Empereurs ont accepté l'Ordre de la Jarretière ; tant il est vrai que

l'orgueil des Nations tire parti de tout.

Près de cette Chapelle sont les restes d'une autre qui mérite quelque attention. *Henri VII* avoit projeté, en la commençant, d'en faire son tombeau & celui de ses Successeurs : mais comme la volonté des Princes est aussi changeante que celle des autres hommes, il en abandonna ce qui étoit fait. Le Cardinal *Wolsey*, ambitieux de gloire, même après sa mort, reprit ces faibles commencemens pour en faire son propre tombeau. Il étoit alors dans la faveur. Le Chancelier *Bacon*, dans la vie de *Henri VIII*, nous dit qu'à la disgrâce du Cardinal, on avoit déjà payé au Statuaire & au Doreur, des sommes qui auraient effrayé un Souverain. La fortune se jouait de lui : conduit à Londres sous bonne garde, il mourut à Leicester, où il fut enterré sans façon & sans mausolée. Voulez-vous savoir ce que devinrent les statues, les dorures & les autres ornemens ? Le

tout fut vendu pour aider à soutenir le parti de *Cromwell*.

Il ne resta plus que le corps de l'édifice. *Jacques II*, sans consulter ses intérêts temporels & ceux de sa postérité, voulut le remettre en honneur pour le service de la Religion Catholique. Il y fit de la dépense, la Messe y fut célébrée publiquement ; mais après qu'il fut détrôné, on a tellement négligé ce monument, qu'il tombe en ruine de toute part. On dirait qu'il porte la peine d'avoir servi au culte Romain ; car les hâines religieuses se jettent sur tout.

Les dehors du Château invitent à la promenade. Deux Parcs, dont le moindre a une lieue de circonférence, prêtent leur ombrage à toute heure du jour. Un troisième qui a trois lieues de diamètre, est ouvert à l'équitation & à la chasse. C'est ce dernier qu'on appelle la Forêt de Windsor dans un pays où il n'y en a point. Ne croyez pas cependant que ce pays montre la nudité qui



nous attriste dans nos plaines de Beauce & de Champagne. Comme tous les héritages sont entourés de hayes, tous les Villages, tous les Hameaux garnis d'arbres, on éprouve la sensation flatteuse qui naît des Campagnes agréablement couvertes.



## LETTRE XXVII.

*De Londres , le 1 Août.*

Vos questions sur la Noblesse d'Angleterre m'ont embarrassé. J'ai questionné à mon tour. On distingue comme en France la haute & la petite Noblesse. La haute comprend tous les degrés supérieurs à celui de *Chevalier*, *Baron*, *Vicomte*, *Comte*, *Marquis* & *Duc*. La petite renferme les degrés inférieurs à celui de *Baron*, *Ecuyer-Chevalier*, *Chevalier-Baronet*.

La Noblesse s'acquiert par la nomination du Roi à une place de Robe ou d'Epée , ou à quelque Commission honorable. La simple adresse de la lettre du Roi à *Sir* un tel fait titre de Noblesse. Les Jurisconsultes , les Médecins , les Professeurs d'Université , prennent le titre de *Squire*, *Ecuyer* , dans tous les Actes. Ceux qui approchent le

plus de la petite Noblesse, par un revenu de 2000 livres argent de France, en fonds de terre, ont bien des facilités pour y entrer. Le port d'armes & le droit de chasse par toute terre, en vertu de leur fortune, ébauche déjà la Noblesse.

Il est des pays où la Noblesse, en se multipliant, cause un vrai mal. Certains impôts dont elle est exempte s'y rejettent sur le peuple déjà trop chargé. Ici point d'exemption, point d'immunité. Le Clergé, la Noblesse, les Pairs, tout est Citoyen, tout est Peuple à cet égard. Le Roi lui-même paie aux barrières qui ont délivré le pays des corvées.

Mais si la Noblesse Anglaise a bien des moyens pour se multiplier & se perpétuer, elle en a beaucoup aussi pour ne pas tomber dans la pauvreté, ou pour s'en tirer. Le commerce lui est ouvert en tout tems dans toutes ses branches, dont aucune ne peut blesser

sa délicatesse. Tandis qu'un Lord opine sur les affaires publiques dans la Chambre des Pairs, son Frère fait une opération de commerce, sans s'effrayer du mot de *dérogance*, parce que la chose n'existe pas.

Le plus haut degré de noblesse est à la portée de quiconque a de grands talens, celui de la parole sur-tout. C'est dans la Chambre des Communes que de nos jours des Orateurs véhémens, les *Bolingbrocke*, les *Walpol*, les *Carteret*, les *Pelham*, les *Pulteney*, les *Pitt*, se sont frayé une route à la Pairie. Étaient-ils dans les intérêts de la Couronne? Il fallait les récompenser en les élevant. Étaient-ils dans le parti de l'opposition? Il fallait les gagner en leur présentant le même appât.

Il est de la nature de l'Homme d'être plus insatiable d'honneurs que de vertus. On a imaginé dans toute l'Europe des Ordres de Chevalerie. Cette Isle en a trois, dont chacun ne renferme qu'un

petit nombre de Chevaliers. Il n'est pas douteux que le petit nombre n'établisse une distinction plus flatteuse ; mais , d'autre part , favorise-t-il assez l'émulation ? Je laisse la résolution de ce problème aux têtes politiques.

Le premier Ordre , le seul que le Roi porte , institué par Edouard III en 1350 , composé de vingt-six Chevaliers , est celui de la *Jarretiere*. Elle est de couleur bleue , attachée à la jambe gauche , avec cette devise , *honni soit qui mal y pense*. On rapporte vulgairement cette Institution à une jarretière de la belle Comtesse de Salisbury , qu'elle avait laissé tomber en dansant , & qu'Edouard avait ramassée. Comme les amours des Rois sont toujours transparentes , la Cour sourit , & on se parlait à l'oreille. La devise , *honni soit qui mal y pense* , paraît quadrer avec cette aventure galante , & avoir donné naissance à l'Ordre. Les Rois ont le privilège d'annoblir tout ce qu'ils veulent.

Cependant les Historiens Anglais aiment mieux rapporter cette noble Institution à un champ de carnage qu'à l'amour. Ils disent qu'à la fameuse journée de Crécy, où plus de cinquante-mille hommes périrent pour faire honneur à deux Rois, Edouard fit déployer sa jarretière pour le signal de la bataille, & qu'il voulut laisser un monument de sa victoire. Mais qu'importe? Pourvu que les jarretières ou les cordons animent les vertus publiques, c'est tout ce qu'il en faut.

L'Ordre du *Bain*, institué par Henri IV au quatorzième siècle, est le second. *Cambden*, & d'autres après lui, disent que ce Prince étant au bain, fut averti que deux Femmes veuves venaient lui demander justice; qu'il sortit à l'instant du bain, en disant qu'il devait préférer la justice à son plaisir. Belle origine de l'Ordre. Les Chevaliers, au nombre de trente-six, portent un ruban rouge en écharpe.

L'Ordre du *Chardon*, ou de *Saint-André-du-Chardon*, venu d'Ecosse en Angleterre par la réunion des deux Royaumes, fut établi, selon une Tradition pieuse, par un ancien Roi des Pictes, en conséquence d'une grande victoire. Une croix de Saint André, Patron de l'Ecosse, lui était apparue. Il joignit cette croix aux fleurs de chardon dans le collier de l'Ordre : mais les Historiens Anglais qui ont perdu le goût des Institutions miraculeuses, rapportent celle-ci à Jacques IV, Roi d'Ecosse, qui voulut animer l'honneur militaire. Elle se borne à douze Chevaliers. Ils portent un cordon verd avec une médaille d'or émaillée, sur laquelle est d'un côté l'image de Saint André, & de l'autre le chardon, avec cette devise : *Nemo me impunè laceffet* (1).

Je vous devine, mon Ami, vous voudriez que dans la création de tant

---

(1) Personne ne m'attaquera impunément.

d'Ordres différens , pour honorer ceux qui ont montré plus de courage dans l'effusion du sang humain , on eût pensé aussi à renouveler les couronnes civiques de l'ancienne Rome. Londres le devrait sur-tout , puisqu'à l'exemple de Rome elle ôse dire par la bouche de ses Orateurs , en plein Sénat , *la majesté du Peuple Anglais.*

Je ne puis vous dire si je vous écrirai encore. Je vous salue.





---

## LETTRE XXVIII.

*De Londres , le 3 Août.*

**J**E viens de faire la connaissance d'un Homme qui , avec une poignée d'*Insulaires* façonnés en Soldats , a osé se commettre avec une grande Puissance de l'Europe pour donner la liberté à sa Patrie , & qui n'a cédé qu'à une grande armée bien disciplinée , après deux campagnes. C'est le Général *Paoli*. A la couleur de ses cheveux , on ne le prendrait pas pour un Italien ; il est blond , d'une taille au-dessus de la moyenne. Si ses mœurs sont aussi douces que sa physionomie , on doit s'applaudir d'être en liaison avec lui ; comme il est fort instruit , sa conversation intéresse.

Vous préjugez que je lui ai fait plus d'une question sur la Corse. Il prétend qu'elle a coûté à la France , en hommes

& en argent, beaucoup plus qu'elle ne vaut ; que , pour la conserver en cas d'attaque , il faut y entretenir trente bataillons ; que des Impôts forcés , que les Officiers du fisc feront peut-être regretter la tyrannie Génoise à un peuple impatient du joug ; que jamais le pays ne produira assez pour égaler la recette à la dépense ; qu'il produira d'autant moins que la dépopulation laissera plus de vuide dans l'Agriculture & le Commerce ; qu'à son départ de l'Isle on y comptait encore cent-quatre-vingt-mille âmes , & qu'aujourd'hui on y en compte à peine cent-cinquante-mille ; & qu'enfin , même en cas de guerre en Italie , cette conquête n'est d'aucune utilité à une Puissance qui possède un Port admirable sur la Méditerranée.

Il ajoûte que si la France , au-lieu de subjuguër la Corse , l'avait érigée en République , sous sa protection , elle l'aurait attachée à ses intérêts , par le

don inestimable de la liberté, par des objets flatteurs pour l'ambition des Chefs, des places dans un Sénat, des Gouvernemens, & qu'elle en aurait tiré des secours de reconnaissance, Matelots & Soldats. Que ne dit-il pas encore ? Mais cette politique, sans doute, est autant inférieure à la nôtre, que la Corse à la France.

Tandis que le pays se défendait encore, on avait gagné le Secrétaire du Général. Des lettres qu'on lui trouva, manifestèrent la corruption. Le Conseil fit pendre le traître. Mais lorsque tout fut désespéré, lorsqu'on n'attendait plus de secours ; & qu'une plus longue résistance n'aurait produit qu'une plus grande effusion de sang & une ruine totale, *Paoli* en avertit ses Concitoyens, qui ne voulurent entendre aucune proposition, qu'au moment où ils furent que leur Général était hors de danger. L'Angleterre fut son asyle. Il y jouit d'une pension considéra-

ble (1). Il est bien venu du Roi, des Ministres & du Peuple; & cela n'a rien d'étonnant. Un pays qui se pique de liberté, favorise un défenseur de la liberté. Mais ce qui étonne, c'est que ce même pays, après avoir compati à un Peuple opprimé, ait voulu opprimer ses propres Colonies. Faudra-t-il toujours que la morale des Couronnes s'accorde si peu avec elle-même & avec la morale universelle de la Nature?

---

(1) La Princesse d'Askoff, très-connue par la révolution qui a mis Catherine II sur le Trône de Russie, trouvait mauvais que Paoli fût Pensionnaire de la Cour d'Angleterre; elle disait à Paris à un Anglais, Homme employé dans les affaires publiques, & qui prétendait qu'on pouvait être Pensionnaire de son Roi sans honte : « Vous vous trompez, Monsieur, » la misère est le vrai pied-d'estal d'un Homme » comme lui & d'une Femme comme moi ».



## LETTRE XXIX.

*De Londres, le 6 Août.*

**A**MATEUR des Arts, vous prendriez de l'humeur, si je ne vous en disais pas quelques mots. Les Arts utiles sont portés ici à un degré de perfection qui n'est pas commun. Les Instrumens aratoires, les moulins, les conduites d'eau, l'Architecture navale, les Brafferies, la Charpenterie, la Menuiserie, le Charronage, l'Imprimerie, les Instrumens de Mathématique & de Physique expérimentale, ne laissent rien à désirer.

Voulez-vous quelques exemples dans les choses les plus usuelles? Avec des souliers Anglais, ne craignez pas l'humidité: la bonté du cuir & sur-tout la couture, ne lui donnent aucune prise.

Parmi vos meubles desirez-vous une

commode vraiment commode , dont les tiroirs aillent & viennent moëleusement ? adressez-vous ici.

Faites venir en même-tems une garniture de feu : vos yeux & vos mains, en tisonnant seront flattés par le poli de l'acier.

Je vous ai entendu plus d'une fois maudire votre voiture , toute faite qu'elle est par un Ouvrier de réputation ; c'est une épaisseur, une pesanteur de bois, une portière qui se déjette, une glace ou un store qui ne joue pas, c'est quelque pièce qui crie. Rien de tout cela dans une voiture Anglaise : légèreté, solidité, accord de toutes les pièces qui la composent.

En fait d'Instrumens de Science, il n'est pas besoin de vous dire qu'ils ont ici toute la justesse, toutes les proportions, tout le liant dont ils sont susceptibles. Je n'oublierai ni l'étui de Mathématique, ni le Graphomètre, ni le Télescope que vous me demandez avec tant d'instance.

Pour prendre une idée de l'Imprimerie , il ne faut que jeter un coup-d'œil sur les belles éditions de Londres, d'Oxford , de Glascow , de Birmingham. Les éditions même les plus communes sont plus soignées , plus correctes , en caractères plus nets , & en meilleur papier que celles du même genre dans d'autres pays. La France eut autrefois des Imprimeurs & des Libraires d'une profonde érudition , capables de corriger les Auteurs , même dans les Langues savantes. Tels furent les *Etiennes* ; l'Angleterre en possède encore de ce mérite , j'en connais.

Mais savez-vous pourquoi les Ouvriers Anglais conditionnent si bien leurs Ouvrages ? C'est que la main-d'œuvre est plus chère qu'en France. Par exemple , pour l'étui de Mathématique dont vous êtes amoureux , comptez le double & au-delà du prix de Paris. Attendez-vous au même

## 236 NOUVELLES OBSERVATIONS

compte pour vos rasoirs. Une autre raison qui contribue beaucoup à la perfection, c'est que le crédit n'est guères en usage ici. Les petites fortunes n'achètent que ce qu'elles peuvent payer; & les grandes n'ont pas le privilège de se meubler, de se décorer avec des dettes. Un Ouvrier bien salarié & payé comptant, a le plus vif intérêt à contenter ceux qui le mettent dans l'aisance.

Il est des Arts utiles qui, exercés en petit, ne produisent à l'œil du curieux qu'une sensation faible; mais exécutés en grand ils étonnent, ils ravissent l'admiration. J'ai vu à quelques milles de Londres une brasserie où de vastes amas de grains ressemblent à des greniers publics; où l'eau élevée par le jeu des pompes, vient se rendre dans des cuves & des chaudières énormes; où cinquante Brasseurs sont en action continue; où cent tonneaux de bière forment journellement de leur travail; où



des caves distribuées en plusieurs rues, la tiennent en réserve dans des vaisseaux de grandeur colossale, que nous exprimons par le mot *foudres* ; où soixante & douze chevaux sont constamment employés à voiturer cette boisson dans les celliers des Demandeurs ; où trois mille cochons sont nourris & engraisés du marc de la liqueur. Une autre Brasserie qui abbreuve le grand Hôpital de Greenwich, y fait couler la bière par des canaux souterrains, à la distance de trois quarts de lieue.

Il y a long-tems que l'Angleterre a des moulins à soie. On en voit un de la première grandeur à Stockport, Ville considérable sur la rivière de Mersey. Là, dans de grands corps d'édifices, parmi plusieurs ateliers, un seul contient quarante-cinq mille mouvemens, dont le premier moteur est une roue unique tournante à l'eau.

Cette invention, qui épargne prodigieusement la main-d'œuvre, n'a pas

causé ici un soulèvement populaire , comme en France dans la ville de Lyon, lorsqu'un grand Mécanicien voulut lui faire le même présent. Il fallait peut-être, pour le faire accepter, avoir d'autres travaux tout prêts pour des bras qui restaient sans occupation.

Quant aux Arts d'agrément, Sculpture, Peinture, Musique, l'Angleterre n'a pas eu des succès si heureux. Ce n'est pas que dans chacun de ces genres elle ne puisse montrer des Ouvrages de mérite. Mais elle est encore loin, je ne dis pas, de l'Italie, mais même de la France.

En fait de Musique nationale, le seul Compositeur dont elle se vante, c'est *Hendel*. Allemand d'origine, il eut la gloire d'amener en Angleterre la même révolution que l'Italien *Lully* a faite en France. Mais la France a eu depuis une succession de Musiciens très-distingués, & n'eût-elle produit que *Rameau*, sa gloire ne ferait pas petite. Ce n'est

pas d'aujourd'hui que l'Angleterre est toute vouée à la Musique Italienne. La France s'est dégoûtée plus tard de sa propre Musique pour se mettre à l'unisson de toute l'Europe.

La Sculpture a placé dans l'Abbaye de Westminster, tout ce qu'elle a produit de plus parfait. On lit sur les morceaux les plus précieux les noms de *Schemaker*, *Rysbrak*, *Roubillac*. *Moore* & *Wilton* leurs successeurs, ne sont pas indignes d'eux. Mais en laissant à la Sculpture Anglaise *Roubillac*, notre Compatriote, combien de noms plus célèbres ne pourrions-nous pas leur opposer dans le grand nombre de nos Sculpteurs vivans ou morts !

La Peinture est encore inférieure à la Sculpture. L'Angleterre ne compte que trois ou quatre Peintres. *Hayman*, à qui elle doit les grands tableaux qui décorent le Sallon de Waux-Hall ; *Hogarth*, *Hygmore* & *Wils*, qui ont peint des Scènes de Tavernes, de Marchés

& de Foires. Encore est-il vrai que leur gloire n'a pu franchir la Mer. On ne dit point en Europe l'Ecole Anglaise, comme on dit l'Ecole Flamande & Française. Il ne faut pas oublier *Thornill*, que la Reine Anne employa, n'ayant rien de mieux sous son règne.

J'ai vu l'*Exhibition* où l'on expose tous les ans les nouvelles productions des Peintres; j'y cherchais l'Histoire, & mes yeux ne rencontraient que des vues, des paysages, des miniatures, & sur-tout une affluence de portraits jusqu'à satiété. Quelques morceaux d'Histoire qui arrêtaient les regards, sont de l'Allemand *Loutherbourghs* que vous avez connu à Paris, & de l'*Angelica-Koffinan* du même pays. Si l'on admire à Londres quelques grands morceaux dans le moderne, ils sont sortis des pinceaux étrangers. Telle est à l'Hôtel de Northumberland l'*Aurore* par *Mengs*; telle est encore le *Conseil des Dieux* par *Battoni*. A présent le  
premier

premier Peintre national, Président de l'Académie Royale de Peinture, c'est *Reynolds*. Comme il ne s'adonne qu'au Portrait, il faut croire, pour son honneur & celui de l'Angleterre, que c'est affaire de goût.

Cependant la Peinture & la Sculpture auraient dû se couronner de gloire dans la Nation Anglaise : Voyageuse par goût, passionnée pour les Arts, riche pour bien payer, elle a fouillé l'Italie, elle la dépouille sans cesse ; & si ce goût persévère, il faudra aller voir Rome à Londres. Les originaux qu'elle a rapportés, qu'elle a pu étudier, auraient dû allumer le feu du génie, avant que la France & les Pays-Bas eussent des Sculpteurs & des Peintres. On dit que tous les beaux Arts se tiennent par la main ; cela n'est pas vrai en Angleterre ; elle a de grands Poètes, point ou presque point de Peintres, & peu de Sculpteurs.

L'Abbé Winkelman, dans son *Hif-*

L

*toire de l'Art*, dit que « les Anglais, par » l'effet du climat, n'ont pas encore » un seul Peintre de quelque réputation ». Il est bien difficile d'en assigner la vraie cause. Mais puisque le fait existe, on peut conjecturer que le passé leur ayant offert les mêmes secours, les mêmes originaux à étudier, les mêmes objets d'émulation qu'aux Français & aux Flamans, sans avoir eu les mêmes succès, l'avenir ne leur sera pas plus favorable. La Nature ne donne pas tout à tous les Peuples. Il faut encore que l'Angleterre renonce à l'Empire des modes. Elle ne s'avisera pas de nous le disputer. Mais arrachons celui de la Mer.



## L E T T R E   X X X.

*De Londres , le 9 Août.*

**S**I vous étiez moins instruit, je vous dirais que l'Angleterre a beaucoup mieux réussi dans les Lettres & les Sciences, que dans les Arts de pur agrément. La Poésie & l'Eloquence y ont trouvé des imaginations fortes; la Philosophie, toute la liberté qu'il fallait pour éclairer les Peuples; & les Mathématiques, des Génies qui en ont mesuré la profondeur. Chez des Nations vives & légères, des Esprits ardens descendent dans le puits de la vérité; mais ils remontent trop tôt avec l'illusion flatteuse de l'avoir trouvée, ou le désespoir de la saisir: l'Anglais plus flegmatique, plus méditatif, plus opiniâtre, creuse encore. Il est beau de contempler le Charpentier *Harisson*, acharné pendant quarante ans à la dé-

## 244 NOUVELLES OBSERVATIONS

couverte d'un Instrument qui puisse déterminer les longitudes.

On fait un reproche à l'Angleterre : point de pensions établies dans le Domaine des Lettres & des Sciences. Vous êtes de ceux qui reprennent aigrement cette omission. Pourrait-on essayer de vous adoucir par les considérations suivantes ? Les Gens de Lettres & les Savans, en France, ne font que cela ; & ceux qui courent d'autres carrières dans les Affaires, dans les Finances, dans les Négociations, s'efforcent de persuader au Public, & encore plus à la Cour, que des gens de cette trempe ne font & ne peuvent être que cela. En Angleterre on ne pense pas de même. Pour vous en convaincre, je ne puis m'empêcher d'entrer dans quelques détails Historiques. Je ne cite que des noms connus. Passez-moi cette Litanie.

*Congrève*, le Molière de l'Angleterre, ( s'il était possible qu'il y en eût



deux ), s'enrichit dans des emplois également lucratifs & honorables.

Le Garçon Cabaretier *Prior*, héritier pour toute fortune du génie d'Horace , en trouva une qu'il n'attendait pas. Envoyé par la Reine Anne avec le titre de Plénipotentiaire, il vint apporter la paix à Louis XIV.

*Addifson*, Littérateur, Poète & Philosophe, eut de Guillaume III une pension de sept-mille livres Tournois; ce n'est rien dire, il fut nommé Secrétaire d'Etat. Mais son amour pour les Lettres lui arracha bientôt sa démission : faute impardonnable, s'il se sentait les talens pour faire de grands biens.

*Locke*, en écrivant l'Histoire de l'âme, & en traçant des principes sur le Gouvernement civil, fut premier Commis du Commerce & des Colonies Anglaises : Place importante qu'il remplissait avec autant de probité que d'intelligence.

*Newton*, après avoir rétabli le monde sur les ruines de tous les systêmes, fut Grand-Maître des Monnoies du Royaume, & le Royaume s'en trouva fort bien.

Ce n'est pas l'usage en France d'arriver aux fortunes & aux dignités Ecclésiastiques par des ouvrages profanes, quelque bons qu'ils soient.

Le Docteur *Swift*, si connu par le *Conte du Tonneau*, & par tant d'autres excellentes plaisanteries très-philosophiques, gagna le riche Décanat d'une Cathédrale.

Le Métaphysicien *Clarke*, premier Disciple de *Newton*, fut récompensé de la première Cure de Londres; & il eût été Archevêque de Cantorbery, si des âmes charitables n'eussent averti la Reine Anne qu'il n'était pas Chrétien.

*Lloyd* fut plus heureux. Il s'était fait un nom en travaillant sur Pindare & sur la vie de Pythagore. Il devint Aumônier du Roi, puis Evêque; & quoique ce

ne soit pas trop la mode en Angleterre de passer, le plutôt possible, d'un Siège à un autre plus commode, il n'est mort qu'au troisième, celui de Worcester.

Nous avons vu à Paris M. *Hume* remplir une place de confiance dans l'Ambassade d'Angleterre, rappelé ensuite pour monter à la tête d'un Département dans les Affaires Étrangères. Qu'est-ce qui l'avait mené là? Son Histoire nationale, ses profondes spéculations politiques & philosophiques.

J'ai visité dernièrement M. *Blackstone*, l'Auteur des *Commentaires sur les Loix d'Angleterre*. Vous n'ignorez pas que j'en ai traduit la partie qui nous intéresse le plus, *le Code criminel*. Il le savoit déjà; il m'a demandé comment cette traduction avait été reçue dans ma Patrie. J'ai répondu qu'on s'aviserait. Avant ces excellens *Commentaires* si généralement applaudis, M. *Blackstone* se contentait d'une Chaire de Professeur dans l'Université d'Oxford: ré-

compensé promptement par la place de Solliciteur général du Roi, il est maintenant l'un des premiers Juges de la Nation. Honneur & fortune.

Si quelques illustres dans les Lettres depuis qu'elles fleurissent en Angleterre, paraissent avoir été oubliés, c'est qu'ils l'ont bien voulu. *Waller*, l'Anacréon du pays, avec un patrimoine de soixante-mille livres de rente, ne pensait qu'à jouir dans l'indépendance. *Pope* s'était mis au-dessus des places & des récompenses, par le produit de ses Ouvrages. Sa seule traduction d'Homère lui avoit gagné cent-mille écus par souscription.

Ne pensez - vous pas que cet ordre de choses en faveur des lettres, vaut bien les pensions que d'autres Gouvernemens leur attribuent; & d'ailleurs si le Parlement prend à cœur quelque découverte d'une grande importance, ce n'est pas un prix médiocre qu'il propose, c'est une fortune complète.

Vous n'avez pas oublié que de nos jours il a décerné cent-mille écus à la découvreur des *longitudes*.

Je me tais sur la générosité des riches Particuliers , des Seigneurs sur-tout , pour les Lettres. Il est des pays où cette générosité se montre aussi ; mais c'est une espèce de phénomène qui étonne. Ici à peine en parle-t-on , parce qu'on y est accoutumé.

Lorsque dans une Nation les Lettres & les Sciences mènent à tout , on les trouve non-seulement dans les Académies & dans les retraites consacrées aux Muses ; mais encore dans la Robe , dans l'Epée , dans l'Eglise , dans les Grands , dans les Hommes d'Etat ; & s'il est quelque terre où elles germent , où elles fleurissent abandonnées à elles-mêmes , on ne saurait trop admirer la bonté du sol.

Je me rappelle que vous m'avez fait quelques questions sur la *Société Royale*.

L 5

Cette Académie, qui a eu la gloire de compter parmi ses Membres les *Boyle*, les *Newton*, les *Dryden*, les *Addisson*, les *Pope*, réunit, dans son Institution, tous les genres de Science & de Belles-Lettres. *Charles II*, son Fondateur, pour lui laisser la liberté plénière dans ses Elections, ne voulut pas les assujettir à la Sanction Royale. Si un Candidat se présente, on exige de lui trois attestations prises dans le Corps même, & on affiche ses titres dans la Salle de l'Académie. Ce n'est pas tout, on le ballotte pendant dix séances, & il faut qu'il se soutienne dans les deux tiers des voix. Le nombre des places n'est pas fixé, afin d'ouvrir plus de portes au mérite. Cependant, pour ne pas donner une trop grande facilité, qui pourrait dégénérer en abus, l'Académie a statué de ne recevoir que deux Candidats annuellement. On n'entend point dire que les

protections s'en mêlent. Les titres seuls décident. Elle a un Président qui doit payer de sa personne, ou abdiquer, & deux Secrétaires qui ne manquent pas d'ouvrage. . Les *Transactions philosophiques*, l'un des plus beaux Monumens que ce siècle ait élevé à la Physique, attestent à tout le Monde favorant les travaux de l'Académie. Elle a tous les Jeudis une séance publique, précédée d'un dîner à la taverne. L'usage du dîner a peut-être son bien : des Gens qui ne s'assemblent que pour parler science, se dérident peu, ne forment que des liaisons d'esprit ; la douce & joyeuse familiarité de la table développe les caractères, ouvre les cœurs & les dispose à l'amitié. Mais l'heure de la science sonne, on se rend au Lycée, on y lit des Mémoires pour l'avancement des connaissances humaines, & chaque Membre y contribue selon ses forces. Pour moi, qui ne cherche qu'à

faire connaissance avec des Savans qui ont bien voulu m'aggréger à l'illustre Corps, je ne manque aucune séance. Un regret s'y mêle, c'est d'être si peu digne d'eux. Mais je veux toujours mériter votre amitié. Adieu.





## LETTRE XXXI.

*De Londres , le 12 Août.*

**I**L y a ici des Cotteries qu'on appelle *Clubs*. Elles se tiennent dans des Tavernes (1), des Cafés ou des Maisons particulières. Toutes les Conditions, sans excepter le Peuple, ont les leurs. Ce sont les rapports d'occupations, de goût, d'instruction, & les liaisons d'amitié qui les forment. L'Élection, par l'unanimité des suffrages, les recrute; & un Étranger ne peut y être admis que sous caution. Chaque Club a ses Statuts, & un Président pour les faire observer.

L'entretien, dans les Clubs distingués, roule ordinairement sur des points de Science, de Morale, de Religion, de Politique; & quoique le

---

(1) Cabarets.

thé, la bière, le vin, les liqueurs, soient de la partie, les propos joyeux viennent rarement à leur suite.

Les Femmes ont aussi leurs Clubs. Le *Spectateur Anglais* prétend qu'elles ne s'y amusent pas à médire de leur sexe; d'où l'on peut conclure qu'elles se jettent sur le nôtre, en donnant la préférence à leurs Maris.

Outre ces Clubs, qui ne réunissent qu'un petit nombre de Personnes, il y a, comme en Italie, des Assemblées très-nombreuses, à jour fixe, chez des Ministres, des Ambassadeurs, des Lords, des Ladys. L'entrée en est facile : un Étranger y passe en revue toute la haute sphère d'une Ville en peu de jours. Ces Maisons ouvertes font, en quelque façon, les honneurs de la Capitale. Celui qui ne veut que des connaissances fugitives, des tableaux mouvans, doit suivre ces grandes Assemblées; mais celui qui cherche les douceurs de l'amitié doit pré-

férer les Clubs. On m'assûre que si quelque membre souffre, tous compa-  
tissent, tous ouvrent leur bourse &  
emploient leur crédit. Il est vraisem-  
blable que les Clubs, quant à la frater-  
nité, se sont moulés sur les Loges des  
Francs-Maçons.

Nos Vieillards ont vu en France des  
espèces de Clubs, lorsque les Cabarets  
étoient honnêtes pour la bonne compa-  
gnie. Les Militaires, les Gens de Loi,  
les Hommes de Lettres, les Négoc-  
ians, les Artistes, chaque classe fai-  
sant bande à part, s'entretenaient de  
leur profession. La Jeunesse y profitait  
des lumières & de l'expérience de l'âge  
mûr : leçons d'autant plus entrantes,  
que c'étoit la gaité de la table qui les  
donnait.

Les Femmes, qui n'étoient pour rien  
dans ces amusemens, crièrent à la cra-  
pule ; les Gens d'Eglise, qui n'y avoient  
pas plus de part, les secondèrent. Les  
Cafés prirent donc la place des Cabarets.

## 256 NOUVELLES OBSERVATIONS

Les *la Mote*, les *Rouffseau*, les *Crebillon*, les *Fontenelle*, y tenaient leur Lycée. Qui est-ce qui n'a pas entendu vanter le Café des Savans? Mais les Femmes, à qui les Cafés ne convenaient pas mieux que les Cabarets, & qui ont toujours tant d'empire chez les Nations galantes, sont venues à bout de persuader aux Hommes, que sans elles il n'est point de Société agréable. Il a donc fallu l'aller chercher à leurs côtés, & se mouler sur leurs goûts, leur ton, leurs manières, leurs fantaisies & leurs caprices. De-là plus de Cabarets, plus de Cafés, plus de Clubs pour la bonne compagnie; elle ne se trouve que dans des Maisons où le luxe & le jeu président, où, pour parler, on n'a pas besoin de penser, où l'air de l'amusement tient lieu du plaisir.

Les Anglais, qui se louent extrêmement du bon accueil qu'on leur a fait à Paris dans nos Cotteries, nous disent ici : « Vous êtes trop répandus pour

» former des liaisons ; vous regorgez de  
 » connaissances : mais nous ne savons  
 » si vous avez des amis. Quand vous  
 » arrivez dans le cercle à l'heure du  
 » souper, nous voyons bien qu'on vous  
 » reçoit avec beaucoup de politesse.  
 » Mais convenez-en, y eût-il fix mois  
 » qu'on ne vous eût vu, on aurait en-  
 » core la politesse de ne vous en faire  
 » aucun reproche. L'amitié est-elle un  
 » besoin pour vous » ? De quoi se mê-  
 » lent ces raisonneurs ? Quand on est bien  
 » poli, on ne fait point de question em-  
 » barraissante.



## L E T T R E   X X X I I .

*De Londres , le 15 Août.*

**E**N me jettant à travers toutes les nuances de la Société Anglaïse , je tâche de saisir le caractère national. Plus je le cherche , moins je le démêle dans une Capitale immense , où il est altéré par le mélange de tant de Nations. Je le trouverais plutôt dans les Provinces ; mais les courses que j'y fais , sont trop rapides pour une observation complète. Voici seulement quelques traits qui me paraissent entrer dans sa composition.

L'Anglais , porté à la réflexion , met du sérieux jusques dans les plaisirs. S'il rit , il n'éclate guères. On dirait qu'il s'occupe plus à penser & à sentir qu'à parler. Dans les Fêtes champêtres , dans les Guinguettes autour des Villes , dans ces orgies populaires où cent tables

sont dressées, on demanderait volontiers si les Convives s'assembloient pour parler de leurs affaires, ou pour se réjouir. C'est une joie calme, sans faillie, sans élans, sans transports.

Des Observateurs étrangers qui ont écrit sur ce peuple, ont confondu le sérieux avec la mélancolie ; ils ont même attribué son penchant vers le suicide à cette prétendue habitude mélancolique. O mon ami ! si un Anglais voulait nous juger par ce qui est arrivé chez nous dans ces derniers tems, si on lui donnait la liste de tous nos suicides en peu d'années, quelle dose de mélancolie la plus noire ne jetterait-il pas dans le caractère d'une Nation qui rit, qui plaisante de tout, qui n'a eu d'égale pour la gaité que la vive & joyeuse Athènes. Au reste, puisque nous voilà sur cette déplorable manie, on serait tenté de croire qu'en passant la Mer, pour s'essayer avec nous, elle a diminué d'autant dans cette Isle ; ou

bien l'année n'est pas favorable. Depuis que j'y vis, les papiers publics ont à peine fait mention d'un suicide; & vous savez qu'ici ces Trompettes journalières publient tout *de par la Liberté*.

Un autre trait du caractère Anglais, c'est la constance. Elle se montre dans les recherches assidues pour améliorer l'Agriculture, pour multiplier les animaux utiles & les subsistances, pour étendre le Commerce, pour perfectionner les Arts, pour avancer les Sciences. Si la quadrature du cercle, si la trisection de l'angle, si le mouvement perpétuel, si la transmutation des métaux, si la panacée ne passent pas absolument la portée de l'Esprit humain, il y a à parier que ces sublimes découvertes sortiront d'une tête Anglaise par l'opiniâtreté de la méditation. Sans rappeler ici ce que les *Bacon*, les *Boyle* & les *Newton* ont inventé, ne devons-nous pas plus récemment à leurs compatriotes les premiers rayons dans la nuit de l'électricité?



La constance du caractère Anglais éclate principalement sur un point capital qui a rencontré les plus grandes difficultés dans une longue suite de siècles : je veux dire la *liberté*. *Alfred*, le premier des grands Rois du Pays, avait consigné dans son testament ces paroles augustes : « il est juste que l'Anglais soit aussi libre que sa pensée ». Mais vous aurez, sans doute, observé, vous qui savez lire, que la plupart de ses successeurs ont voulu déchirer le testament. C'est un grand spectacle de voir sur le théâtre des tems, une Nation vigoureuse aux prises avec le Trône pour défendre sa liberté, de voir comme elle emploie ses Philosophes, ses Orateurs, pour éclairer, pour échauffer les Esprits dans le combat ; comme elle construit, comme elle oppose sa législation au pouvoir arbitraire ; comme elle assure à chaque individu la propriété des biens, de l'honneur & de la personne ; comme elle forme le trésor

public, comme elle le retient sous sa main; comme elle empêche tout impôt, toute levée de troupes, toute armée subsistante sans son consentement; comme elle tourne au profit de la liberté, les minorités des Rois, les divisions dans la Maison Royale, les rivalités pour la Couronne. Ni la hauteur foudroyante de *Guillaume le Conquérant*, qui ne voulait gouverner que par l'épée, ni la froide & longue tyrannie de *Henri VIII*, ni les machinations corruptrices & despotiques des *Stuart*, ni les échaffauds n'ont pu vaincre la résistance d'une Nation toujours en garde contre la force & la surprise. Si elle a prodigué ses trésors & son courage à des Rois ambitieux tels que *Henri II*, *Edouard III*, *Henri V*, pour asservir d'autres Peuples, elle s'est fait payer sa condescendance par la garantie & l'érendue de ses libertés.

On remarque assez généralement dans le peuple Anglais une sorte d'or-

gueil qui l'empêche de s'abaisser devant la naissance , devant la fortune , devant les titres , devant le Trône même. S'il voit une Majesté dans son Roi , il en voit une autre dans la Nation. S'il fait sa cour au Chef , c'est parce que le Chef lui-même courtise la Nation par sa popularité. Si on l'encense , si on le glorifie par des acclamations , si on augmente ses revenus , c'est lorsqu'on est content de lui.

Il ne faut pas prendre cet orgueil pour un trait du caractère national. Il n'est pas plus naturel à l'Anglais qu'à tout autre homme. Il est factice. C'est un produit de la constitution politique. Le droit qu'a tout Anglais de députer & d'être Député au Parlement , de concourir à la législation , de discuter , de décider les plus grands intérêts des Citoyens , de défendre la sûreté publique & la sienne , lui élève l'âme. Le Serf Russe ou Polonais , l'Esclave Turc auraient les sourcils aussi relevés , la tête

aussi haute, s'ils jouissaient, comme l'Anglais, des titres originaux du genre-humain. L'usage de servir le Roi d'Angleterre à genoux, lorsqu'il mange en public, paraît bien opposé à cette fierté d'âme : pure étiquette sans conséquence. Comme il ne saurait abuser du pouvoir, il n'y a point de danger à le combler d'honneur.

Mais il est un troisième trait que la Nature semble avoir gravé dans le caractère de la Nation ; *l'humanité*. Rappelez-vous ces associations libres & spontanées que j'ai mises sous vos yeux dans quelques-unes de mes Lettres, ce concours permanent de bienfaisance dans la Capitale & les Provinces, ces souscriptions éventuelles de charité pour suppléer à ce que le trésor public ne peut pas faire en faveur des malheureux de toutes les classes. Le Cultivateur, l'Artisan, le Matelot, le Soldat de terre ou de mer, tous savent fort bien que dans la maladie ou la vieillesse

ils

ils auront tous les secours nécessaires ; tous savent que leur postérité sera traitée de même. Ils meurent tranquilles sur le sort de leurs veuves & de leurs enfans. Ce n'est pas le Gouvernement qui ordonne , qui soutient cette charité publique ; c'est l'humanité de la Nation.

Rappelez-vous encore le peu que je vous ai tracé sur son Code criminel , les formalités les plus scrupuleuses à recevoir une accusation avant que d'arrêter l'accusé : la netteté , la salubrité , la commodité même des prisons ; les conseils qu'on lui accorde pour se défendre , loin d'exiger par serment qu'il s'accuse lui-même , le Jugement par ses Pairs & par l'unanimité en face du Public ; la tendre compassion des Juges qui craignent de trouver un coupable ; & s'il faut enfin qu'il meure par la lettre de la Loi , la pitié qui le suit , en écartant toutes les peines atroces , telles que la torture , la roue , &c ; la pitié publique qui console sa famille ,

M

## 266 NOUVELLES OBSERVATIONS

en rejetant toute l'infamie sur le seul coupable , ne conclurez-vous pas avec moi , que l'humanité habite avec ce Peuple ? Au reste , quand on détaille les individus , même dans les classes qui ont reçu la plus belle éducation , même à la Cour , où communément on n'a qu'un ton , qu'un visage , on trouve des caractères singuliers , bisarres , approchant du Misanthrope de *Molière* : cela vient de l'affurance que la liberté donne. Je pourrais mettre sous vos yeux un grand nombre de ces originaux qui font admirer & rire. Mais le Courrier me presse. Nous en parlerons à mon retour.



## L E T T R E   X X X I I I .

*De Londres , le 18 Août.*

A V A N T que de terminer notre correspondance , je voudrais vous entretenir des mœurs Anglaïses ; mais je crains de rebattre mes premières voies. Y aurait-il si grand mal ? On répète si souvent les autres dans les conversations & dans les livres , qu'on est peut-être pardonnable de se répéter soi-même.

Les mœurs tiennent à la nature du Gouvernement, qui est le premier Prédicateur de tous les pays. Dans la Constitution Anglaïse , les grands Propriétaires n'ayant ni Vassaux , ni Justice Seigneuriale , n'ont ni morgue , ni hauteur : de plus , ayant besoin de la faveur du Peuple pour arriver aux postes

M 2

d'éclat , ils ménagent le petit Propriétaire qui , comme eux , n'appartient qu'à l'Etat. Les Pairies , Dignités de la plus haute importance dans les affaires publiques , ne sont que des titres que les Particuliers respectent sans en rien craindre. Les Pairs , après la tenue du Parlement , s'en vont dans leurs terres où ils ne peuvent faire que du bien , sans force pour le mal. La Chasse , qui dans d'autres Gouvernemens est une source de dommages dans les récoltes , de querelles , de meurtres , n'en cause point ici. Elle est ouverte , dans des tems marqués , à quiconque a un certain revenu en fonds de terre , fixé par la Loi ; & ce revenu est fort commun dans un pays riche. Vous chassez sur moi , je chasse sur vous. Tout est égal & paisible.

Dans la constitution Anglaise , l'homme de mérite , quel qu'il soit , marche aux Places , aux Magistratures , aux



honneurs. Chaque nouveau Parlement met sur le grand Théâtre de la Nation plus de cinq-cents Représentans du Peuple. Avec le talent de la parole, le simple Citoyen peut monter à la Pairie, ou du moins à la plus haute considération. De-là naît une application constante à s'instruire des Loix, des forces, des grands intérêts de la Nation. Le Peuple, d'autre part, dans un grand mouvement d'Agriculture, d'Arts utiles, de Commerce, ne manque jamais de travail. Or vous savez que le travail de tête ou de corps est le gardien des mœurs, comme l'oisiveté est la source de la corruption.

Dans la constitution Anglaise, il est difficile de retenir le salaire de l'Ouvrier, ou les avances du Commerçant, de vivre de crédit. Pour une dette qui excède quarante Shillings, contrainte par corps ou caution. Le grand Seigneur même n'ose pas devoir : on voit dans

l'Eglise de Westminster les corps de deux Ambassadeurs Espagnols , morts à Londres. Leur Patrie les réclamait pour leur rendre les honneurs funéraires ; mais l'Angleterre les retient jusqu'au paiement des dettes qu'ils ont laissées. Heureuse nécessité d'être juste. Cependant comme il y a partout des hommes injustes ou malheureux , & des gens trop confians , le Roi, tous les sept ans , envoie au Parlement un Edit portant amnistie générale pour tous les Débiteurs insolvables détenus dans les prisons.

Dans la Constitution Anglaise , l'amour de la Patrie , source des grandes vertus , est une passion très - répandue. Elle pénètre jusques dans les ateliers du Peuple. Un Peuple qui élit ses Magistrats , ses Aldermans , ses Shériffs , ses Maires , ses Représentans dans le Parlement national , prend toute la part qu'il peut aux affaires publiques , il s'en

occupe bien plus que du prix des denrées. Il se fait servir dans ses déjeûners les papiers du jour avec le thé & le beurre. Il lit avec avidité les débats du Parlement sur les grands intérêts publics, il s'échauffe avec les Orateurs qui les discutent, il s'assemble sous des Conducteurs pour faire entendre sa voix ; & souvent il fait triompher le bon parti. Un peuple animé de cet esprit, fait souffrir & agir pour le service de l'Etat. Dans une invasion l'ennemi trouverait une résistance bien supérieure à celle qu'on pourrait opposer dans une constitution où le Peuple n'est rien, où chacun est réduit à ne penser qu'à soi-même. L'homme d'Etat, qui sent tout ce qu'on peut tirer d'un Peuple ainsi organisé, est très-avide de la popularité ; mais il fait que, pour la gagner, il faut être ou paraître enthousiaste du bien public. Le Peuple l'en récompense par des acclamations, des

honneurs , souvent même par les dons de la fortune. On a porté plus d'une fois devant les Tribunaux des Testaments en faveur de ces Hommes d'Etat qui n'avaient jamais vu ni connus les Testateurs.

Les Anglais jettés dans la vie publique par la forme de leur Gouvernement , n'en aiment pas moins les douceurs de la vie privée. La liberté de la campagne , dès qu'ils peuvent se dérober aux affaires , leurs Jardins , leurs Parcs , l'équitation journalière , la chasse , la lecture , la prospérité de leurs possessions , c'est dans tout cela qu'ils cherchent leur bonheur. Ils s'attachent à leurs femmes , mais ils courent risque d'être *béquetés de la poule* ; expression triviale dans le pays. Les femmes Anglaïses avec le ton de la plus grande douceur , avec un air de raison , de sentiment & de nonchalance , exercent un empire domestique qui fatigue quel-

quefois celui qui devrait tenir le Sceptre ; & si un amant entreprenait de se faire écouter , il en sentirait encore plus la pesanteur.

Ici le sexe se conduit sur un principe qui n'est pas reçu partout. Une fille dit : je suis libre , pourquoi n'écouterais - je pas le langage de l'amour ? L'épouse dit au contraire : j'ai promis , je suis liée , je ne dois plus rien entendre. De - là vient que dans les conversations la fille ne se contente pas d'écouter ; elle parle , elle a des yeux , du mouvement , de la gaieté ; tandis que sa mère prend un ton & un maintien plus grave. Une fille nubile connaît ses droits. Elle fait que la Loi du pays n'a point dérogé à celle de la Nature , qu'elle n'a nul besoin du consentement d'autrui , pour disposer d'elle-même. Mais la mère qui a déjà disposé librement de sa personne , respecte le serment qui la lie.

M 5

## 274 NOUVELLES OBSERVATIONS

Ce que je vous dis de la retenue des épouses , ne regarde pas les femmes de la haute sphère , qui ont partout de grands privilèges. Leurs mariages ne sont pas assortis & cimentés pour durer toujours : & si le mari vient à se lasser de sa femme , il s'en sépare au moyen d'une pension , sans l'intervention des Tribunaux. A-t-il des soupçons sur sa fidélité ? C'est autre chose. Il se met en sentinelle ; & s'il est assez heureux pour acquérir des preuves juridiques de son déshonneur , le mariage est dissous.

Il n'y a pas long-tems que les femmes de cette classe élevée s'attachaient encore aux soins domestiques , comme les Bourgeoises ; elles ont changé de goût. La toilette , la galanterie , le jeu , les bals , les spectacles absorbent tout leur tems. La parure devient pour elles une étude bien sérieuse. Dans mon premier voyage à Londres , je voyais sur leurs têtes des chapeaux de paille , à bords rabattus , doublés d'un taffetas

couleur de rose, dont le reflet sur des joues fort blanches valait mieux que le rouge du pinceau. Vous savez combien nous avons enjolivé ces chapeaux trop simples pour nous. Qu'ont-elles fait ? Pour en chérir sur notre enchérissement, elles ont formé un buisson énorme de cheveux, de matelas de crin, de gaze, de rubans, de plumes. La Mère des Dieux, avec ses sept tours, n'y ferait œuvre ; & la troupe moutonnière des femmes Bourgeoises suit ce grand modèle. On parle d'un Bill pour reléguer dans les Spectacles tout le beau Sexe derrière les hommes, qui pour leur argent veulent voir aussi bien qu'entendre.

Il est plus d'un pays où les jeunes veuves se trouvent à merveille de leur liberté. Ici elles pensent bien vite à reprendre des liens.

Il y a ici, comme ailleurs, des amours vagues ; mais on n'y voit point de ces

petits ménages si lourds à soutenir , de ces petites maisons qui ruinent les grandes. On n'entretient pas , on paie noblement chaque service. Quant aux Femmes tout-à-fait publiques , le nombre & l'impudence vous étonneraient. Elles attaquent à toute heure , sans attendre que la nuit vienne couvrir leurs batteries de son ombre. Dans les *Bagnios* (1), dans la plupart des Tavernes , on les sonne , dit-on , comme une tasse de thé ; une chose qui n'est pas commune, c'est que là, ou chez elles, on ne se plaint ni de la moindre injure , ni de la plus petite esclandre , grâce au flegme Anglais & à la Loi. Les Vénitiens , qui avaient des Courtisanes au commencement de ce siècle , disaient que, tandis que les Courtisanes se livrent, les honnêtes Femmes font en sûreté :

---

(1) Les Bains



mais c'étaient des Courtisanes à la grecque, avec de l'esprit, de l'instruction & des talens : excuse pour le désordre, s'il est quelque moyen de l'excuser.

Toute Nation riche a du luxe. On en voit ici une espèce plus marquée qu'en beaucoup d'autres Capitales. C'est en tableaux & en statues. Comme les Anglais voyagent sans cesse en Italie, ils y sement leurs guinées, pour en rapporter les productions des Arts. Ils en tirent aussi quantité de beaux marbres de Carrare pour des cheminées, où l'on admire la finesse de la Sculpture, & pour des escaliers qui, dans les grands édifices, font d'un effet surprenant. Le premier coup-d'œil en découvre toute la hauteur jusqu'au comble, avec la forme qui n'est pas commune; au-lieu d'être soutenus de droite & de gauche, comme les nôtres, un côté est en l'air : c'est un effort & un jeu de l'Art. Un tapis présente un sentier vers

le milieu , & le marbre brille à côté. L'usage du tapis est aussi en vogue dans toutes les maisons bourgeoises où il est encore plus nécessaire pour amortir le bruit des allans & des venans sur des marches de bois. C'est pour la même raison que , dans les appartemens , les parquets , ou ; pour parler plus juste , les planchers sont garnis d'un tapis.

Le luxe s'étend encore aux porcelaines les plus recherchées & aux piergeries. Il est moindre pour les habits & pour la table. Les parasites n'ont pas beau jeu ici. On ne se présente que sur une invitation marquée ; & si on a envie d'accepter , il ne faut pas y chercher de façon ; car avec des gens qui ont la politesse de l'âme , plus que celle des manières , on courrait risque d'être dupe.

Le luxe est excessif en jeu & en paris. Quantité de fortunes baissent , remontent , ou s'anéantissent par ces deux

passions. Les paris qui se font aux courses de Newmarket, d'York & ailleurs, ont du moins cet avantage, qu'elles répandent une émulation générale pour soigner, pour exalter la race des chevaux. Si quelqu'autre Nation, en imitant ces courses, n'y cherchait que la gloire du Jacket, que diriez-vous de cette vanité ?

Le luxe du Peuple se borne à l'aifance. Nourriture substantielle, vêtement solide, habitation saine. Point de travail excessif. Ce qu'il fait, il le fait bien, mais lentement. Rien ne dérange l'heure de ses repas ou de ses récréations. Rarement on le voit dans l'ivresse, quoiqu'il ne boive point d'eau. La Bière qui fait sa boisson ordinaire, n'enivre pas comme le vin. Il n'est point querelleur. Dans les embarras des rues, le Roulier, le Cocher, le Porteur-de-Chaise, le Crocheteur, gens fort irascibles, s'entraident, se débarrassent les

## 280 NOUVELLES OBSERVATIONS

uns les autres avec beaucoup de flegme. Ils ne s'empportent pas même contre leurs chevaux ; ils ne les battent point. Ils conduisent à la voix & par des signes leurs compagnons & leurs amis. Mais ce Peuple n'est-il point insolent pour les étrangers , sur-tout pour les Français ? Je l'avais cru sur parole. Je passe chaque jour bien des heures avec lui. Je lui demande mon chemin & les directions dont j'ai besoin , je n'ai pas remboursé un *french dog* ( 1 ) , j'ai questionné mes Compatriotes voyageurs qui s'en tirent aussi doucement que moi. Cette bonne fortune n'est-elle point due à ce que nos Petits-Mâtres ne sont plus tant Petits-Mâtres ? Peut-être qu'autrefois voyageant dans ce pays-ci , ils ont voulu traiter un Peuple libre , comme on traite un

---

(1) Chien de Français.

Peuple asservi , l'injure sur les lèvres & le bâton haut. Oh ! alors on trouverait à qui parler.

Il n'est point de Nation qui n'ait de grands vices mêlés aux grandes vertus. N'aimons point à jeter des pierres dans la maison des autres , de crainte qu'on n'en jette dans la nôtre. Si j'avais voulu corriger cette Nation , j'aurais plus remarqué ses vices que ses vertus. Il est du moins un vice presque inconnu ici , l'hypocrisie. Chacun se montre assez comme il est , sans excepter les Ecclésiastiques. Comme ils tiennent au monde par les titres de mari & de père , ils n'ont pas besoin du masque de la sévérité. Ils disent avec Térence : je suis homme , & rien de tout ce qui appartient à l'homme ne m'est étranger.

Je reçois à ce moment votre dernière Lettre , qui aurait dû m'arriver plutôt ; mais il faut compter sur le vent. Ne m'écrivez plus. Dans quelques jours je

vous embrasserai ; & , s'il vous prend envie de voyager à votre tour, vous me rendrez au centuple les instructions que je vous ai données.

*F I N.*



# DISCOURS

PRONONCÉS

DANS LA CHAMBRE

DES COMMUNES,

*A l'occasion de la Guerre présente de  
L'ANGLETERRE avec ses Colonies.*

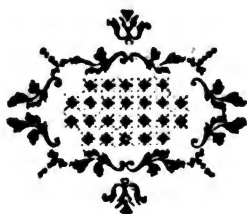
**L'**AUTEUR des Observations a cru faire plaisir au Lecteur, en lui donnant la traduction de cinq Discours prononcés dans la Chambre des Communes, à l'occasion de la guerre présente de l'Angleterre avec ses Colonies.

Les Discours sur les grands intérêts des Nations peignent mieux l'Esprit de leur Gouvernement, que la plupart des descriptions qu'on en fait.

Une éloquence molle, circonspecte, timide ; dénote un pouvoir absolu.

qu'il est dangereux d'irriter. Une éloquence mâle, franche, hardie, annonce une constitution où il est permis d'être Citoyen.

Les Discours qu'on traduit ici ont été prononcés par M. *Wilkes*, le célèbre Auteur du fameux *North - Briton*, n<sup>o</sup>. 45, l'idole du Peuple pour un tems, Lord Maire malgré la Cour, & Membre du Parlement malgré le Parlement, n'ayant que la Loi pour lui.





## S U J E T

## DU PREMIER DISCOURS.

**L**E Roi d'Angleterre ayant mis sous les yeux du Parlement en 1775 le soulèvement des Colonies Américaines au sujet des taxes que le Parlement leur avait imposées, & dont elles contestaient le droit; la Chambre des Communes vota dans un Comité du 6 Février, une Adresse à Sa Majesté, pour la remercier de la communication de cette grande affaire; & pour déclarer que, les Colonies étant dans un état actuel de rébellion contre la législation suprême, la Chambre prenait la résolution de maintenir, au risque de ses biens & de sa vie, les droits de la Couronne & du Parlement.

M. Wilkes, Lord-Maire & Membre

de la Chambre des Communes , combattit le vœu du Comité en ces termes :

M E S S I E U R S ,

Jamais on ne soumit au Jugement de la Chambre une affaire plus importante que celle des Colonies Anglaïses dans l'Amérique septentrionale. Elle comprend , ou peu s'en faut , toutes les questions relatives aux droits communs du genre humain , tous les points capitaux de politique & de législation. Je n'entrerai pas dans une carrière si vaste & si battue. Je me renferme dans la grande affaire du jour.

L'Adresse que le Comité apporte à la Chambre , me paraît mal fondée , téméraire & sanguinaire. Elle tire l'épée injustement contre l'Amérique. Mais, avant que de permettre au pouvoir exécutif de plonger la Nation dans les horreurs d'une guerre civile , avant que de l'autoriser à tourner les armes de la

mère-patrie contre sa fille , j'espère que la Chambre voudra peser dans la balance de l'humanité , la cause & le fondement de cette malheureuse querelle. La justice est-elle de notre côté ? Peut-elle donner la Sanction aux hostilités qu'on projette ?

Le droit prétendu de taxer des Sujets *sans leur consentement* , est évidemment la première source de la querelle. Avons-nous en effet , Messieurs , ce droit arbitraire sur les Américains ? Voilà le point saillant de la question. Les Loix fondamentales de la Société en général , & les principes de la Constitution Anglaise en particulier , répugnent également à cette prétention. L'idée exacte de propriété exclut le droit de tout autre à prendre quoi que ce soit du *mien* sans mon consentement ; autrement le mien n'est plus le mien. Nos possessions seraient aussi précaires que la volonté d'autrui. Quelle est en effet la propriété qui me reste

dans une chose dont un autre peut s'emparer à son gré. Certes, si une partie de mon bien est soumise à la discrétion de quelque pouvoir, il en est de même de la totalité. Si nous pouvons taxer les Américains sans leur consentement, ils n'ont plus de propriété, rien qu'ils puissent appeler le *leur* avec assurance; car nous pourrions exiger le tout comme une partie. Les mots de *liberté* & de *propriété*, si chers aux Anglais, si doux à leurs oreilles, ne seraient plus qu'une cruelle moquerie, qu'une insulte aux Américains.

Les Loix de la Société en général, je le répète, sont manifestement calculées pour assurer la propriété de chaque individu, de chaque Sujet de l'État. Ce point essentiel n'est pas moins clairement déterminé par les grands principes de la Constitution sous laquelle nous vivons. Tous les subsides que nous donnons à la Couronne, sont toujours expressément qualifiés de *concessions gratuites*

*gratuites* de la part des Communes, *de dons libres* de la part du Peuple. Son plein consentement est statué, est exprimé dans le don même.

Mais, Messieurs, il y a dans notre Histoire un fait bien remarquable qui décide la question. Cherchez dans les Registres de la Cour, vous y trouverez que la Ville de Calais en France, tant qu'elle a appartenu à la Couronne Britannique, n'a jamais été taxée, sans avoir des Représentans dans notre Parlement, & par conséquent sans son consentement. Thomas *Fouler* & d'autres encore y prirent séance & y votèrent comme Bourgeois de Calais.

Je prévois une objection: quoi donc? l'Amérique jouira-t-elle de la protection de la Métropole, sans contribuer au soutien de cette tendre mère qui l'a nourrie, qui l'a élevée avec tant de soin, à qui elle doit sa force & sa grandeur?

L'Amérique a fait une réponse vic-

N

torieuse à cette objection par sa conduite durant une longue suite d'années, & par nombre de Déclarations les plus positives. Elle a démontré en paroles & en actions, sans le moindre nuage, son amour, son ardeur, sa piété filiale envers la Mère - Patrie. Oui, les Américains ont toujours été prompts à contribuer non-seulement aux dépenses de leur propre Gouvernement, mais encore aux besoins, aux nécessités du nôtre. Ils n'ont hésité, ils n'ont contesté que lorsqu'il s'agissait des folles dépenses, des surprises fiscales de la Royauté. Dans les deux dernières guerres avec la France, emportés par le zèle, ils ont passé les froides bornes de la prudence. Ils vous ont prodigué leurs richesses, ils ont combattu à vos côtés, disputant de valeur avec vous, & partageant la victoire sur l'ennemi commun des libertés de l'Europe & de l'Amérique, l'ambitieux, le perfide

Français (1) que nous craignons, que nous flattons aujourd'hui.

Il y a plus. Le siège & la prise de Louisbourg avec d'autres opérations militaires dont nous n'avons partagé ni les travaux, ni les dépenses, que nous n'avons même connus qu'après le succès, prouvent assez l'attachement des Colonies à notre pays, & leur disposition à porter plus que leur part du fardeau de la dette publique. Mais, Messieurs, ne perdons pas de vue le point décisif de la question. Les contributions qu'elles ont fournies, c'étaient des dons que des hommes libres, aussi libres que nous, mettaient sur l'Autel de la Patrie.

---

(1) *Remarque du Traducteur.* On fait le cas que l'on doit faire des injures d'une Nation rivale. Les Romains, pour exprimer la mauvaise foi, disaient la *foi Carthaginoise*, tandis qu'ils violaient eux-mêmes un Traité fait avec Carthage.

Quel est leur langage à ce moment même que nous les flétrissons de la marque odieuse de rébellion , que nous méditons leur perte ? Dans la dernière pétition du Congrès au Roi , ils déclarent *qu'ils sont prêts , comme ils l'ont toujours été , à lui prouver leur fidélité & loyauté , en faisant les plus généreux efforts pour fournir des subsides & lever des forces , lorsqu'ils en seront requis constitutionnellement.* Voilà le mot que tout Anglais doit entendre.

J'ai entendu parler d'un plan qui concilierait tous les différends. Il ne vient pas d'un Ministre , mais du noble Lord (1) à qui l'Angleterre est redevable de ses derniers triomphes. Ce plan est d'assembler un autre Congrès au Printemps prochain , pour régler avec le Parlement de la Grande-Bretagne & les Députés des Colonies , la contribution de chaque Province ; car je per-

---

(1) Le Lord Chatam.



siste à dire qu'on ne peut pas lever sur elles un shilling, sans leur consentement. Mais je crains fort que le plan du noble Lord ne soit rejeté, & que tout moyen de conciliation ne devienne impraticable.

On a calomnié les Américains dans cette Chambre & ailleurs. Ils se plaignent, dit-on, de l'*Acte de navigation*; & ils demandent qu'on le révoque. Fausse assertion. Nous avons la preuve du contraire dans la résolution du Congrès. Ils demandent seulement d'être remis sur le même pied qu'ils étaient à la fin de la dernière guerre. On assure aussi qu'ils ont assez d'humeur, assez d'audace, pour vouloir secouer la suprématie de la Métropole. Rien de tout cela. Les résolutions du Congrès général & des Assemblées Provinciales, résolutions trop nombreuses pour être citées, sont autant de preuves de leur soumission. Leurs vœux sont clairement exprimés dans leur dernière pétition au

Roi ; je demande permission de la lire à la Chambre : *Nous ne demandons que la paix , la liberté & la sûreté. Est-il aucune demande plus juste & plus raisonnable ? Nous ne demandons ni la diminution de la prérogative Royale , ni aucun nouveau droit en notre faveur , résolus à supporter & maintenir votre autorité Royale sur nous , & à serrer les nœuds qui nous lient avec la Grande-Bretagne.* Quel contraste , Messieurs , avec les procédés de l'administration Britannique ? Ils tendent directement à rompre ces précieux liens qui attachent les Colonies à la Métropole.

L'Adresse qu'on nous propose , présente nommément la Province de Massachusetts , comme levant l'étendard de rébellion ; & les autres Provinces comme complices. Des personnages éclairés dans cette Chambre , ont employé leur éloquence à les envelopper toutes dans le crime de rébellion. Leur état présent est-il effectivement un

état de *rébellion* ? ou n'est-ce qu'une résistance convenable & juste à des coups d'autorité qui blessent la Constitution , qui envahissent leur propriété & leur liberté ? Mais voici ce que je fais très-bien. Une résistance couronnée du succès est une *révolution* & non une *rébellion*. La rébellion est écrite sur le dos du révolté qui fuit ; mais la révolution brille sur la poitrine du Guerrier victorieux. Qui peut savoir si , en conséquence de la violente & folle *Adresse* de ce jour, les Américains, après avoir tiré l'épée , n'en jetteront pas le fourreau , aussi bien que nous ; & si dans peu d'années ils ne fêteront pas l'*Ere glorieuse* de la révolution de 1775 , comme nous célébrons celle de 1688(1). Si le Ciel n'avait pas couronné du succès les généreux efforts de nos pères pour la liberté , leur noble sang aurait teint nos échaffauds , au lieu de celui

---

(1) Le détronement de Jacques II.

des traîtres & rebelles Ecoffais ; & ce période de notre Histoire qui nous fait tant d'honneur, aurait passé pour une rébellion contre l'autorité légitime du Prince ; & non pour une résistance autorisée par toutes les Loix de Dieu & de l'Homme , & non pour l'expulsion d'un Tyran.

Mais, Messieurs, je ne comprends pas plus la sagesse que la justice de cette Délibération. Votre force répond-elle à l'entreprise ? Où sont vos armées, comment les maintiendrez-vous, les recrûterez-vous ? Réfléchissez que la seule Province de Massachusset a dans ce moment même 30000 hommes armés & disciplinés ; & ne savez-vous pas que, dans un dernier effort, elle peut en mener au combat près de 90000 ? Elle le fera, lorsque tout ce qu'elle a de plus cher sera en danger, lorsqu'il faudra défendre ses biens, ses libertés contre de cruels oppresseurs. Vous n'aurez pas même assez de force

pour conquérir & conſerver cette ſeule Province.

Le noble Lord au ruban bleu (1) ne demande que 10000 hommes de nos troupes avec quatre Régimens Irlandais , en reconnaiffant que l'armée ne peut excéder le nombre qui a été ſtatué par le dernier acte du Parlement. Où l'enverrez-vous , cette armée ? Peut-être pourrez-vous mettre Boſton en cendres, ou le munir d'une forte Garniſon ; mais la Province ſera perdue pour vous. En ce cas , Boſton ſera un autre Gibraltar. Vous poſſéderez dans la Province de Maſſachuſet , comme vous faites en Eſpagne , une ſeule Ville , tandis que tout le pays reſtera au pouvoir de l'ennemi. Vos flottes , vos armées , pourront prendre quelques Villes ſur les Côtes de la Mer , du moins pour quelque tems , Boſton , Newyork , Saint-

---

(1) Le Lord North, Chevalier de l'Ordre de la Jarretière.

Augustin : mais le vaste continent de l'Amérique sera perdu pour toujours. La peau de bœuf qui déterminait le circuit de Carthage, va se renouveler ; vous l'empêcherez de s'étendre aux Places Maritimes où vous commercerez, s'il vous en reste ; mais elle s'étendra de mille autres côtés. Vous pesez aujourd'hui votre destinée dans la grande balance des Empires. Je la vois baisser, tandis que l'*indépendance* Américaine (1) s'élève au pouvoir & à la grandeur des Etats les plus florissans ; car elle bâtit sur une base solide, la *liberté* (2).

(1) La déclaration de l'indépendance Américaine par les Représentans des Etats-Unis assemblés en Congrès, a été faite le 4 Juillet 1776, environ dix-huit mois après la prononciation de ce Discours, espèce de prophétie.

(2) Au mois d'Avril de la même année, le Congrès, sacrifiant à la *Liberté*, statua qu'on n'importerait plus d'Esclaves dans les Etats-Unis. Bon exemple pour toutes les Nations civilisées, si elles n'étaient pas encore barbares en beaucoup de points.

Oui, Messieurs, je tremble sur les conséquences presque certaines d'une *Adresse* qui n'est fondée que sur l'injustice & la cruauté, & qui est si contraire aux solides maximes de la vraie politique, comme aux règles infaillibles du droit naturel. Les Américains voudront certainement défendre leurs propriétés & leurs libertés, avec le courage qu'elles inspirent à des hommes qui fuient la tyrannie, avec le courage que nos ancêtres ont montré dans des occasions pareilles. Ils se déclareront *indépendans*, n'en doutez pas. Ils en risqueront les suites, quelles qu'elles puissent être, plutôt que de courber leur tête sous le joug que l'administration leur fabrique. Une adresse de nature sangui-naire ne peut manquer de les jeter dans le désespoir. Ils sentiront que, non contents de tirer l'épée, vous en voulez brûler le fourreau. Vous les déclarez *rebelle*s de la façon la plus irritante. Toute idée de réconciliation va s'éva-

nour. Ils prendront les mesures les plus vigoureuses , pour se défendre. Tout le continent du Nord de l'Amérique va se démembler de l'Angleterre ; & la grande arche que nous avons élevée , pour la joindre avec nous , est au moment de se rompre. Mais non , j'espère que la juste indignation du peuple Anglais punira les Auteurs de ces pernicieux conseils ; & que les Ministres qui ont imaginé ces fatales mesures , paieront de leur tête la perte de la première Province Américaine.





## S U J E T.

## DU DEUXIÈME DISCOURS.

C O M M E les taxes que le Roi d'Angleterre avait mises sur ses Colonies, étaient illégales au jugement des Colonistes; & les mesures pour la guerre se continuant en Angleterre, malgré le parti de l'opposition, il y eut une *motion* (1) le 27 Novembre 1775, dans la Chambre des Communes, pour une Adresse au Roi, dans laquelle on le supplierait de nommer à la Chambre l'Auteur original qui lui a conseillé de taxer l'Amérique sans le consentement de ses Assemblées; & avant même que d'avoir proposé ce projet au Parlement.

M. Wilkes prit la parole & dit :

M E S S I E U R S ,

L'Adresse à Sa Majesté qu'un hono-

---

(1) Ouverture d'un avis par quelque Membre de la Chambre, matière à débats.

nable Membre (1) propose aujourd'hui, est si différente des dernières, qu'elle me paraît propre à enlever tous les suffrages. Oui, Messieurs, je crois qu'il est de la plus grande conséquence de connaître l'Auteur ou les Auteurs originaux de cette guerre injuste & pernicieuse, qui a déjà inondé de sang une partie de l'Amérique, qui a semé l'horreur & la dévastation dans ce continent. Déjà plusieurs de nos Colonies sont perdues, & le reste est engagé dans une guerre civile; convient-il que nous restions dans une incurie criminelle? Il est de notre devoir, à la requête de la Nation, de découvrir & punir ceux qui ont causé tant de maux par leurs funestes conseils. Nous le devons au Peuple en général; & plusieurs de nous en sont chargés expressément par leurs Constituans.

Nous sommes à la veille d'une éter-

---

(1) L'Alderman Oliver.

nelle séparation avec le Nouveau-Monde , à moins qu'une sincère & prompte réconciliation ne nous réunisse. Mais si la présente motion réussit , je suis sûr qu'elle opérera une réunion plus sincère & plus durable que les propositions captieuses & fallacieuses de l'Administration. Lorsque les Américains verront la vengeance que le Parlement exercera contre les Auteurs des calamités communes , leur confiance renaîtra , & ils desireront de se réconcilier avec nous : les principes de violence & d'injustice qui ont prévalu jusqu'à présent, disparaîtront à leurs yeux , pour faire place aux sentimens d'équité & de modération. Une négociation s'arrangera , & la tranquillité générale se rétablira dans un Empire ébranlé jusques dans ses fondemens.

Je suis fortement persuadé que c'est le seul moyen qui nous reste , de nous tirer avec honneur des troubles allarmans où nous sommes engagés. Vous

avez voté des flottes & des armées. Vos forces figurent grandement dans les annonces du Ministre de la Guerre, & dans l'estimation des dépenses, qu'on a laissées sur notre Bureau.

Mais le Ministre fait fort bien que ni les forces, ni l'argent demandé ne feront pas réussir le projet insensé de subjuguier le vaste continent de l'Amérique, pas même si on employait toutes les ressources de notre Empire. Dans la première & sanginaire campagne, vous avez conquis un seul poste, *Bunker'shill*, grâce à ce qu'on vous a reçus comme amis dans le seul Port de Mer important que vous possédez encore.

Je souhaiterais que le noble Lord (1)

---

(1) Lord George Sackville Germaine. Il commandait la Cavalerie Anglaise dans la dernière guerre avec la France. La Cour Martiale le déclara coupable d'avoir désobéi aux ordres du Prince Ferdinand de Brunswick, Commandant en chef, &, en conséquence, incapable de

élevé dernièrement à une des Places civiles les plus éminentes , reprenant le service militaire, voulût tenter, à la tête de toute la Cavalerie Britannique , d'avancer seulement l'espace de dix milles dans le pays ; il ne le voudra pas , il est trop prudent pour avoir le courage d'une telle entreprise. Mais y a - t - il aucun Ministre assez confiant pour se flatter de la conquête de toute l'Amérique ? Les Américains disputeront chaque pouce de terre , chaque passage , chaque défilé , chaque *Thermopyle* , chaque *Bunker'shill*. Une chaîne d'événemens infortunés se nouera. Ils vous ôteront le pouvoir de recrûter , peut-être même de subsister ; & dans une si grande distance vos forces affaiblies de plus en plus s'anéantiront ; & enfin , après une guerre de

---

servir dans les Emplois Militaires , quels qu'ils soient. Il est aujourd'hui Secrétaire d'Etat pour l'Amérique.

plusieurs années , lorsque les Manufacturiers & les Marchands ruinés viendront assiéger les portes du Parlement, l'allarmer par leurs cris , vous penserez peut-être à envoyer , non des *Commisaires* , mais des *Ambassadeurs* au Congrès général pour crier *paix* lorsqu'il n'y aura plus de paix.

C'est pourquoi, Messieurs , il est absolument nécessaire de ne pas différer un moment de travailler à cette paix ; & c'est ce qui me fait approuver la motion de ce jour ; elle présente la branche d'olivier , ne la rejettons pas. Les Américains font des progrès rapides dans la population & dans tous les Arts utiles. Ah ! Messieurs , ils en font aussi dans l'Art destructeur de la guerre. Le dernier & digne Gouverneur de Pensylvanie (1) a déclaré à la Barre de la Chambre des Pairs , que cette

---

(1) Richard Penn fut interrogé sur l'état de l'Amérique, le 10 Novembre 1775.

Province produit plus de bled qu'il n'en faut pour nourrir ses Habitans, qu'elle en exporte considérablement chaque année, qu'elle a tiré du Salpêtre de son propre sol, qu'elle connaît l'Art de la poudre, l'Art de fondre des canons de fer & de bronze, habile aussi à fabriquer des armes légères, qu'elle entend la construction des vaisseaux aussi bien que les Européens, qu'elle a enrôlé vingt-mille hommes qui n'ont pas encore de paye, mais qu'en attendant quatre-mille sont prêts à marcher au premier signal.

Ajoutez à tout cela les rapports authentiques des préparations qui se font dans la Baye de Massachusset & dans la Virginie, pour former, dresser & discipliner des troupes. Même agitation dans les autres Provinces. N'est-ce pas une infatuation de compter sur nos forces ?

Tous les sages Législateurs ont calculé la force d'une Nation sur le nom-

bre des Habitans actifs , robustes & laborieux qu'elle renferme. La population , dans la plus grande partie de l'Amérique , se double dans la révolution de dix-neuf ou vingt ans ; tandis que celle de notre Isle a diminué depuis l'année 1692. Les dernières émigrations étonnent & allarment. Elles ont fui un Gouvernement oppressif. Les Américains sont un Peuple pieux & religieux , ils observent avec ardeur & succès le premier Commandement du Ciel : *croissez & multipliez*. Tant qu'ils continueront dans cette ferveur de fidélité conjugale , tant que les femmes mettront leur bonheur à être fécondes, tous vos efforts pour les subjuguier seront vains ; ils les regarderont avec autant de mépris que d'horreur. Leurs forces croissent de jour en jour ; & si vous perdez le moment de la réconciliation , vous perdez tout. L'Amérique peut être regagnée , mais jamais conquise.



Le grand nombre parmi nous semble n'avoir pas assez mûrement considéré avec quel désavantage nous nous engageons dans cette guerre Américaine. C'est contre un Peuple bien éloigné de nous, c'est contre un Empire naissant qui est dans toute la vigueur de la jeunesse. Le Congrès qui gouverne, n'est pas chargé, comme notre Parlement, de la monstrueuse dette de cent-quarante millions sterl. dont les intérêts à payer menacent d'engloutir toutes les taxes que nous pouvons imposer. Le Congrès n'a pas ce nombre famélique de gens en place & de pensionnaires inutiles que nous avons. Le luxe n'a pas encore énervé le corps & l'esprit des Américains. Chaque shilling que le Gouvernement lève va à l'homme qui combat pour sa Patrie. Ce Peuple se présente comme un jeune héritier, avec une belle fortune, sans dettes; tandis que ses grands parens se montrent sous la forme de la vieillesse, de

la faiblesse, de la caducité, & de la ruine qu'ils ont méritée par leur perversité, leur prodigalité & leurs débauches.

J'entends tous les jours, dans cette Chambre, des contes injurieux qui défigurent le zèle des Américains pour la liberté; & le Ministère est très-exact à répandre ces calomnies. Le noble Lord au ruban bleu, pour jeter sur le Congrès une note odieuse de tyrannie, assure que la liberté de la presse est perdue dans toute l'Amérique. Le noble Lord nous trompe en ceci comme en tant d'autres choses. La liberté de la presse n'a disparu qu'à Boston; où les troupes ministérielles gouvernent encore. La presse est libre à Water-Town, qui n'en est qu'à six milles. Elle l'est à Philadelphie, à Newport, à Williamsbourg, & dans tout le reste de l'Amérique. Comment ne fait-il pas que la proclamation du Général Gage contre Samuel Adam & Jean Hancock, a

été imprimée dans les papiers Américains : elle méritait bien l'impression par sa singularité : elle déclare traîtres & rebelles ces deux vrais Patriotes qui ne font que conseiller, tandis que les Généraux *Washington*, *Putnam* & *Lec* avec tous les Chefs de la Marine, les armes à la main, ne font point frappés du même anathème.

L'honorable Membre qui a parlé le dernier, prétend que « l'Adresse proposée est futile & dérisoire ; car nous » connaissons, dit-il, l'Auteur & le » Conseiller des mesures qu'on a prises » contre les Américains. Il s'avouera » lui-même, il l'a déjà fait. Qui est-ce » qui ne fait pas que c'est le noble Lord » au ruban bleu? » Certes, je desirer fort d'entendre cet aveu de sa propre bouche. Qu'il ôse le prononcer dans cette Chambre, qu'il ôse avouer une seule de ces mesures criminelles, celle qui tend à établir le Papisme & le pouvoir arbitraire dans le Canada. Le père.

d'une idée aussi monstrueuse fait fort bien de se cacher à la Chambre jusqu'à ce moment.

Le même honorable Membre nous avertit que l'Adresse en question ne signifie rien, ne mène à rien ; il faut lui apprendre ce qu'elle signifie & à quoi elle mène, à l'*impeachment* (1). En effet, celui qui a imaginé, conseillé un plan d'opérations qui nous a déjà fait perdre une partie de notre Empire, n'est-il pas assez coupable pour être immolé à la gloire de l'Angleterre & à la paix de l'Amérique ? Est-il une tête plus criminelle, plus dévouée ?

Espérons que le mot foudroyant *impeachment* aura toujours assez de force pour frapper de terreur l'oreille & le cœur des Ministres pernicioeux &

---

(1) *Impeachment*. C'est une accusation des Ministres, que la Chambre des Communes porte à la Chambre des Pairs, qui les juge.

arbitraires.

arbitraires. Les livrer au bras vengeur, c'est la plus belle & la plus importante prérogative de ce Peuple libre ; prérogative qui nous a été confirmée par notre grand libérateur Guillaume III, dans l'acte pour limiter le pouvoir de la Couronne , & pour mieux assurer les droits & les libertés des Sujets. Cette Loi déclare que « le pardon du » Roi, sous le grand Sceau même d'Angleterre , ne peut être plaidé en faveur du coupable, contre l'*impeachment* des Communes assemblées en Parlement ; que ce pardon ne saurait le soustraire à la punition qu'il mérite ». C'est ici le vrai moment d'employer la prérogative.



## S U J E T

## DU TROISIÈME DISCOURS.

**L**ES Colonies qui avaient commencé à se soulever contre la Métropole en 1775, se formèrent en Etats indépendans en 1776. Le Roi en donna connoissance au Parlement, & en conséquence il y eut une motion dans la Chambre des Communes le 31 Octobre, pour remercier Sa Majesté de son gracieux Discours émané du Trône, & l'affurer que ses fidèles Sujets de la Chambre des Communes, en versant des larmes sur les troubles & les calamités des Colonies Américaines, ne peuvent s'empêcher d'exprimer leur horreur pour l'Esprit d'audace & d'ambition forcenée qui vient de les pousser à renoncer ouvertement à la fidélité qu'elles doivent à la Couronne, à rom-

pre tous les liens qui les unissaient à la Métropole, & à ériger leurs confédérations rebelles en Etats indépendans. La motion ajoutait qu'on ne pouvait prendre des mesures trop promptes & trop vigoureuses pour les réduire.

M. Wilkes s'éleva contre cette motion & dit :

### MESSIEURS,

La longue & importante dispute de l'Angleterre avec ses Colonies, fixe l'attention du peuple Anglais, & celle de toute l'Europe. Les plus grands intérêts, non-seulement de notre Isle, mais encore de toutes les Puissances du Continent, sont compromis dans cet évènement. Le sacrifice de tant de sang & d'argent ferait pour tout Etat un objet de la plus haute considération; il l'est bien plus pour nous dont l'Empire semble se dissoudre & passer. Je vois

avec tremblement que nous sommes au penchant de notre ruine.

Depuis notre dernière session, Messieurs, la scène en Amérique est totalement changée. Au lieu de négociations entamées avec plusieurs Assemblées Provinciales ; au-lieu de chercher des raisons pour assurer notre *supériorité absolue sur les Colonies* ; au-lieu de prétendre au *droit de les lier dans tous les cas*, il faut examiner à présent si nous le pouvons pour un seul ; car aujourd'hui nous avons à pousser la guerre avec *les Etats libres & indépendans de l'Amérique* : guerre funeste allumée par le souffle violent & obstiné de nos Ministres, guerre dont l'Histoire fournit peu d'exemples.

L'année dernière, au commencement de Septembre, le Congrès Américain envoya une *pétition* au Roi, pour *supplier Sa Majesté de fournir à ses fidèles Colonistes, quelques moyens justes & raisonnables pour parvenir à une recon-*



*ciliation heureuse & permanente.* Il n'y avait pas un mot dans la pétition qui ne sentît la soumission & loyauté. Cependant le Lord *Darmouth*, Secrétaire d'Etat dans le Département de l'Amérique, fit une réponse pleine de hauteur & d'aigreur, ou plutôt il n'en fit point : *vous n'aurez aucune réponse.* C'est-à-dire, nous ne voulons pas traiter avec vous ; nous rejettons toute négociation ; nous exigeons l'obéissance passive sans condition. Quel nom mérite une telle réponse ? Elle est marquée au coin de l'indignité & de l'insulte. Elle a jetté les Américains dans le désespoir ; & bientôt suivie de la violation des perfides promesses du Lord *Hilsborough*, dans sa fameuse Lettre officielle & circulaire aux Colonies, elle les a forcées à se déclarer *indépendantes*.

On a beaucoup parlé, Messieurs, de la prophétie des Ministres, que les *Américains se déclareraient enfin indé-*

*pendans*. Il était fort aisé aux Ministres d'être prophètes, en prenant toutes les mesures injustes & sanguinaires qui devaient vérifier la prophétie. Ceux qui prédisaient la mort du Grand Henri IV, Roi de France, étaient bien sûrs de leur fait, en dirigeant la main qui devait l'assassiner.

L'honorable Membre assis à côté de moi, attaque la déclaration d'indépendance d'une façon assez singulière. Il l'appelle pitoyable composition, mal écrite, bonne seulement à *captiver le Peuple*. Si elle atteint ce but, elle est bien faite, bien écrite, & politiquement très-sage; car c'est au Peuple à décider cette grande affaire: les périodes polies, les expressions heureuses, harmonieuses, les grâces, l'élégance de la diction que nous admirons ici, feraient peu d'impression sur le Peuple Américain. Il n'aime que les sentimens mâles & nerveux, quoique revêtus d'expressions rudes & sauvages. Toute

éloquence qui subjugue, qui produit l'effet qu'on desire, est, à mon avis, la meilleure sur le grand théâtre de la politique, comme sur les théâtres d'amusement.

Un autre honorable Membre qui approuve l'*Adresse*, a dit que la déclaration de l'indépendance Américaine ne l'étonne point. Je le crois. Il ne faut que le sens commun pour n'en être pas surpris, après nos hostilités, nos cruautés, & à la vue de cette carrière, où une administration phrénétique s'engage toujours plus; & ce qu'il y a de vraiment étonnant, c'est avec l'applaudissement de la majorité de cette Chambre.

On fait valoir, pour nous tranquilliser, les assurances d'amitié que Sa Majesté continue à recevoir de plusieurs Cours de l'Europe. Pure illusion. Ne vous souvient-il pas que le même Ministre, au commencement de notre dernière session, nous communiqua des assurances encore plus positives dans

le discours du Roi. « Je me tiens heu-  
» reux, disait le Prince, de pouvoir  
» vous annoncer que, sur les assuran-  
» ces que je reçois, & sur les appa-  
» rences des affaires de l'Europe, il  
» n'est nullement probable que les me-  
» sures que vous prenez pour réduire  
» les rebelles, puissent être interrom-  
» pues par quelque Puissance étran-  
» gère ». Belles assurances, journalle-  
ment contredites par les préparations  
hostiles de la France, de l'Espagne,  
& de toute la maison de Bourbon.  
Sommes-nous donc assez simples pour  
nous fier à des expressions vagues &  
polies contre l'évidence des faits ?  
Notre Ministère fait fort bien que la  
Cour de Madrid a fait relâcher & appro-  
visionner un Corsaire Américain, arrêté  
à Bilbao en Biscaye. L'Espagne est une  
de ces Puissances étrangères qui nous  
flattent avec les assurances mielleuses de  
l'amitié. Le destin a-t-il donc réglé  
que nous n'aurions pas assez de capa-

cité pour juger de l'avenir par le passé.

Dans la première année du présent règne , au mois de Septembre 1761 , la Gazette de la Cour nous disait : « que » le Roi Catholique n'avait été , en aucun tems , plus porté à entretenir une » correspondance amicale avec l'Angle- » terre ». Cette déclaration fut reçue ici sérieusement ; mais elle fit rire le reste de l'Europe. En effet , au mois de Janvier suivant , sans qu'il se fût rien passé de nouveau de quelque importance , l'Espagne nous déclara la guerre.

Le dissimulé , le douxereux Français pourra-t-il également nous bercer , nous endormir dans une fatale sécurité contre l'évidence de l'Histoire ? Devons-nous espérer qu'il nous traitera autrement qu'il traita les Espagnols dans la révolte du Portugal ? Il envoya des Troupes bien conditionnées , bien payées , au service de la Maison de Bragance , tandis qu'il déclarait son horreur pour la rebellion & les Rebelles , tandis qu'il

ajoutait proclamation sur proclamation pour rappeler ses Déserteurs. Il n'est point de Puissance en Europe qui ne souhaite un heureux succès aux Américains. On nous voit dans tout, ou presque tout le Continent, sous l'odieuse apparence d'opresseurs, de tyrans, nous Anglais, nous Apôtres de la liberté.

Le Roi, dans son Discours, avance que, « si on permet à la trahison de » prendre racine, il en peut naître de » grands maux pour ses loyales Colo- » nies ». Hélas ! Messieurs, ce que nous appellons *trahison*, *rebellion*, & les Américains *juste résistance*, *glorieuse révolution*, a déjà pris racine, racine profonde, & qui s'étend à toutes les Colonies, ou peu s'en faut. Les loyales Colonies sont au nombre de trois, les Provinces à présent libres & indépendantes montent à treize. En mettant l'embargo sur le commerce de l'Angleterre avec les Colonies, le Ministre

qui a composé le Discours fait dire au Roi : « je permets le commerce avec » toutes mes Colonies, excepté treize, » Massachusset , Connecticut , &c ». L'exception, plus forte que la règle, ne présente-t-elle pas un sens trop ridicule ?

Depuis deux ans nous faisons une guerre sauvage , piraticale , injuste. Chaque demande du Gouvernement a été accordée. Les grandes forces qu'il a déployées par terre & par mer n'ont pu nous regagner une Province. Loin de-là , le mal s'augmente, le désespoir se montre. L'année dernière, douze Colonies adressaient de très-humbles pétitions au Trône. A présent, par l'accession de la Géorgie, nous voyons une union fédérative de treize florissantes Provinces, qui se déclarent aussi indépendantes que les plus puissans Empires, & qui défient notre Puissance. Cette déclaration a été faite dans des circonstances qui marquent un courage

auquel la Postérité rendra justice. C'était après que toutes nos forces furent débarquées dans leur Continent.

Pour vous venger, vous avez saccagé leurs côtes, incendié des Villes ouvertes, des Villages sans défense, avec une barbarie qui déshonore le nom Anglais. Devant vos armes se présentait le Jardin d'Eden, derrière elles un Desert affreux; mais, sur tant de ruines, le courage Américain est resté debout. Non, vous ne pourrez vaincre cette fierté d'âme dans les braves Descendans des Anglais. En combattant pour une cause honnête, ils honorent, ils estiment les avantages de la liberté, ils sont déterminés à vivre & à mourir libres. C'est une entreprise insensée de vouloir mettre aux fers l'immense Continent du Nord de l'Amérique. Ce Ministre tire légèrement d'heureuses conséquences des évènements dans la Province de New-Yorck. Ils ne prouvent pas que nous puissions seulement sub-



juguer la Virginie , ou l'une des Carolines. Quelques succès dans deux ou trois combats , ou sièges , ne peuvent conclure pour le succès final d'une guerre si étendue & si compliquée dans le Pays qu'elle embrasse.

Quant à la constante unanimité de la Chambre , que le Ministre prophétise pour la poursuite de la guerre , l'idée même en est absurde , impossible , tant que le système présent d'injustice & d'oppression durera. Plusieurs Membres , dès le commencement , ont déclaré la guerre Américaine injuste , inconstitutionnelle dans son principe , & ruineuse pour nous dans ses conséquences. Nous n'avons ni la force pour conquérir , ni les moyens pour conserver des conquêtes si vastes. Mais , à supposer que nous réussissions , l'Angleterre pourra-t-elle continuer , par ses basses complaisances , par le sacrifice de l'honneur national , à persuader à son ancienne ennemie , à présent sa fausse

amie, la France, de porter le masque politique de l'amitié, & de maintenir une paix précaire ? La France tressaillit en secret, en voyant l'Angleterre tourner ses armes contre elle-même & déchirer son propre sein.

Notre situation, Messieurs, devient extrêmement critique. Notre Constitution est minée au-dedans par la corruption, & au-dehors, en Amérique, elle est attaquée par la violence & la force des armes. Le succès trop fatal de la corruption intérieure, dans une Nation dévouée à périr, n'est que trop évident ; mais je me flatte, comme ami du genre-humain, que la tyrannie de l'ancien monde tombera sans effet. On ne saurait trop répéter à des Ministres insensés & obstinés, qu'il est impossible à notre Isle de subjuguier & conserver l'Amérique : ce vaste Continent est uni par les liens de la force & de la résolution générale. Vos Flottes, à la vérité, pourront, chaque année, porter la ter-

reur sur leurs côtes , vos armées s'empareront peut-être de quelques-uns de leurs Ports ; le Peuple fuira pour se retirer dans l'intérieur des terres , où des Villes , des Villages paisibles couvriront des plaines fertiles , où la Liberté fixera son trône , où les heureux Habitans se réjouiront d'être éloignés des Dieux malfaisans , & de leurs foudres.

J'accède de tout mon cœur à l'avis du noble Lord (1), qui propose un amendement à l'Adresse votée ; mais je vais plus loin : mon opinion est que , si nous voulons sauver notre Empire , conserver le Canada avec les Isles occidentales , & recouvrer quelque partie de l'immense Territoire que nous venons de perdre , il faut rappeler nos Flottes , révoquer tous les Actes injurieux aux Américains , passés en 1763 , & rétablir toutes leurs Chartres : nous pourrons alors , s'ils veulent bien nous pardonner & se fier à nous , traiter avec

---

(1) Le Lord Cavendish.

eux à des conditions justes , honnêtes & égales , sans le moindre mélange de contrainte. C'est la seule voie ouverte au rétablissement de la paix , à la tranquillité intérieure & à l'unité de cet empire convulsif (1), déjà démembré.

---

*Note de l'Auteur du Discours.*

(1) Sir William Draper dit , que l'Angleterre est jettée dans un état convulsif par des Ecrivains anonymes & incendiaires. Locke , ce noble Penseur , est d'une autre opinion. Il est persuadé que l'oppression est la grande & la vraie cause des soulèvemens civils. Voici comme il s'en explique dans le deuxième Livre du Gouvernement civil , ch. 19 : « Le Peuple , accou-  
» tumé à d'anciennes formes , souffre par habi-  
» tude , jusqu'à un certain point , des abus dans  
» le Gouvernement , des inconvéniens dans  
» les Loix , & tous les délires de la faiblesse hu-  
» maine ; mais si enfin une longue suite d'abus ,  
» de prévarications , d'artifices , lui rend visible  
» l'intention de l'opprimer , s'il vient à sentir  
» fortement le joug qui l'accable , il n'est pas  
» étonnant qu'il se soulève , qu'il s'agite , pour  
» mettre le Gouvernement dans des mains qui  
» lui assurent l'heureuse fin pour laquelle le Gou-  
» vernement fut établi ».

## S U J E T

## DU QUATRIÈME DISCOURS.

**L**A guerre de l'Angleterre avec ses Colonies s'allumant de plus en plus, l'Administration, au commencement de l'année 1777, apporta au Parlement un Bill pour donner pouvoir au Roi de faire arrêter & détenir les Personnes accusées ou suspectes du crime de haute trahison, commis dans l'Amérique septentrionale, ou en haute Mer. Ce Bill, qui suspendait la Loi *habeas corpus*, le boulevard de la liberté Anglaise, fut rejeté jusqu'à deux fois. Mais l'Administration ne se rebuta pas. Elle le rapporta à la Chambre des Communes, avec une clause d'amendement qui semblait devoir tranquilliser les esprits. En vertu de cette clause, le pouvoir d'arrêter & détenir les Personnes suspectes,

*par un ordre particulier, ne regardait plus que les Sujets hors du Royaume. Cependant le parti de l'opposition ne se calmait pas.*

M. Wilkes prit la parole, & dit :

MESSIEURS,

Je ne puis garder le silence sur un Bill aussi important que celui-ci, & dont le sort est encore pendant devant la Chambre. L'Administration l'avait d'abord présenté sous une forme qui alarmait justement cette Capitale. S'il eût passé sous cette forme, tous les Sujets du Royaume étaient en danger ; la liberté de chaque individu, dans cette Isle, n'eût plus été que précaire, chancelante & dépendante arbitrairement de la volonté d'un Ministre.

L'esprit du Bill, dans son état original, était une vraie oppression, une tyrannie pour tout l'Empire. Ce Bill a

continué dans cet état jusqu'à ce jour : mais, par le zèle patriotique d'un honorable Membre attaché à la Loi, il vous est représenté avec une clause qui semble rassurer les Sujets qui résident dans le Royaume, en déclarant qu'ils ne sont pas les objets du Bill.

Parlons donc du Bill amendé par la clause. Les expressions correctives, *hors du Royaume*, sont lâches & capiteuses. Elles ne désignent pas nettement les Personnes que le Bill frappe. En effet, des Anglais qui passeraient en France, ou dans les Pays-Bas, pourraient être arrêtés dans leur passage, comme suspects & *hors du Royaume*. La correction aurait donc dû être plus forte, telle que celle-ci, *hors de l'Europe*, ou, encore mieux, comme l'avait proposé un honorable Membre, restreindre le Bill *aux trahisons commises dans nos Colonies Américaines par des Personnes actuellement résidentes dans cette partie du Globe*. Pourquoi rejeter

des paroles si claires , si explicites , si ce n'est pour quelque sombre dessein qu'on n'ose pas avouer. On emploie des expressions qui laissent une porte ouverte à la vengeance Royale ou Ministérielle.

Le Bill , tout corrigé qu'il est , n'exige ni le serment des Témoins qui accusent , ni l'audition de l'Accusé dans sa justification , ni la confrontation avec les Témoins , ni la nécessité de deux Témoins pour fonder un emprisonnement à raison de haute trahison en Amérique , comme la Loi l'ordonne en Angleterre. Est-il possible de donner un pouvoir plus despotique à un Bacha de l'Empire Turc ? Quelle sécurité restet-il aux Sujets dévoués que le Bill regarde , contre la méchanceté d'un Magistrat corrompu ? Le poursuivra-t-on dans les Tribunaux ? Il sera sûrement indemnisé , & peut-être récompensé , par une Administration arbitraire. On intentera une action contre l'Offenseur ;



mais nous savons très-bien, que l'amende à laquelle il sera condamné, pour grande qu'elle soit, sera payée par le Peuple, & non par le Coupable. Un Statut formel, du règne d'Edouard VI, n'admet l'emprisonnement pour trahison, que sous le serment de deux Témoins irréprochables, tant nos Ancêtres avaient à cœur de protéger la liberté personnelle.

Le Bill dont il est question aujourd'hui, demande notre attention la plus scrupuleuse. Nous ne savons que trop, par l'expérience journalière, quelle est la conduite de certains Officiers subalternes vendus à nos Ministres pour trafiquer de la justice sous couleur d'une Magistrature légale. Il y a actuellement, dans la prison de Newgate, un Marchand Américain, *Ebnezer Smith Plat*, accusé de haute trahison dans la Géorgie Américaine. Il a été emprisonné par le Juge Addington, sans qu'on lui ait permis de voir les Témoins qui déposent

contre lui , pas même d'entendre lire leur déposition. Il avait été jugé auparavant sur la même accusation à Kingston , dans la Jamaïque , & renvoyé absous.

J'ai lu une copie authentique de l'ordre de son emprisonnement. Il y est accusé, *engénéral*, de haute trahison. Je ne me vante pas d'une profonde connaissance dans la procédure criminelle , je n'en ai que la lecture attentive qui convient à tout Gentilhomme ; mais j'établis ma croyance sur des autorités que tout le monde respecte, *Blackstone & Burne*. Ces deux grands Jurisconsultes conviennent que l'ordre d'arrêter, d'emprisonner, doit exprimer *spécialement* la cause de l'emprisonnement ; par exemple , pour avoir conspiré contre la personne du Roi , ou pour avoir levé des Troupes contre lui ; & alors c'est aux Cours de Justice à juger si l'accusation est de nature à recevoir caution pour l'Accusé, ou non. Si donc un Juge subalterne,

qui vit sous les yeux des grands Juges dans cette Capitale, ôse se rendre coupable d'un emprisonnement illégal, que ne doit-on pas craindre, dans un Pays lointain, des instrumens abjects & serviles du pouvoir? Ne faudrait-il pas, du moins, en suspendant la Loi *habeas corpus*, insérer dans le Bill la nécessité du serment des Témoins qui accusent, & de leur confrontation avec l'Accusé?

Le cas de *Plat*, Messieurs, nous donne un exemple d'une autre violation de la Loi *habeas corpus*, cette Loi si sacrée que les Ministres abhorrent, & qu'ils ne conservent à l'Angleterre que pour l'éluder en Amérique. Voici le fait : *Plat* fut d'abord confiné sur le vaisseau l'*Antelope* pour trois mois, de-là transféré sur le *Boreas*, ensuite envoyé sur la *Pallas* pour être amené en Angleterre. A son arrivée à Portsmouth, il fut prisonnier sur le *Centaure* pendant trois semaines, &

après sur le *Barfleur*. Le 4 Janvier dernier, il obtint pourtant un *habeas corpus*; mais avant que l'*habeas corpus* pût arriver à Portsmouth, il fut de nouveau relégué sur le *Centaure*. C'est ainsi que l'*habeas corpus* fut éludé; mais ses Amis ayant déclaré qu'ils allaient se pourvoir, *Plat* fut enfin envoyé dans cette Capitale, & emprisonné à *Newgate* de la façon la plus illégale. Je parle devant un grand nombre de Gentilshommes qui peuvent me contredire, si j'ai avancé une seule circonstance contre la vérité.

Sur cela, Messieurs, peut-on veiller de trop près, trop suspecter des Ministres qui ôsent fouler aux pieds nos Loix les plus sacrées? Ne devons-nous pas au Peuple Anglais de maintenir la sanction du serment, le nombre des Témoins, leur confrontation avec l'Accusé, & toutes les autres formes légales dont on ne trouve pas la moindre trace dans ce Bill arbitraire & destructeur. La  
liberté

liberté personnelle doit-elle dépendre du simple soupçon d'un Juge qui agit vraisemblablement par les ordres du Ministre , & qui est toujours prêt à faire sa cour au pouvoir par le sacrifice de la vertu publique & de l'innocence , & dont peut-être l'incapacité seule peut égaler l'amour sordide du gain qui le possède.

Je gémissais sur la fureur extravagante qui a éclaté dans toutes les mesures qu'on a prises contre les Américains ; & en particulier , dans le Bill en question ; il oppose un mur d'airain à une réconciliation qui devrait faire l'objet de nos vœux les plus ardens. Le Bill , tel qu'il a été présenté à la Chambre dans son premier état , porte les marques d'un système régulier de despotisme , conçu dans le sein de l'Administration. Réfléchissons un moment , Messieurs , sur la différence de deux cas qui se présentent , l'un en Amérique , l'autre en Angleterre. Un Sujet , *soupçonné* seule-

ment de haute trahison en Amérique , par exemple , pour avoir donné quelque assistance au Congrès , ou à quelque ennemi du Roi , peut être amené en Angleterre , constitué prisonnier , jusqu'à ce que son procès lui soit fait , sans lui accorder sa liberté en donnant caution : tel est l'esprit du Bill. D'autre part , dans ce Royaume , un Sujet suspecté , & même actuellement accusé de haute trahison ; par exemple , d'avoir conspiré la mort du Roi , ou levé des Troupes contre lui , peut obtenir un *habeas corpus* , rester libre , admis à caution par la Cour du Banc du Roi. Il suit de-là que la seule suspicion de trahison , en Amérique , est un plus grand crime , aux yeux de nos Ministres , qu'un acte ouvert de trahison en Angleterre. Pouvons-nous imaginer que les Américains n'useront pas de représailles , ou prétendons-nous les intimider ? Leur cause est bonne ; & , malgré tous les contes frivoles de nos succès imaginai-

res, la Justice prévaudra enfin. Ils se débattent actuellement dans la souffrance ; mais le courage & la constance ne les abandonneront pas. Au milieu des événemens , le premier signal d'une guerre étrangère nous obligera à rappeler nos Flottes & nos Soldats , & l'Amérique alors sera libre & indépendante. Ce Bill n'est propre qu'à irriter, sans intimider. Le Congrès y répondra, sans doute, avec une fierté digne de lui. Plût au Ciel que le Parlement Britannique égalât ce Congrès de Héros qui, peut-être, est au-dessus du Sénat Romain en sagesse, en courage, en amour incorruptible de la Patrie.

Une autre clause du Bill est, « d'autoriser le Roi à faire arrêter, par un  
 » ordre particulier signé de sa main, &  
 » confiner en telle ou telle place du  
 » Royaume qu'il lui plaira, comme si  
 » c'étaient les prisons ordinaires, les  
 » Personnes suspectes de haute trahison dans la guerre des Colonies ».

Une telle clause peut avoir des effets plus funestes que le bannissement ou le confinement même hors du Royaume.

Un pouvoir susceptible des abus les plus crians ne doit être confié à qui que ce soit, sans restriction, pas même au Roi. Il pourrait, à son gré ; jeter les Personnes suspectes, ou prétendues suspectes, dans des cachots mal-sains, au milieu des marais putrides, ou les étouffer dans des souterrains ténébreux, en leur refusant le jour & l'air, qu'on ne refuse à personne.

Ainsi, Messieurs, je rejette le Bill, de quelque façon qu'on le corrige, rien de plus dangereux que de donner la moindre atteinte à la Loi *habeas corpus*.

Non, je ne consentirai jamais à grossir le pouvoir de la Couronne aux dépens de la sûreté des Sujets. Je ne veux pas armer les Ministres d'une force inconstitutionnelle & redoutable pour le Public.

On a beaucoup parlé, Messieurs, dans le Comité & dans la Chambre, des



anciens Dictateurs , & de l'étendue de leur pouvoir. On a passé en revue plusieurs périodes de l'Histoire Romaine , qui ont fourni beaucoup d'applications aux circonstances où nous nous trouvons. Les comparaisons , entre cette vertueuse République & notre Monarchie corrompue , sont , à mon avis , plus brillantes que solides , plus belles que justes. Le très-honorable Membre , sous la galerie , a remarqué que notre glorieux Libérateur , *Guillaume III* , était Dictateur en Angleterre , après la suspension de la Loi *habeas corpus*. Mais , si vous la suspendez aujourd'hui , je regarde le noble Lord au ruban bleu comme le Dictateur de notre tems. Attendez-vous à l'exercice du pouvoir le plus illimité , le plus despotique. Le premier Acte important du Dictateur Romain dans les affaires publiques , était de créer un Général de la Cavalerie pour le seconder. Si la reconnaissance publique a quelque poids dans les

arrangemens du nouveau Dictateur, je suis sûr qu'il jettera les yeux sur le noble Lord (1) assis à sa droite, qui s'est acquis une gloire immortelle, en chargeant les ennemis de notre Patrie à la tête de la Cavalerie Anglaise.

A propos des Dictateurs Romains, si nous en voulons chez nous; je voudrais, du moins, qu'on créât un nouvel Office très-élevé, vraiment sublime, un Conservateur des Loix. Toutes les Magistratures Romaines ne cessaient pas par la création du Dictateur, les *Tribuns du Peuple* conservaient leur autorité.

Un Membre de la Chambre a relevé un mot dont je me suis servi en plaidant la cause de nos Colonies : *bienveillance universelle*. Il en a ri, il s'est efforcé d'en démontrer l'impossibilité : mais en cela, Messieurs, il ne nous a présenté que ses idées étroites & égoïstes, que

---

(1) Lord George Germaine.

la féchereffe de fon propre cœur, & celle de fa Patrie (1). Ses sentimens font refferrés dans un petit cercle où le bien public n'entre point, faibles sentimens des *Clans* Ecoffaifes (2). Un Anglais a des idées infiniment plus relevées, plus étendues. Son cœur fe dilate, & il y fait entrer la prospérité du Genre-humain. Il ne sent pas même d'aigreur contre les Orateurs corrompus qui veulent faire passer un Bill cruel, persécuteur tel qu'est celui qui fait le sujet de nos débats; il fait les vœux les plus ardens pour la liberté & le bonheur de cet Empire n'a-guères si florissant. La bienveillance universelle, la généreuse humanité, ne forment pas

---

(1) L'Ecoffe.

(2) Les *Clans* ou *Tribus* sont des familles nombreuses rassemblées sous un seul Chef, qui est ordinairement un grand Seigneur du Pays. Chaque Clan regarde les autres, en quelque façon, comme étrangère à elle.

moins le caractère de la partie méridionale de cette Isle que la *good nature*, excellente qualité dont les Étrangers n'ont pas même le nom (1).

Je ne dis plus qu'un mot. La plus belle sentence de l'Antiquité est celle qui fut reçue à Rome avec tant d'applaudissemens, par un Peuple libre, & que le Sénat Anglais doit adopter contre toute mesure d'oppression & de cruauté.

*Homo sum, humani à me nihil alienum puto*

---

(1) *Good nature*. Nous ne pouvons rendre ces expressions anglaises que par celles-ci, *bon naturel*; ce qui paraît trop faible aux Anglais qui savent notre Langue.



---

## S U J E T

### DU CINQUIÈME DISCOURS.

P O U R peu qu'on soit initié dans la Constitution Anglaife, on fait que le Roi a un revenu fixe que le Parlement lui accorde pour l'entretien de fa Maifon, & pour la représentation Royale. C'est ce qu'on appelle la *Liste civile*. Elle a varié felon les tems & les Parlemens ; & lorsque les Rois peuvent faifir quelques prétextes pour l'augmenter, ils y manquent peu. Cela arrive communément en tems de guerre. Le Lord North, en 1777, le 16 Avril, ayant mis fous les yeux de la Chambre des Communes les comptes de la *Liste civile* en recette & en dépense, avec l'ordre du Roi de demander une augmentation de revenu,

M. Wilkes parla & dit :

P 5

## MESSIEURS,

Il n'est pas un Gentilhomme dans cette Chambre, ou dans le Royaume, qui ait plus à cœur que moi la splendeur & la dignité de la Couronne, pour la maintenir dans son vrai lustre. J'avais l'honneur de siéger dans cette Chambre lorsqu'on y agita, au commencement du règne de Sa Majesté, l'affaire de la *Liste civile*. Alors tous les bons Citoyens se flattaient d'avoir un Roi plus que patriotique. J'acquiesçai au don annuel de 800, 000 livres sterling (1), que M. Legge, Chancelier de l'Echiquier, demandait pour le Roi dans la forme ordinaire. Le Parlement accorda, & le Roi accepta avec reconnaissance. Les Ministres du tems témoignèrent à la Chambre combien le Roi

---

(1) Dix-huit millions quatre-cent-mille livres, argent de France.

était satisfait , & qu'il s'estimait heureux d'être délivré de la désagréable nécessité d'importuner le Parlement , à l'exemple de ses Prédécesseurs , pour remplir les vuides de la Liste civile. Les Ministres convinrent que la somme accordée était suffisante , ample & largement proportionnée aux besoins & à la splendeur de la Couronne. Le Roi s'en expliqua lui-même dans un Discours émané du Trône : « Je ne puis assez » vous remercier , dit-il , de ce que » vous venez de faire pour moi ». La Nation se crut donc assurée qu'on ne lui demanderait plus rien au-delà de 800,000 livres sterling par an pour la Liste civile. Par cette convention du Roi avec son Peuple , tout le monde était persuadé que le Roi ferait au-dessus de toutes ses dépenses.

Aujourd'hui , néanmoins , le noble Lord au ruban bleu , arrangeant des comptes à son gré , forme une nouvelle demande ; & moi je lui réponds ,

& à vous, Messieurs : sommes-nous les Représentans du Peuple, & ses Hommes de confiance ? Si nous le sommes, la conscience nous dit que le Peuple nous a confié sa fortune ; que nous sommes les Gardiens de la bourse publique ; que nous devons arrêter le mal qui va toujours en croissant ; qu'il ne faut pas souffrir que les Tributs de la Nation soient au pillage. Quoi donc, approuverons-nous des nouvelles taxes pour suppléer à la profusion de la Cour ? Que devient la convention solennelle sur la Liste civile ? Serons-nous complices de cette violation ? Le droit qu'a le Parlement de contrôler, de limiter les dépenses du Trône, ne serait plus qu'un mot vuide de sens. Ce droit est cependant la vie du Parlement ; quelle trace en reste-t-il ? Les comptes qu'on vient de laisser sur notre Bureau sont-ils des preuves de l'économie Anglaise si vantée ?

Dans la crise présente il y a, Mes-



fieurs , une singulière cruauté à vouloir toujours pressurer un Peuple presque épuisé par une guerre contre nature , & par l'énorme poids de la dette nationale , dont à peine nous pouvons payer les intérêts. N'est-il donc plus de compassion pour les souffrances d'un Pays appauvri ? Le Peuple n'est-il donc plus rien dans la balance du Gouvernement ? Est-ce ici le tems qu'un Ministre doit choisir avec la contenance aisée & confiante que vous lui voyez , pour demander encore à un Peuple qui ne peut plus rien donner ?

Mais voici un nouveau sujet d'étonnement. Après une dépense de neuf millions sterling pour une guerre injuste ; après avoir forcé les Américains , qui nous ont assisté si souvent & si puissamment , à devenir nos ennemis , & à chercher notre humiliation pour trouver leur gloire & leur sûreté ; après la perte de la moitié de notre Empire , on vient nous parler de la brillante Couronne

Britannique , d'une Couronne qui vient de perdre la moitié de ses rayons. Vraiment nous sommes bien disposés à entendre vanter l'heureux état de la Nation , lorsqu'on vient de nous enlever plus de Pays que nous n'en conservons , lorsque le plus grand soin du Gouvernement se borne à de nouvelles taxes. La Liste civile doit-elle donc s'accroître à proportion de nos pertes ? Sa nature est-elle analogue , dans le corps politique , à la rate dans le corps humain ? La rate , selon la remarque du Chancelier Bacon , s'enfle & grossit à proportion du desséchement & de la consommation des autres parties.

Regardons derrière nous , Messieurs , voyons ce qu'ont fait les Rois & les Parlemens antérieurs , ou , si vous voulez , ne considérons que l'Ere glorieuse de la révolution. La Liste civile ne fut accordée au Roi *Guillaume III* , pour sa vie , qu'en 1698 ; & de quelle somme était-elle ? Sept-cent-mille livres sterl.

Les embarras, les troubles de son Gouvernement & de toute l'Europe font assez connus. Ses grandes & généreuses vues pour le bonheur public étaient sans cesse traversées par les Torys, comme les amis de la liberté font maintenant en bute aux modernes Torys en Amérique.

La Reine Anne n'eut que le même revenu ; & , loin d'en demander davantage , elle prit annuellement sur elle cent-mille livres sterl. pour soutenir la longue guerre contre la France. Bien plus , elle employait en même tems deux-cent-mille livres sterling à la construction de Blenheim , & cent-mille au soulagement d'une de nos Provinces.

George I n'avait aussi que le même revenu en commençant son règne ; & si , dans la suite , il fut poussé à huit-cent-mille , nous en favons la cause. Ce furent les grandes dépenses auxquelles il fut forcé par la rébellion du Comte de Mar , & d'autres Parjures

Ecoffais, qui, malgré le ferment de fidélité, allumèrent une guerre impie contre un Prince juste & bienfaisant.

George II, fans se prévaloir de sa nombreuse famille, ni de la rébellion qui lui avait occasionné de grandes dépenses, ne demanda pas d'augmentation dans la Liste civile. Pourquoi George III ne pourrait-il pas soutenir sa Maison avec le même revenu? On nous produit des comptes qui excèdent considérablement le montant de la Liste civile. On dous donne une semaine pour les examiner. Ils sont si volumineux, si embrouillés, qu'un de *Moirre* (1) ne s'en tirerait pas dans un an. C'est un cahos d'hiéroglyphes Egyptiens, c'est un labyrinthe fans fil.

Mais, Messieurs, après la convention solemnelle entre le Roi & la Nation, après le contentement qu'il en a mar-

---

(1) Célèbre Mathématicien & grand Calculateur. Né François; à la révocation de l'Edit de Nantes, il chercha un asyle en Angleterre.

qué, après le remerciement qu'il en a fait, qu'avons-nous besoin de ces comptes? Sa Majesté voulait une somme fixe, annuelle, pour n'avoir plus rien à demander durant tout son règne. Le Parlement l'a octroyée. Devait-on s'attendre à de nouvelles demandes?

Oui, dit le Lord au ruban bleu; car le Roi a des dettes. Cette assertion nous oblige à examiner les causes qui ont occasionné ces dettes. On nous fait observer que la Famille Royale est très-nombreuse. Elle l'est effectivement; mais la Liste civile a été mesurée sur cette dépense. Le Roi a deux Frères chéris de la Nation, dont l'entretien ne doit certainement pas l'endetter. Le Duc de Gloucester, qui aurait bien de la peine à subsister honorablement en Angleterre, paraît condamné à passer sa vie en Pays étranger. Le Duc de Cumberland, plus heureux, vit dans sa Patrie: il possède toutes les vertus, & il soutient avec dignité l'état modeste d'un simple Gentilhomme. Il s'en faut

beaucoup que la fortune de ces deux Princes soit proportionnée à la splendeur de leur naissance.

En quoi donc le Roi a-t-il pu contracter la grande dette qu'on nous présente à payer ? Il n'éblouit pas nos yeux par une magnificence extérieure ; & , dans l'intérieur de sa Maison , on ne reproche aucune profusion au Lord Grand-Maître , qui est en place dès le commencement de son règne , ou peu s'en faut : à peine avons-nous l'apparence d'une Cour. Les anciens Rois d'Angleterre , avec un moindre revenu , tenaient une Cour pompeuse & brillante. La résidence de Sa Majesté , l'Été dernier , à Windfor , ne ramenait point à nos idées le faste de nos *Henri* & de nos *Edouard*. Où sont les Palais qu'il a bâtis ? Il n'a élevé aucun édifice , aucun monument qui ait pu piquer la curiosité des Étrangers , & les attirer dans notre Isle. Un honorable Membre nous parle de l'entretien des Maisons Royales : nos anciens Rois vivaient dans des *Palais*

& non dans des *Maisons*. Comment donc le Roi a-t-il pu s'endetter ?

Je vais révéler à la Chambre ce qui se dit publiquement hors de ces murs , ce que la Nation soupçonne , & ce qu'il est de notre devoir d'approfondir. On soupçonne que la Liste civile s'épuise par l'achat de la majorité des voix en faveur de la Cour ; majorité qui se soutient depuis la création du Parlement actuel. On dit que nous suivons trop fidèlement le précepte de l'Evangile , *donnez , on vous donnera* , & que la Couronne achète le Parlement avec l'argent du Peuple. La corruption est un ulcère qui ronge le corps du Parlement. Oui , Messieurs , on est généralement persuadé que la dette Royale n'a été contractée que par la corruption des Représentans du Peuple , & que ce brigandage des deniers publics a été partagé par la majorité de la Chambre. Souffrirons-nous encore long-tems ces soupçons odieux , & peut-être trop fondés ?

S'il nous reste une étincelle de vertu , pouvons-nous , devons-nous nous contenter des titres vagues , obscurs , mystérieux que l'on met aux dettes du Roi ? Tant pour des *services secrets* , tant pour *sa poche* , tant pour des *bontés royales* , tant pour des *pensions & annuités*. Voilà de quoi engloutir toute la Liste civile , à quelque hauteur qu'on pût la pousser.

Qu'il me soit permis de dire un mot sur un autre titre , tant pour *récompenser des Gens de Lettres* , pour le *patronage littéraire*. Nous entendons dire à toute heure , que le génie & le savoir sont aujourd'hui échauffés par le feu de la faveur Royale. Effectivement , deux célèbres Docteurs, *Shebbeare & Jonhson*, se trouvent compris dans les Pensionnaires du Roi. Certes , la piété de notre Souverain envers son Ayeul George II, & notre Libérateur Guillaume III , aurait dû l'empêcher de fouiller la Liste civile du nom de ces deux Docteurs. Ils ont publié , l'un & l'autre , que la



Famille règnante n'a aucun droit au Trône, & qu'elle est usurpatrice. Ils ont employé la plaisanterie & l'outrage contre la mémoire de George II & de Guillaume III ; mais ils ont un mérite qui a racheté leurs torts, ils sont connus pour être les Avocats à gages du Despotisme. Deux autres exemples de la faveur Royale pour les Lettres sont assez ridicules. *David Hume* est pensionné pour avoir attaqué la Religion Chrétienne, & le Docteur *Beattie* pour la même audace. Voilà comme on prodigue les deniers publics.

Ces petits abus, j'en conviens, sont d'une mince conséquence. La grande masse de la dette Royale n'est pas motivée dans les comptes, c'est un mystère ; & de-là n'a-t-on pas droit de soupçonner qu'elle a été contractée pour des fins criminelles ? Il faut, pour satisfaire le Peuple, en faire la recherche ; & j'espère que la Chambre donnera des instructions au Comité sur ce sujet.

Mais voici une réflexion encore plus importante. Supposons, Messieurs, que le Parlement acquiesce à la demande du Roi, quelle assurance avons-nous que d'autres demandes ne succéderont pas à celle-ci ? Sera-ce-là le dernier tour d'adresse de la Cour ? Où sont les gages de l'économie & de la modération pour l'avenir ? Ne vous appercevez-vous pas qu'en comptant légèrement sur nos suffrages, on nous traite avec indécence & mépris ?

Transportons-nous au-delà du détroit de Calais, & voyons ce qui se passe actuellement dans une Monarchie voisine, par rapport aux dettes de la Maison Royale. Le jeune Monarque déclare que, « pour concilier avec une » sage économie les dépenses que l'é-  
» clat de sa Couronne peut exiger,  
» toutes les dettes de sa Maison seront  
» acquittées dans le cours de six ans;  
» & que, pour l'avenir, l'année révo-  
» lue de toutes les dépenses, tant par

» entreprises que par fournitures , sera  
 » payée comptant au Trésor Royal dans  
 » le courant de l'année suivante , à  
 » raison d'un douzième par mois ».  
 Puisse cet esprit de justice & de ré-  
 forme passer le détroit pour arriver à  
 cette Capitale. Le Roi de France a aussi  
 deux Frères qui ont trouvé dans leur  
 Souverain un ami tendre & généreux ,  
 qui les met en état de soutenir le rang  
 élevé où ils sont nés.

La conduite de notre premier Roi de  
 la Maison de Hanover, George I, sem-  
 ble avoir servi de modèle à celle de  
 Louis XVI. Son premier message à  
 cette Chambre, du 11 Juillet 1721 ,  
 disait , « qu'étant résolu de faire des  
 » retranchemens aux dépenses de la  
 » Liste civile pour l'avenir , & que les  
 » retranchemens ne pouvant se faire  
 » sans payer les dettes présentes , il  
 » avait ordonné d'en mettre les comp-  
 » tes sous les yeux de la Chambre , es-  
 » pérant qu'elle lui donnerait pouvoir

» d'emprunter , pour cet objet , sur les  
 » revenus de la Liste civile même , sans  
 » l'augmenter & sans charger le Peuple  
 » d'un nouveau fardeau ».

Lorsque j'entends vanter la splendeur actuelle du diadème Britannique, l'étendue de notre Empire & la grandeur de notre Roi ; j'avoue que les brillans de sa couronne ne m'éblouissent plus , & qu'au contraire la diminution que j'y apperçois ne me présente que de l'obscurité. Cela me rappelle ce qu'on disait de Philippe IV , Roi d'Espagne, lorsque Louis XIV lui enlevait ses Provinces dans les Pays-Bas : « La grandeur de Philippe ressemble à celle des fossés qui s'aggrandissent à proportion des terres qu'on leur ôte ».

Le noble Lord (1) qui est assis près de moi , a dit qu'il désirait une exacte revue de l'établissement de la Couronne par rapport à la Liste civile. J'approuve fort

---

(1) Lord Cavendish.

cette idée. La totalité de l'établissement, ou peu s'en faut, demande un nouveau règlement, & en particulier je pense que les Juges ne doivent pas être payés sur la Liste civile, mais par le Public; car ce n'est point assez que le Roi ne puisse pas les déplacer, il faut encore qu'il n'ait pas le pouvoir de les faire mourir de faim. Leur indépendance doit s'étendre à leur salaire comme à leur commission.

J'ai observé, Messieurs, dans les comptes qu'on nous a remis, un article qui mérite attention : « Au Lord » Howe & Sir William Howe, *envoyés* » pour rétablir la paix dans l'Amérique, » à chacun cent livres sterling par semaine. ». Le noble Lord au ruban bleu s'est servi fort à propos du terme d'*Ambassadeur*. Avons-nous donc reconnu les Colonies de l'Amérique pour Etat Souverain, comme font les Provinces-Unies de la Hollande? Si cela n'est pas encore, il faudra y venir. Les

Q

lentes opérations des deux Frères ne rétabliront pas fitôt la paix en Amérique ; ce fera la guerre de Troïe ; dix ans l'acheveront à peine. Ainsi la Nation pourra faire son compliment aux deux Frères Howe , qui auront touché plus de cent-mille livres sterling , sur le pied de cent livres par semaine , sans compter leur paye comme Officiers , & le savoir-faire. Mais , Messieurs , quelle connexion a cet article avec la Liste civile , avec la Maison du Roi ?

On nous propose de reconnaître deux points de la plus grande importance , l'insuffisance & l'augmentation de la Liste civile , sans en entendre les preuves. Nous n'avons point de *données* pour résoudre ce problème. On ne veut que de la soumission ; c'est par cette soumission passive & aveugle que nous perdons l'Amérique. Nous avons profcrit les Habitans de Boston , sans les entendre ; nous avons traité de même les autres Colonies , en adoptant contre

elles des mesures violentes & sangui-  
naires. Le Ministère nous pousse ; gar-  
dons-nous de faire le moindre pas ul-  
térieur , sans regarder de bien près , sans  
crainte & tremblement. Nous risquons  
de lui fournir des armes contre nous &  
nos libertés. L'influence de la Cour sur  
le Parlement ne fera que croître , le  
pouvoir de la Couronne deviendra  
monstrueux. Les Ministres ne connais-  
sent qu'un besoin , l'*argent* , qu'ils ap-  
pellent le nerf de la guerre & de tout.  
Si nous continuons à être faciles à leurs  
demandes , tout est perdu.

Une doctrine prosrite par nos De-  
vanciers , sur l'introduction légale des  
Troupes étrangères dans le Royaume ,  
est maintenant avouée publiquement.  
Le Ministre , à qui nous ouvrons la  
bourse du Peuple , reçoit en même  
tems le pouvoir du glaive. Combien  
de Nations ont perdu leur liberté par  
la corruption interne des Représentans ,  
& par l'admission des Armées mercé-

naires. Pour justifier l'introduction des Troupes étrangères , on affecte de répandre de fausses alarmes , des craintes imaginaires de factions , de discorde , de troubles , d'insurrections. Supposons-le. N'est-il pas notoire que les dissensions civiles ont été souvent favorables à la liberté. Montesquieu le remarque pour l'Angleterre. « On y voit, dit-il, » la liberté sortir sans cesse des feux de » la discorde & de la sédition ; le Prince » toujours chancelant sur un Trône inébranlable ».

Je conclus enfin à ce que la Chambre , avant que de payer les dettes du Roi , examine , avec la plus grande attention , les causes qui ont pu les occasionner , sauf à voir ensuite s'il convient d'augmenter le revenu de la Couronne.

**F I N.**



# T A B L E

## D E S M A T I È R E S.

|                         |        |
|-------------------------|--------|
| <i>LETTRE PREMIÈRE,</i> | page 1 |
| <i>LETTRE II.</i>       | 8      |
| <i>LETTRE III,</i>      | 10     |
| <i>LETTRE IV,</i>       | 15     |
| <i>LETTRE V,</i>        | 24     |
| <i>LETTRE VI,</i>       | 33     |
| <i>LETTRE VII,</i>      | 44     |
| <i>LETTRE VIII,</i>     | 53     |
| <i>LETTRE IX,</i>       | 70     |
| <i>LETTRE X,</i>        | 81     |
| <i>LETTRE XI,</i>       | 90     |
| <i>LETTRE XII,</i>      | 102    |
| <i>LETTRE XIII,</i>     | 113    |
| <i>LETTRE XIV,</i>      | 124    |
| <i>LETTRE XV,</i>       | 131    |
| <i>LETTRE XVI,</i>      | 138    |
| <i>LETTRE XVII,</i>     | 141    |
| <i>LETTRE XVIII,</i>    | 149    |
| <i>LETTRE XIX,</i>      | 155    |
| <i>LETTRE XX,</i>       | 160    |
| <i>LETTRE XXI,</i>      | 164    |
| <i>LETTRE XXII,</i>     | 172    |

# 366 TABLE DES MATIÈRES.

|   |     |
|---|-----|
| LETTRE XXIII,   | 178 |
| LETTRE XXIV,  | 188 |
| LETTRE XXV,   | 200 |
| LETTRE XXVI,  | 214 |
| LETTRE XXVII,   | 222 |
| LETTRE XXVIII,  | 229 |
| LETTRE XXIX,  | 233 |
| LETTRE XXX,   | 243 |
| LETTRE XXXI,  | 253 |
| LETTRE XXXII,   | 258 |
| LETTRE XXXIII,  | 267 |
| <i>DISCOURS prononcés dans la Chambre<br/>des Communes , à l'occasion de la<br/>guerre présente de l'Angleterre avec ses<br/>Colonies ,</i> | 283 |
| <i>Sujet du premier Discours ,</i>  | 285 |
| <i>Sujet du deuxième Discours ,</i>   | 301 |
| <i>Sujet du troisième Discours ,</i>  | 314 |
| <i>Sujet du quatrième Discours ,</i>  | 329 |
| <i>Sujet du cinquième Discours ,</i>  | 345 |

Fin de la Table.

---

De l'Imprimerie de CAILLEAU , rue S. Severin.

---

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, un Manuscrit qui a pour titre : *Nouvelles Observations sur l'Angleterre*, &c. par M. \* \*: je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce 26 Novembre 1778. TERRASSON.

---

## P R I V I L E G E D U R O I.

**L**OUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE; A nos amés & féaux Conseillers, &c. SALUT. Notre amé le Sieur \* \*, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, intitulé : *Nouvelles Observations sur l'Angleterre*, &c. s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége à ce nécessaires : A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilége, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à personne; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la cession; & alors, par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilége sera réduite à celle de la vie de l'exposant, ou à celle de dix années à compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux Articles V & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Règlement sur la durée des Privilèges en Librairie. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation

des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois; de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêt, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beau caractère, conformément aux Règlements de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde-des-Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle du Sieur HUE DE MIROMENIL. Le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposéant & ses hoirs pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amis & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huissier, &c. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le onzième jour de Février l'an de grâce mil sept cent soixante-dix-neuf, & de notre règne le cinquième. Par le Roi en son Conseil. LEBÈGUE.

*Registré sur le Registre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N<sup>o</sup>. 1586, fol. 87, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires prescrits par l'Article CVIII du Règlement de 1723. A Paris, ce 12 Février 1779.*  
A. M. LOTTIN, Syndic.

















